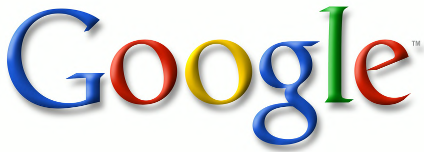



SE TAIRE ET FAIRE

HISTOIRE GÉNÉRALE
DU MONDE

ET DE SES

GRANDS PHÉNOMÈNES

OU

GÉOGRAPHIE NOUVELLE

PAR

L. BOUFFARD



GÉOGRAPHIE ORGANIQUE



PREMIÈRE PARTIE

La vie organique et ses phénomènes



PARIS
IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET COMPAGNIE
5, RUE COQ-HÉRON, 5

1867

TABLE

LA VIE ORGANIQUE

ET SES PHENOMÈNES

INTRODUCTION

La science ignore où, quand et comment, la vie organique a été introduite dans le monde, et quelle a été la circonstance qui a déterminé son arrivée sur la terre : l'homme ne sait rien de sa naissance ; la création est impénétrable, comme Dieu.

Deux grandes doctrines partagent les savants :

La première est celle de Leibnitz, adoptée et soutenue par Cuvier ; elle consiste à dire qu'à l'origine des choses, Dieu a créé tous les germes des végétaux et des animaux qui ont vécu, qui vivent ou qui vivront plus tard ; c'est-à-dire que chaque être est préformé, préexistant en germe, que la fécondation rend apte à se développer et que la gestation ou l'incubation rend visible en le faisant grandir.

La plante que nous voyons sortir de la graine, l'oiseau qui sort de l'œuf existaient avant la

graine et avant l'œuf, en germe invisible, insaisissable, créé par Dieu à l'origine des choses.

Dieu ayant créé les germes de chaque espèce et de chaque individu, il s'ensuit que les espèces et les individus sont immutables, et que les individus comme les espèces ne peuvent varier ni se modifier ; tels sont les êtres et les espèces, telles elles seront de toute éternité ; Dieu en créant le germe, ayant fixé d'avance le mode de son développement et de son existence, l'être qui en sort n'est que le résultat de la volonté divine, et Dieu ne peut se tromper.

Dieu a créé le bon et le méchant, il a fait le maître et l'esclave ; il a prédestiné d'avance l'élu et le réprouvé qui ne peuvent échapper à leur destinée ; c'est la doctrine dont Calvin a su tirer de si terribles conséquences.

C'est la désolante doctrine de la prédestination, de la grâce et de la fatalité ; elle établit l'inégalité des races, des familles et des individus ; c'est la justification des castes par droit divin dans la société :

Le brahme dans l'Inde et le noble en Europe, étaient prédestinés dans leurs germes à avoir toutes les jouissances de la vie et la supériorité sur la plèbe ; et cette plèbe, qui forme l'immense majorité des humains, était condamnée à être éternellement vouée à la misère, à la souffrance, à l'obéissance et au travail, pour augmenter la jouissance des classes supérieures et le luxe de ses maîtres, sans profit et sans espérance pour elle, Dieu l'ayant prédestinée dans ses germes à cette vie misérable.

C'est une doctrine de servitude et d'inégalité, contraire à la bonté et à la justice de Dieu, père de tous les hommes : la science et les faits ont démontré qu'elle était fausse (1).

La seconde doctrine est celle enseignée par Geoffroy Saint-Hilaire : il rejette la préexistence des êtres dans un germe ; selon lui, l'être qui arrive à la vie est construit à nouveau ; le végétal aussi bien que l'animal, et ce dernier comme l'homme ; ils arrivent tous à la vie dans ce monde, en raison des circonstances et des milieux où ils ont été créés ; et non en raison d'une impulsion initiale sur un germe préexistant depuis l'origine des choses ; c'est la matière qui s'organise à nouveau.

La terre douée de la puissance productive par son union avec les éléments, voit la vie faire explosion de toute part, selon les milieux où elle se développe ; et l'on peut dire que partout où il y a des circonstances semblables, il y aura une vie organique analogue.

Dans cette hypothèse, la création de l'être et son développement sont soumis aux influences

(1) Cuvier était protestant calviniste. On sait que Calvin avait donné pour base à son protestantisme la prédestination : entendre l'Ecriture sacrée comme l'entendait l'Eglise de Calvin, c'était être prédestiné, avoir la grâce, être l'élu de Dieu ; l'entendre autrement que l'Eglise de Calvin, c'était être prédestiné et condamné par Dieu ; d'où Calvin concluait que les élus de Dieu avaient un pouvoir absolu sur les réprouvés et que les bons doivent, par le fer et le feu, gouverner et punir les méchants.

La conclusion, c'est que l'Eglise de Calvin brûlait ses contradicteurs, comme l'Eglise catholique.

Atlas politique de l'Europe ; Europe religieuse. L. B.

des circonstances et des milieux où il se trouve; l'individu n'est plus immutable; et ce que nous disons de l'individu s'applique aussi aux espèces, qui ne sont plus invariables: un changement de milieu ou de circonstance entraînant des modifications correspondantes dans les espèces et dans les individus.

L'inégalité dans les races et dans les hommes n'est plus d'essence divine; elle dépend de circonstances accidentelles et du milieu que l'homme peut changer ou modifier; il y a des supériorités individuelles et accidentelles; mais il n'y a pas fatalement de castes et des individus éternellement supérieurs.

C'est une doctrine de liberté et d'égalité qui s'accorde parfaitement avec la bonté et la justice de Dieu, et elle est d'accord avec les faits observés et reconnus par la science.

En effet, chacun sait que, sous l'influence de l'homme, les animaux ont produit des multitudes de races variées de formes et de couleurs, de tailles, d'aptitudes et de mœurs, et qu'il en crée encore de nouvelles tous les jours; on peut en dire autant du règne végétal. L'homme a produit des variétés de plantes qui n'existaient pas avant qu'il les eût créées.

Les variétés de dahlias, de choux, de pommes de terre, d'ognons, de haricots, de cerises, de poires, de pommes et deux ou trois mille variétés de roses, sont dues à l'homme, qui les a sorties du néant; et la pêche, si savoureuse, est encore une création humaine: inconnue de l'antiquité, elle fait son entrée dans le monde sous

Claude César, par une variété unique, aujourd'hu bien multipliée.

Le cheval anglais, le cheval arabe et le cheval normand, si différents d'aspect et d'aptitudes, sont des créations de l'homme ; et parmi les chiens : le caniche et le mâtin, le basset et le danois, le terre-neuve et le chien de chasse, le lévrier et le bouledogue, le havanais gros comme le poing et le chien des Pyrénées grand comme un veau, ont des caractères bien différents, qui paraissent les séparer complétement de l'espèce primitive, aujourd'hui inconnue ; ce sont des races différentes, formant l'espèce, qui ont été créées par l'homme.

Diviser les espèces par races, c'est reconnaître la variabilité de l'espèce ; cette dernière est encore variable de nos jours, mais seulement dans de certaines limites.

Quand un couple d'une espèce ne reproduit pas exactement les caractères qui lui appartiennent et qui le caractérisent, c'est une lignée nouvelle qui s'établit et qui peut faire souche ; c'est une race qui fait son apparition dans le monde et qui peut avoir des caractères et des aptitudes bien différentes de celles de l'espèce originaire.

Cette variabilité, bornée de nos jours, a pu être indéfinie dans les temps primitifs, alors que les circonstances et les milieux de la vie étaient si différents de ce qu'on les voit aujourd'hui.

Cette loi de variabilité est une loi de progrès, de liberté et de justice ; l'être peut se modifier

dans sa lignée et s'élever par le travail; avec cette loi, les races les plus déchues, les familles et les individus les plus abrutis peuvent espérer se relever avec des soins, de l'activité et de la moralité, soit dans eux-mêmes, soit dans leurs enfants; et si ceux qui sont au premier rang oublient ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, ils peuvent tomber au dernier degré de l'échelle sociale; l'un s'élève, l'autre descend, il y a rémunération selon les œuvres.

C'est la grande et consolante doctrine de la liberté, de la justice et du progrès par la volonté; cette hypothèse ne laisse aucune place à la fatalité; si ce n'est pour la naissance et la mort, qui sont indépendantes de l'être, chaque race, chaque famille, chaque individu est l'enfant de ses œuvres, des circonstances et des milieux où il se trouve, qui peuvent être modifiés par sa volonté, son intelligence ou son activité.

Nous avons vu dans les grandes époques de la création de la vie organique que cette vie s'était développée successivement, des polypes et des poissons aux reptiles, de ces derniers aux mammifères marsupiaux, les plus imparfaits de l'espèce, puis aux mammifères herbivores et aux carnassiers; enfin, aux chats, chiens, chevaux, bœufs, singes, et en dernier lieu, à l'homme, qui paraissait être le dernier venu sur la terre.

Ces faits reconnus posent deux questions :

1° Ces différents êtres qui se sont succédé en progrès les uns sur les autres, et qui sont arrivés successivement à la vie, sont-ils sortis les

uns des autres, par la filiation, par suite d'une évolution ascendante de la vie ?

2° Ou sont-ils le résultat de créations successives, sans filiation, sans parenté et sans rapports aucuns ?

Si l'on admet le développement de la vie par filiation, l'homme peut descendre d'un polype, d'une huître, d'un poisson ou d'un reptile, qui sont les premiers animaux créés, les premiers êtres appelés à la vie ! il serait le résultat d'une transformation ascendante qui aurait marché et se serait développée à travers les siècles, d'évolution en évolution, en agrandissant toujours la vie et l'intelligence des créations ; c'est le progrès indéfini, qui marche et s'élève comme une spirale sans fin.

Mais comment comprendre que l'homme a pour ancêtre un polype ? et que cet animal gélatineux soit le point initial de son être !

Si on admet les créations successives des espèces par couple unique ou multiple, sans lien, sans filiation ni parenté entre elles, il se présente une question non moins embarrassante.

Ces couples ont-ils été créés adultes ou enfants? enfants, qui aurait eu soin d'eux? qui aurait protégé, conservé, prolongé, allaité leur vie? d'un autre côté, comment comprendre la création d'un couple adulte, capable de se suffire à lui-même? Comment comprendre la création d'un homme et d'une femme de vingt ans ?

Si l'on considère la vie organique dans son ensemble et la marche de son introduction dans le monde, la filiation directe comme elle est in-

diquée ci-dessus n'est point encore constatée par l'observation ; cette vie paraît être arrivée successivement, sans précédents, sans filiation ; et les espèces végétales et animales si diverses, retrouvées à l'état fossile, ne trahissent entre elles aucun lien de parenté ; la chaîne de la filiation paraît interrompue : leur filiation générale n'est qu'une hypothèse qu'aucune observation, qu'aucun fait, jusqu'à présent, n'a justifié. Mais il reste encore tant de grandes découvertes à faire en géographie et dans les autres sciences naturelles ; nous connaissons si peu de chose de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie ; on s'occupe depuis si peu de temps des fossiles, que cette interruption de la chaîne prouve plutôt l'insuffisance de nos observations que la rupture de la filiation ; la science n'a pas dit, et ne peut pas dire encore son dernier mot ; ce qui paraît aujourd'hui sans lien pourrait très-bien, plus tard, être rattaché à la vie passée par la filiation ; il suffirait d'une nouvelle découverte, d'un fossile nouveau, intermédiaire, pour changer l'hypothèse en un fait acquis.

Dans ces derniers temps, on a découvert l'homme fossile dans le diluvium ; jusque-là, on avait nié son existence à cette époque.

On a trouvé le dinornis d'Owen dans le diluvium ; c'est un oiseau haut de quatre mètres, intermédiaire entre le casoar et l'aptérix.

On connaît un oiseau fossile tenant de l'oiseau et du reptile.

Voilà deux intermédiaires qui servent de lien entre deux espèces bien différentes.

La nature procède toujours par transition, ce qui est bien démontré par la création de races animales et de variétés végétales, tirées les unes des autres par l'homme.

De nos jours, des faits bien constatés ont établi que des espèces radicalement différentes ne peuvent se mêler, et qu'elles ne sont jamais fécondes dans leurs mélanges, s'il a lieu ; en un mot, on a constaté qu'une espèce ne peut jamais donner la vie à une autre espèce.

Nous ne pouvons conclure raisonnablement de ce qui se passe aujourd'hui à ce qui se passait autrefois, à l'origine des choses, puisque maintenant la vie arrive sur la terre autrement qu'alors, ce que la science est bien obligée de reconnaître et de constater.

Il est tout aussi impossible à la raison de comprendre que l'homme soit sorti d'une éponge, d'une huître, d'un singe, d'un caillou, qu'il est impossible de comprendre qu'il ait été créé d'une poignée de terre ou tiré du néant? Comme il est constant qu'il n'a pas toujours existé, il faut bien qu'il soit sorti de quelque chose, qu'il vienne de quelque part.

Ce que nous disons de l'homme peut s'appliquer à toute la vie organique.

La vie organique n'est qu'une transformation perpétuelle ; l'œuf qui contient la vie n'est pas la chenille qui doit en sortir ; cette dernière n'est pas la chrysalide, et la chrysalide n'est pas le papillon ; le fœtus n'est pas l'enfant, l'enfant n'est pas l'adulte, et ce dernier n'est pas le vieillard ; cependant au milieu de toutes ces méta-

morphoses si diverses et si merveilleuses, c'est toujours le même être qui se modifie visiblement sous nos yeux comme pour nous donner le secret de la mort.

Quoi qu'il en soit, si on veut avoir une opinion sur la fin des choses, il faut nécessairement résoudre la question des origines et s'en former une idée ; de l'hypothèse adoptée découlera inévitablement, fatalement, un système civil, politique et religieux particulier, qui aura des races et des castes privilégiées, ou des citoyens égalitaires.

La science de nos jours a constaté une certaine variabilité dans les espèces ; variabilité qui constitue les races, et la séparation absolue des espèces dans ces limites.

Si on admet les créations successives des races humaines, si différentes entre elles au moral comme au physique, elles seront sans liens, sans parenté et sans fraternité ; il y aura des races supérieures et des races inférieures, des races esclaves et des races maîtresses : le noir sera séparé du blanc comme il est séparé du singe, par une différence radicale et typique ; il formera une autre espèce d'homme ; il deviendra l'animal domestique le plus intelligent du blanc arrivé plus tard à la vie, avec une intelligence et des aptitudes supérieures ; le nègre, par droit, sera donc l'esclave du blanc, sa chose, au même titre que le chien, le cheval ou le bœuf ?

C'est la doctrine de la prédestination ; l'inégalité de l'homme est fondée sur son origine : il naît maître ou esclave.

Cette hypothèse sera la justification des castes et de toutes les classes privilégiées qu'on rencontre dans l'état social de toutes les races humaines.

Dieu est tout-puissant et père de tous les hommes : s'il a pu faire sortir la vie primitive des espèces, simultanément, ou successivement du néant, d'un germe préexistant, ou d'une poignée de terre, il a pu tout aussi bien faire descendre l'homme d'un polype, le nègre du blanc ou ce dernier du noir, comme il a pu les tirer du néant.

On peut donc admettre que la terre est douée d'une puissance productive par son union avec les éléments, et que la matière, dans toutes ses parties, est susceptible de tous les modes d'organisation ; on peut dire que, partout où il y aura des milieux semblables, il y aura des créations analogues, comme, du reste, nous le constaterons dans la vie caractéristique des climats (1).

C'est la génération spontanée continuée par la filiation et développée par la succession des temps, des circonstances et des milieux par où

(1) La grande querelle de la génération spontanée ou de la génération avec germes préexistants, qui passionne si singulièrement l'Institut, n'est qu'une querelle de mots ; les partisans de la génération spontanée disent qu'en préparant artificiellement certains milieux, on crée une vie nouvelle ; les adversaires soutiennent que cette vie préexistait dans un germe qui s'est développé, ce qui est une autre manière de dire que la matière est susceptible de tous les modes d'organisation, selon les milieux où elle se trouve placée ; mais ils laissent dans l'ombre la grande question de la fatalité défendue par Cuvier, qui est la seule intéressante.

la terre est passée depuis son origine jusqu'à nos jours ; c'est la matière qui s'organise sous le souffle divin ; la vie fait explosion partout où les circonstances sont favorables à son développement, et elle s'harmonise et s'élève avec les milieux qu'elle rencontre ; c'est Dieu qui manifeste successivement sa puissance et sa paternité, selon l'immanence des lois qui régissent les mondes, et la vie se développe depuis les premiers êtres jusqu'à l'homme.

Partout, dans l'espace comme sur la terre, comme au fond des mers, des milliards de milliards de germes sont formés, fécondés, développés, et produisent la vie sous les aspects les plus variés : des plantes, des animaux et des hommes naissent, croissent, se fécondent, se multiplient, et meurent par nombres incommensurables en moins d'une seconde de temps.

La vie est partout, à l'état actif ou latent ; on la rencontre sous les glaces des pôles, sur la neige des montagnes éternellement glacées, comme dans les déserts brûlés par les ardeurs du soleil ; aux pôles, sur les montagnes, au désert, comme au fond des mers, elle n'attend qu'une circonstance heureuse, un milieu favorable pour faire explosion ; un peu de chaleur ou d'humidité, et elle se développe avec une puissance et une vigueur secrète, irrésistible, que rien ne saurait entraver.

Division de la vie organique.

On divise la vie organique en trois règnes ou royaumes qui sont :

Le règne végétal,
Le règne animal,
Le règne humain.

Ces trois règnes sont radicalement séparés les uns des autres par des caractères bien tranchés,

Ce qui caractérise ces règnes.

VÉGÉTAUX.

Les *végétaux* comme les animaux ont des alternatives de veille et de sommeil, de repos et d'activité; les arbres de nos contrées perdent leurs feuilles au commencement de l'hiver, et ils entrent en repos pendant toute cette saison comme les marmottes et l'ours, passent la saison froide dans l'engourdissement d'un sommeil prolongé jusqu'au printemps.

Il existe aussi des plantes et des animaux diurnes et nocturnes, comme les belles de nuit et les belles de jour; les hiboux, les chats-huants, etc., et les animaux de jour.

Chacun connaît les mouvements de la dionée (attrappe-mouches) et ceux du *mimosa pudica* (sensitive); tous leurs mouvements sont le résultat de la sensibilité, d'un besoin ou d'une irritabilité quelconque; la plante se meut et s'agite comme l'enfant tette la mamelle de sa

mère, instantanément, sans choix ni raisonnement, par suite d'une sensation.

Dans les *animaux*, les mouvements ont lieu non-seulement par suite de la sensibilité, d'une sensation, comme dans la plante, mais il y a choix et volonté, comme on le voit chez les animaux inférieurs; les infusoires et l'éponge, qui occupent le degré le plus bas dans le règne animal, offrent des mouvements très-lents, sans doute, mais raisonnés : s'ils rencontrent un obstacle sur leur chemin, ils changent de direction pour le contourner.

Dans le règne végétal, la vie est indépendante de la plante et même du germe ou de la graine, qui peut ne pas se développer faute d'une fécondation ou d'un milieu favorable; attachée à la terre, elle est souvent obligée d'attendre sa fécondation des accidents météorologiques qui ne seront pas toujours favorables : nos fleurs et nos fruits ne peuvent se mettre à l'abri de nos gelées ni de nos pluies; les fleurs avortent et les fruits tombent, si l'homme ne les préserve des intempéries du climat.

Chez les animaux, au contraire, doués de motilité et de pensée, la vie est dépendante de l'individu; il faut sa volonté pour sa fécondation et pour le développement de son être.

Une puissance générale, secrète, irrésistible, domine et plie tous les êtres organisés sous sa fatalité; chaque plante, comme chaque animal, est entraînée et conduite par le souffle divin, auquel nul ne peut résister, à un but imposé par la nature, à donner la vie à un être semblable au sien.

Les fleurs dioïques de la vallisneria, formées secrètement au fond des eaux s'élèvent à la surface au moment des noces et viennent s'y unir ; aussitôt la fécondation terminée, la fleur femelle rentre dans le sein du liquide où le germe doit se développer.

On peut encore voir dans les fleurs de l'œillet, du tabac, de la capucine, etc., etc., les étamines s'animer au moment de la fécondation de la plante et chercher le pistil vers lequel elles s'inclinent ensemble ou tour à tour.

C'est la volonté raisonnée et la motilité qui séparent le végétal de l'animal ; entre eux la chaîne paraît complétement interrompue.

ANIMAUX.

Dans le règne animal, la vie va toujours en s'élevant depuis les infusoires jusqu'aux reptiles, à l'éléphant, au chien, au singe, les plus intelligents des animaux : de l'instinct le plus simple au plus compliqué jusqu'à la mémoire et au raisonnement.

L'instinct simple est l'aveugle impulsion qui pousse les jeunes canards couvés par une poule à aller se précipiter dans l'eau, leur élément naturel, malgré leur mère adoptive et la frayeur de leurs frères les poussins, qui les regardent étonnés sans oser les suivre malgré l'exemple qu'ils ont devant eux.

L'instinct compliqué nous est donné par les abeilles et les fourmis ; l'abeille fait des constructions très-régulières, parfaitement appro-

priées au but qu'elle se propose, sans modèles, sans tâtonnements, sans apprentissage et sans utilité immédiate ; c'est évidemment une prévision amenée par un raisonnement.

Les fourmis vivent en société comme les abeilles ; elles sont très-friandes d'une gouttelette sucrée, produite par le puceron chatouillé par leurs antennes ; aussi voit-on certaines fourmis apporter ces pucerons dans leurs demeures et les y établir à l'étable, comme le fermier fait de sa vache laitière ; d'autres fourmis, après une vie de labeurs, entreprennent des guerres : elles attaquent des fourmis plus faibles, font sur elles de véritables razias et des prisonnières qu'elles ramènent chez elles comme esclaves, auxquelles elles font faire leurs travaux ordinaires, pendant qu'elles s'abandonnent à la jouissance que procure l'oisiveté.

On voit par ces faits que les fourmis ont des prévisions et des raisonnements très-compliqués.

L'Homme.

Dans le règne humain, on ne peut juger l'homme comme les animaux ; il a une double nature dont il faut savoir tenir compte : par sa forme matérielle il ressemble au singe et se confond avec la brute ; par son intelligence il tient à Dieu.

Physiquement, l'homme est un animal, mais sa grandeur morale met un abîme entre lui et les animaux.

Si on ne tient compte que de ses organes,

l'homme forme une famille du règne animal, la première; il est classé près des singes, avant eux, au-dessus de la première tribu de ces animaux, composée des orangs, des gibbons, des troglodytes et des gorilles.

C'est par les facultés morales et intellectuelles, par la parole et l'imagination, que l'homme est séparé de l'animal et qu'il constitue un règne à part; le perroquet et d'autres animaux ont la voix aussi souple que la voix de l'homme; le perroquet surtout prononce les mots qu'on lui apprend à faire illusion aux personnes qui n'aperçoivent pas l'oiseau; mais il n'a pas, comme l'homme, l'intelligence qui correspond au langage et qui lui donne une signification, la vie.

L'homme peut parler, penser, réfléchir, imaginer, comparer, se souvenir et fixer sa pensée et ses souvenirs sur le papier pour ses neveux, ou la communiquer à ses semblables par la parole; c'est ce qui fait sa grandeur; il a créé la science, qui l'aide à tout faire servir dans la nature à ses besoins ou à ses plaisirs; s'il a froid, il allume le feu; si les provisions naturelles lui manquent, il fait de l'agriculture; il soumet le bœuf et le cheval et les fait travailler pour lui; s'il veut transmettre sa pensée et son expérience à la postérité, il invente l'écriture et l'imprimerie; s'il veut les transmettre au loin, sans se déranger, il invente le télégraphe; s'il trouve ce moyen trop lent, il ramasse l'électricité dans l'air, et ses ordres sont transmis instantanément à l'extrémité du monde.

L'homme est un être progressif, pouvant profiter de l'expérience de ses ancêtres; il peut se perfectionner et agrandir ses facultés intellectuelles par le travail et les découvertes scientifiques.

Bien différents sont les animaux : ils sont esclaves des conditions extérieures de leur existence, ils ne savent pas faire de feu ni se créer des provisions, si celles que leur donne la nature viennent à leur manquer; ils ne modifient ni la nature, ni les choses à leur usage; ils n'ont pas le don du perfectionnement, ni de l'amélioration de leur existence.

L'animal n'est pas progressif, il est stationnaire; il fait aujourd'hui ce qu'ont fait ses ancêtres et de la même manière; il vit comme ils ont vécu; ses mœurs et ses habitudes n'ont pas changé, elles sont toujours les mêmes; le temps n'a rien ajouté ni retranché à sa vie.

Tels sont les grands caractères qui séparent et caractérisent les trois règnes de la vie organique.

RÈGNE VÉGÉTAL

Stations et habitations des plantes.

Les plantes ont des stations et des habitations : la station indique un milieu indéterminé où elles croissent, comme le bord de la mer, sur les montagnes, dans les marais, sur les rochers, etc.

L'habitation est plus précise, mieux déterminée comme : l'Europe, la France, Paris, etc. La station est une indication générale, l'habitation est une indication particulière.

On trouve des végétaux partout.

La végétation s'étend partout ; ni le froid, ni la chaleur, ni l'obscurité ne l'arrêtent.

Certains saxifrages, les saules et les bouleaux nains, les renoncules, les mûriers rampants, les mousses et les lichens, aiment les froids et vivent sous la neige, qui leur sert de manteau pendant l'hiver ; les plantes polaires et alpines ont une végétation rapide, qui leur permet d'accomplir tous les phénomènes de la vie pendant les quelques semaines que dure l'été des contrées où elles prospèrent.

D'un autre côté, on rencontre sur les bords des sources chaudes, et même dans leurs eaux, des plantes qui s'y développent et y vivent ; on en connaît d'autres qui croissent sur la neige.

On trouve dans nos mers les plus profondes,

et dans nos cavernes les plus sombres, des plantes cryptogames qui se ramifient sur leurs parois.

La végétation est en rapport avec la lumière la chaleur et la pluie.

La richesse, la forcè et la variété de la végétation sont en rapport avec l'abondance de la chaleur, de la lumière et de l'eau ; la splendeur de la vie végétale et son éclat vont toujours en augmentant à mesure qu'on avance des pôles de la terre vers l'équateur terrestre, ou qu'on descend du sommet des hautes montagnes, de la région des neiges éternelles vers les plaines plus tièdes d'où elles s'élèvent.

La végétation se modifie avec le sol et le climat.

Les centres d'extension des végétaux sont limités et interrompus par des changements dans le climat, ou par des modifications dans la configuration physique du sol des contrées ; les changements de climat se font généralement du nord au sud et ils apportent de grandes modifications dans l'aspect de la végétation ; les variations amenées par les modifications du sol se font généralement de l'est à l'ouest ; c'est ainsi que les bruyères si communes en Europe, manquent complétement dans l'Asie orientale et dans l'Amérique.

Les habitations des conifères, *pins*, *sapins* et *mélèzes* sont dans l'hémisphère septentrional de notre planète ; le conifère *araucaria* appartient l'hémisphère méridional, et aucun de ces deux

genres de conifères ne passe naturellement dans la sphère de l'autre.

Les baobabs appartiennent spécialement à l'Afrique, il sont inconnus ailleurs.

Le cacao, le maïs, la pomme de terre, le tabac sont des plantes spéciales à l'Amérique, que l'homme a multipliées de toute part, mais qui nous étaient inconnues avant la découverte de cette partie du monde.

Le thé appartient à l'Asie, et la Nouvelle-Hollande a sa flore à part ; les 9/10 de sa végétation lui sont propres ; les eucalyptus et les accacias à feuilles de phyllodes forment à eux seuls la moitié de sa végétation ; elle a des arbres gigantesques qui croissent dans le sable pur, des fougères en arbres, des orties grandes comme nos chênes, des volcans en activité sans laves, etc.

La Nouvelle-Zélande et la Tasmanie, par la latitude, devraient avoir nos oliviers ; ces terres ont des palmiers, des fougères en arbre, et des conifères à larges feuilles.

La Terre de Feu, située à la même latitude que l'Ecosse et le Danemark, ne possède que des épines-vinettes, des andromèdes et des arbousiers qui représentent dans cette contrée les espèces arborescentes ; et le développement de cette végétation ne dépasse pas dix centimètres.

Dans l'hémisphère septentrional, la zone froide de la région tempérée est caractérisée par les aster et les conifères de toutes variétés, par les bouleaux, les aulnes, noyers, frênes, saules, érables, chênes, etc.

Cette même région dans l'hémisphère méri-

dional est caractérisée par des *saules* et des *hêtres.*

Plantes vivant en société.

Il est des plantes et des arbres qui aiment à vivre en société, leur tendance est de vivre en famille, à croître ensemble et à exclure d'avec eux toutes les autres espèces du genre ; les pins vivent entre eux, ils croissent réunis en forêts immenses, comme on le voit dans les contrées septentrionales de la terre, où ils forment avec leur feuillage sombre et perpétuel, une large zone entourant la région glaciale arctique, comme on le verra dans la vie caractéristique des climats, ou encore sur les flancs de nos hautes montagnes, où ils sont limités par des lignes de niveau qu'ils ne franchissent jamais.

Les pins rejettent du milieu d'eux tous les autres arbres, à l'exception du bouleau, qui croît avec eux, et qui les accompagne souvent.

Une forêt de pins détruite est spontanément remplacée par un bois de sorbiers, de bouleaux, de tilleuls, de framboisiers et d'autres arbustes à feuilles changeantes, selon les éléments du sol et du climat.

Les palmiers occupent la zone équatoriale de la terre, et, comme les pins, ils sont toujours munis de leurs feuillages.

Climats marins, peu favorables aux arbres.

Les climats marins en s'éloignant de l'équateur terrestre et des tropiques ne sont pas favorables aux arbres ; les îles Feroë et l'Islande

n'ont point d'arbres; ceux qu'on y rencontre sont rares, isolés et rabougris, pendant qu'en Norwége, sous la même latitude, et même plus au nord, on trouve de belles et vigoureuses forêts. En général, les arbres se développent et grandissent de l'équateur au pôle, et les fucus et les algues des pôles à l'équateur.

Quatre groupes de plantes bien caractérisées

La végétation répartie à la surface de la terre accuse des caractères variés très-divers, qu'on peut réduire cependant à quatre groupes bien tranchés, qui se distingueront par leur grandeur et la singularité de leur forme :

1° Les conifères;
2° Les arbres à feuilles caduques;
3° Les cactus;
4° Les palmiers.

Les *conifères*, au feuillage sombre, perpétuel, enveloppent les régions glaciales de la terre, celles où ne peuvent plus prospérer les arbres à feuilles caduques.

Les *arbres à feuilles caduques* sont ceux qui perdent annuellement leur feuillage, pendant l'hiver; leur habitation est dans la région tempérée de la terre; ils caractérisent nos climats.

Les *palmiers*, aux feuilles perpétuelles, toujours vertes et variées, sont les arbres des contrées équatoriales, où ils forment une large ceinture à la terre.

Les *cactus* sont placés sur les confins de la zone tempérée et de la zone équatoriale; ils s'étendent dans les deux régions. On désigne or-

dinairement ces plantes sous le nom de plantes grasses. Les plus remarquables et les plus utiles des cactus sont : 1° le nopal à cochenille ; 2° la raquette, qui produit la figue de barbarie.

Partout la végétation est en rapport avec le climat.

Nous savons que la chaleur décroît en allant de l'équateur vers les pôles de la terre ; que ce décroissement est variable, que non-seulement il ne concorde pas avec les latitudes, mais encore qu'il varie avec les méridiens ; chaque contrée de la terre a une quantité extrême de chaleur estivale, hivernale, moyenne annuelle, et d'humidité, qui établit son climat et qui la caractérise ; la végétation se modifie avec chaque région et, selon que cette dernière appartiendra à un climat ou à un autre, elle aura une végétation différente.

La décroissance de la chaleur se faisant de l'équateur aux pôles terrestres, il s'ensuit que la terre est divisée en zones d'égales températures, des pôles à l'équateur, et que ces zones s'étendent ou se resserrent dans le sens du nord au sud, qu'elles sont plus ou moins larges, en faisant le tour de la terre, comme nous l'avons vu sur la carte des lignes isothermes, ou d'égales températures, dans le volume des climats.

La végétation sera donc modifiée à mesure qu'elle s'éloignera de l'équateur, de la zone torride, en s'approchant des pôles terrestres.

Les grandes chaînes de montagnes nous présenteront encore le même phénomène dans le

sens de la verticale; à mesure qu'on s'élève à une altitude plus grande au-dessus de la mer, la température va toujours en s'affaiblissant, l'air se refroidit en approchant davantage du sommet des montagnes, comme il se refroidit à mesure qu'on approche des pôles.

Dans les montagnes, les climats sont étagés les uns au-dessus des autres dans le sens vertical; sur la terre, comme globe, ils se succèdent dans le sens horizontal.

Les hautes chaînes de montagnes de la zone torride présentent, dans une altitude de quatre à six mille mètres, tous les climats horizontaux de la terre de l'équateur aux pôles; la végétation des montagnes dans le sens vertical nous donne l'image de la végétation des climats horizontaux.

Les Andes de Quito, sous l'équateur, nous présentent ce phénomène bien caractérisé.

Dans le sens horizontal du nord au sud ou dans le sens vertical, on rencontre donc la même physionomie végétale; que ce soit sur les monts Caucase ou sur l'Ararat, dans les montagnes du Mexique ou sur l'Himalaya, sur les Alpes, dans les Pyrénées ou dans les monts Scandinaves, on retrouve partout, à la base de la montagne, le climat et la végétation de la contrée où la montagne est située, au-dessus le climat et la végétation qui suit celui de la zone où est placée la montagne, et ainsi de suite jusqu'aux neiges éternelles.

C'est la distribution des températures moyennes annuelles combinées avec celles des tempé-

ratures extrêmes à la surface de la terre qui forme les régions botaniques et agricoles, et qui limite les zones de cultures utiles à l'homme ; et comme ces températures ne se modifient point brusquement, toutes les flores se confondent les unes dans les autres ; il n'y a rien de tranché dans la nature.

Non-seulement la vie végétale est subordonnée à la température, mais elle est encore grandement influencée par l'air, par la lumière et par l'eau : l'air donne aux racines des plantes le gaz oxygène et aux feuilles le gaz acide carbonique dont elles ont besoin pour la respiration ; la lumière agit sur la maturation des fruits et sur leur couleur ainsi que sur la couleur des feuilles et des fleurs ; l'eau agit de deux manières : à l'état de pluie et à l'état de vapeur ou de brouillard ; à l'état de pluie, en pénétrant le sol, elle fait arriver jusqu'aux racines des plantes la nourriture dont elles ont besoin ; à l'état de brouillards, elle facilite la respiration des plantes en les humectant.

Sans chaleur et sans eau il n'y a point de vie possible, elle s'éteint et disparaît.

La zone torride où se trouve la plus haute température et la plus grande somme de lumière et de pluies tombées, possède la plus belle et la plus vigoureuse végétation du monde ainsi que la vie animale la plus forte et la plus éclatante par la variété de ses couleurs ; cette vie luxuriante, dont le développement merveilleux est dû à l'atmosphère tiède et humide et à la brillante lumière qui l'enveloppe, va toujours

en s'amoindrissant de l'équateur vers les pôles terrestres; à mesure que les causes qui l'ont fait naître s'affaiblissent ou disparaissent.

Conclusion : chaque contrée de la terre a sa flore et sa forme particulière caractérisée par certaines espèces ou variétés qui lui sont propres et qu'on ne rencontre plus ailleurs.

Végétaux caractéristiques des climats.

On peut diviser la terre du nord au sud, et du sud au nord, en six régions végétales pour chaque hémisphère, qui seront :

1° La *région équatoriale ;*
2° La *région tropicale ;*
3° La *région chaude de la zone tempérée ;*
4° La *région tempérée ;*
5° La *région froide de la zone tempérée ;*
6° La *région glaciale.*

Région équatoriale.

La région équatoriale est la plus chaude de la terre; elle s'étend au N. et au S. de l'équateur thermal, qui la divise en deux parties ; sa température moyenne annuelle varie de + 25° à + 28° centigrades.

Non-seulement cette région est la plus chaude du globe, mais elle est aussi la mieux arrosée par les pluies, et la plus resplendissante de lumière l'éclaire ; elle jouit d'un été perpétuel ; la chaleur y est sensiblement la même pendant toute l'année ; les saisons y sont inconnues et les jo[illegible] y sont toujours égaux aux nuits, ou à peu p[illegible] dans cette région, la végétation est to[illegible]

active et régulière ; les arbres ne s'y dépouillent jamais de leurs feuilles quand l'humidité est suffisante ; mais aussitôt qu'elle manque, la sécheresse produit sur les plantes de ces contrées le même effet que l'hiver sur les plantes des pays tempérés, les arbres perdent leurs feuilles.

Dans ce climat, le ricin est un arbre ligneux de 10 à 14 mètres de haut ; il est annuel et herbacé en Europe ; c'est dans cette région chaude que s'épanouissent les palmiers, que prospèrent la vanille, la banane, le cacao, le cocotier, l'arbre à pain et l'arbre à lait, etc. C'est la contrée des épices, de la muscade, du poivre, des clous de girofle, etc.

Du niveau de la mer à 600^{m} d'altitude, le climat et la végétation ont le même caractère ; au-dessus de cette hauteur jusqu'à 1,200 mètres, c'est un autre climat qui règne et une autre végétation qui s'épanouit ; on entre dans le climat tropical.

Région tropicale.

Cette région jouit d'une température moyenne annuelle qui varie de + 20° à + 25° centigrades.

Elle est caractérisée par des fougères arborescentes et des cactus ; on y voit prospérer l'ananas, le dattier, le citronnier ; la vigne commence à y donner du vin potable, sur les limites, vers les climats tempérés ; l'inégalité des jours et des nuits y devient sensible ; l'influence des saisons a commencé ; la végétation se transforme et se modifie sous toutes ces influences.

La partie méridionale de cette région participe de la région équatoriale ; comme dans cette dernière région, le cacao, le café, le rocouyer, le girofle, la muscade, la canne à sucre, etc., donnent les éléments d'un grand commerce.

Région chaude de la zone tempérée.

Sa température varie de + 15° à + 20° centigrades.

Cette région est surtout caractérisée par l'olivier et la vigne en Europe ; par le thé, en Chine, les camélias au Japon, et les magnolias dans l'Amérique septentrionale ; la végétation de cette région est un mélange de plantes de la zone tempérée et tropicale ; on y voit encore des cactus ; c'est la zone par excellence de l'oranger, du citronnier, du grenadier, du myrte, du pin d'Alep et du chêne-liége : c'est le climat de l'Algérie, du midi de l'Espagne et de l'Italie méridionale.

Région tempérée proprement dite.

Sa température moyenne annuelle est comprise entre + 5° et + 15° centigrades ; les villes de Paris, de Vienne, capitale de l'Autriche, et de Berlin occupent le centre de cette région en Europe.

Elle est caractérisée par tous nos arbres fruitiers et forestiers.

Au sud on cultive encore la vigne, le grenadier, l'oranger, le chêne-liége, l'olivier, etc.

Au nord, les conifères sont mêlés à nos arb- forestiers.

Région froide de la zone tempérée.

Sa température varie entre l'isotherme de+5° et l'isotherme de 0° centigrade.

Cette région est surtout caractérisée par des arbres à feuilles persistantes, toujours verts; c'est la zone des conifères; les sapins, les pins, les mélèses apparaissent dans toute leur beauté vers le centre de cette région; au nord, les sapins, les pins et les mélèses passent successivement à l'état d'arbrisseaux pour disparaître tout à fait ensuite.

Aunes, noyers, frênes, saules et bouleaux vivent avec les conifères.

Région glaciale.

On divise cette région en deux zones :

La première est caractérisée, au nord, par des arbustes à baies agréables au goût, seuls fruits de ces âpres contrées, comme la groseille, l'épine-vinette, les mûriers rampants, etc., et au sud, elle est caractérisée par des arbres très-bas, rabougris, comme le bouleau et le saule nain.

La seconde est caractérisée par des tapis de mousses et de lichens; les arbres nains et les arbustes à baies ont disparu; ils ne peuvent plus réussir. C'est spécialement la zone des plantes alpines; elles seules peuvent prospérer au milieu de cette nature glaciale et désolée; c'est l'habitation des plantes antiscorbutiques, du cochléaria, de l'oseille, du cresson et de la chicorée.

Vie animale caractéristique des climats.

Comme sur la végétation, les climats ont une grande influence sur le développement de la vie animale.

Cependant, comme les animaux peuvent se mouvoir, que leur existence n'est point liée au sol ni à sa qualité, comme l'existence des végétaux, on les voit souvent déborder les zones d'origine et s'étendre au loin, partout où ils trouvent une nourriture assurée et facile; doués d'une vitalité plus grande que les végétaux, ils sont moins régulièrement répartis par climats; ils supportent de bien plus grands écarts dans la température que les végétaux n'en peuvent supporter; quelques-uns sont même cosmopolites, comme le bœuf, le cheval, le chien surtout, le chat, etc., qui accompagnent l'homme et vivent avec lui sous presque tous les climats.

Le tigre royal, dont la patrie est l'Inde, parcourt cependant les hauts plateaux de l'Asie centrale; il s'étend du lac Baïkal à l'équateur, de la Perse à la Chine jusqu'au fleuve Amour, du climat des palmiers jusqu'à celui des conifères; le chameau domestiqué vit depuis le lac Baïkal jusque sur les bords de la mer Noire; on le voit dans l'Arabie jusqu'à l'entrée de la mer Rouge, dans la Barbarie et au Sénégal.

Les grands sauriens, connus sous les noms de crocodiles, gaviales, de l'ancien continent, se montrent dans le climat torride; mais les alligators, les caïmans et les crocodiles du Nou-

veau Monde débordent ce climat et s'étendent jusque dans la région tempérée.

La vipère étend ses ravages de Saint-Pétersbourg au cap de Bonne-Espérance et au lac daïkal, sur les hauts-plateaux de l'Asie centrale, dans l'Indoustan, dans l'Arabie et dans toute l'Afrique.

Il est cependant des animaux qui ne quittent jamais certains climats, comme il en est d'autres dont la végétation règle l'existence : la vie de la cochenille est liée aux cactus, comme celle de notre vers à soie est liée au mûrier.

C'est dans la région torride qu'on rencontre les animaux les plus grands; c'est là que vivent les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, la giraffe, les grands singes, comme le chimpanzé, le gibbon, l'orang-outang et le gorille ; le jaguar et le tapir ; les tortues énormes et les reptiles monstrueux ; l'inoffensif boa, les pythons et le redoutable trigonocéphale; l'autruche aux plumes légères et précieuses; certains perroquets, l'oiseau de paradis et les condors, ces rois des vautours. Ces animaux ne franchissent jamais les régions torrides.

C'est dans cette chaude région que les insectes sont parés des plus belles couleurs : la nuit, en voltigeant dans les airs, ils apparaissent comme des myriades d'étincelles brillantes qui animent et réjouissent ces contrées, pendant que les vers luisants des forêts vierges font l'effet d'un incendie général qui commence.

Les femmes de l'Amérique équatoriale renment dans leur coiffure des insectes nommés

cucuyos, qui font pâlir les plus belles émeraudes par leur éclat et la belle couleur verte dont ils sont parés.

Aux climats tempérés appartiennent : le bison, l'ours, le castor, le cerf, l'élan, le daim, le loup et la martre.

Les régions glaciales voient prospérer : l'ours blanc ou maritime, le renne, le bœuf musqué ; dans l'Amérique septentrionale : les phoques, les zibelines et les canards aux chauds duvets, surtout l'eider, auquel on doit l'édredon.

Climats des montagnes.—Vie caractéristique

Dans la zone équinoxiale, depuis le niveau de la mer jusqu'à une altitude de 600 mètres, les montagnes présentent l'aspect de la végétation du climat équatorial ; de 600 m. à 1,200 m. au-dessus du niveau de la mer, la température moyenne annuelle passe de 25° à 20°, et ce n'est plus que la végétation du climat tropical qui peut y prospérer ; de 12 à 1,500 m. d'altitude, la température moyenne annuelle baisse de 2° à 3°, il n'y a ni chaleurs ni froids excessifs ; de 1,500 m. à 2,200 m., la moyenne annuelle de la température est abaissée à 16° ; au-dessus de 2,200 m., on entre dans les climats froids.

Andes de Quito : Les palmiers s'élèvent jusqu'à 900 m. d'altitude ; le palmier à cire fait une exception : on ne le rencontre qu'à une altitude de 1,800 m. à 2,800 m. ; le développement des chênes a lieu de 800 m. à 2,600 m. ; le blé n'y prospère qu'à une altitude de 2,000 à 2,900 m. sur les hauts plateaux ; au delà

de 2,300 m. la culture du maïs cesse, mais elle domine à l'altitude de 1,000 m. à 2,000 m.; la culture des pommes de terre ne commence qu'à une altitude de 2,300 m., elle continue jusqu'à 4,000 m., mais à cette altitude elle cesse.

Les graminées s'étendent de 4.000 m. à 4,600 m., puis les lichens et les mousses leur succèdent jusqu'aux neiges éternelles.

Animaux : Jusqu'à une altitude de 1,000 m. on rencontre des crocodiles, des boas, des jaguars, des cabiais, les fourmiliers, les singes; etc.; de 1,000 à 2,000 m., on trouve beaucoup de tapirs, et de 2 à 3,000 m. sont les ours et les cerfs; de 3 à 4,000 m. sont les petits ours, et au-dessus sont le lama, l'alpaca, la vigogne et le condor.

Les *montagnes des îles Canaries*, sur la limite des zones tempérée et tropicale, présentent à leur base, jusqu'à 600 m. d'altitude, des plantes de la zone tropicale, comme le citronnier, l'oranger, le grenadier, le myrte, le chêne-liége, et une variété de la banane y mûrit encore; mais c'est surtout le climat de l'olivier et de la vigne.

Au-dessus de 600 m. à 1,000 m. on voit apparaître les lauriers et les forêts; de 1,000 m. à 1,300 m., les arbres forestiers ont fait place aux bruyères et aux cistes; de 1,300 m. à 2,600 m. d'altitude, règnent les forêts de pins, auxquels succèdent les légumineuses frutescentes, de 2,600 m. au sommet des montagnes.

Dans les Alpes, on voit les cultures du pays à la base, au-dessus de ces cultures se développent

les forêts, puis les prairies, puis les mousses et les lichens, et enfin, les neiges éternelles (1).

Règne animal.

Comme la végétation, la vie animale accuse plusieurs centres spéciaux d'habitation affectés à certains animaux à l'exclusion de tout autre; certaines régions de la terre paraissent avoir produit des espèces animales et des variétés de plantes qui leur sont propres et qu'on ne retrouve plus ailleurs.

Répartition des animaux sur la terre.

A l'Amérique appartiennent spécialement le grand élan, le bizon, le bœuf musqué, le jaguar, le tapir, le lama, la vigogne, le tatou cuirassé, le pécari, le paresseux, le fourmilier, l'agoutis, etc., et les singes à queue prenante comme les sapajous, les sagouins, etc., qui sont tous différents des singes d'Asie et de ceux de l'Afrique.

A l'Afrique appartiennent la girafe, le zèbre,

(1) Il est bien entendu que nos limites sont des moyennes souvent débordées : ainsi les conifères de la Sibérie s'étendent vers le nord, jusqu'au 6° de latitude, et sur les montagnes peuvent arriver jusque dans la zone tropicale.

Nos zones climatériques ne sont pas précisément couvertes partout des plantes ni des arbres qui leur sont propres, ainsi les savanes, les llanos, les pampas de l'Amérique, manquent d'arbres : les grands déserts de l'Afrique, de l'Arabie, de la Perse et de l'Asie, en manquent également; en Europe, les plaines de la Russie méridionale en sont également dépourvues; mais les steppes de l'Europe, les savanes et les llanos de l'Amérique, comme les déserts, ont de petites contrées où la végétation propre à la zone se trouve devel[illegible] avec vigueur, soit sur les bords des rivières, soit d[illegible] bas-fonds privilégiés qu'on nomme oasis.

l'hippopotame, les panthères et les léopards, etc.; puis les variétés de l'éléphant d'Afrique, le buffle de la Cafrerie, le rhinocéros à deux cornes, etc.

L'Asie est la patrie du tigre royal, du chevrotin porte-musc, de l'yak, de la chèvre cachemire, du chameau à une bosse ou dromadaire, de l'antilope et du rhinocéros à une corne, et enfin c'est en Asie qu'on trouve l'éléphant domestique, race différente de l'éléphant d'Afrique.

L'Océanie possède les kangourous, les opossuns, les orang-outang, les gibbons, l'ornithorynque et l'oiseau de Paradis, etc., animaux tout spéciaux à cette partie du monde.

Développement de la vie animale.

La vie animale s'élève et se développe depuis la simple existence jusqu'à la vie compliquée de l'homme; les Zoophytes, ces êtres gélatineux qu'on peut nommer les animaux végétants, occupent le degré le plus bas dans la vie animale; ils n'ont pour tout viscère qu'un canal alimentaire avec une seule ouverture qui leur sert à la fois et de bouche et d'anus; ces petits êtres, placés au dernier degré de l'échelle animale, aiment les mers tièdes de la région torride; c'est dans le grand Océan, sous les tropiques, que les zoophytes, sous les noms de madrépores, polypes et coraux construisent des îles et des archipels, qu'ils élèvent jusqu'au niveau des eaux dans la mer du Sud.

C'est à ces infiniment petits animaux qu'on

doit tous les bancs de coraux qui entravent la navigation dans les mers ; c'est encore aux polypes qu'on doit le corail précieux de la mer Méditerranée, si recherché par nos bijoutiers, pour la parure des dames, et que nos pêcheurs vont chercher sur les côtes de l'Afrique septentrionale.

Les Mollusques sont déjà d'un degré plus élevé dans la série des êtres : les poulpes et les sèches sont des mollusques très-communs dans la mer Méditerranée ; les huîtres ordinaires sont très-abondantes dans la mer Atlantique, sur les côtes de la France, celles d'Ostende ont une réputation exceptionnelle, l'huître à perle n'est rencontrée que dans les mers équatoriales ; les mers voisines de Panama sont renommées pour la perfection et le prix des perles que leurs huîtres produisent.

La structure des mollusques est lamelleuse, celle des polypes est granuleuse.

Après les mollusques viennent :

Les Insectes avec des instincts plus élevés, une vie plus compliquée ; on connaît une araignée dans la Guyanne qui attaque les oiseaux.

Viennent ensuite les Poissons, on reconnaît déjà chez eux un commencement d'ossification par leurs arêtes ; les morues, si connues de tout le monde, stationnent dans les mers boréales entre l'Europe, l'Asie et l'Amérique ; mais, au moment de frayer, elles quittent les régions glaciales pour gagner des mers plus tempérées, où les pêcheurs vont les attendre ; la dorade ne quitte guère la zone torride, où elle chasse le

poisson volant, dont elle est très-friande ; la torpille, la gymnote et le silure, qu'on nomme aussi le trembleur, sont trois poissons électriques : la torpille appartient à toutes les mers, la gymnote habite spécialement l'Amérique, et le silure est un poisson de l'Afrique.

Les esturgeons aiment la mer Baltique, la mer Caspienne et la mer Noire, qu'ils habitent et où on les pêche en quantité innombrable.

Les **Mammifères aquatiques**, comme la baleine, le narval, le cachalot, le dauphin, les morses, les phoques, les lamantins, etc., lient les poissons avec les animaux mammifères terrestres : comme eux ils ont des petits qu'ils allaitent.

La baleine parcourt toutes les mers ; le cachalot, qui donne l'ambre gris, plus guerrier, plus barbare que la baleine, affectionne les mers équinoxiales qu'il préfère aux autres, et il ne souffre aucune baleine dans son voisinage ; les phoques et les lamantins offrent quelques traces d'affection.

Vie organique de la mer.

L'eau, ainsi que la terre et l'air, fournit abondamment à l'entretien du règne organique ; notre globe est un immense laboratoire dont toutes les parties concourent à un but commun : au développement de la vie et à sa conservation ; c'est un travail incessant, sans bornes ni repos, partout on trouve la nature pleine de mouvement et de vie, c'est une transformation perpétuelle ; chaque particule de notre planète apporte son concours dans ce grand travail ; et la mort c'est

encore la vie, ce n'est qu'une métamorphose, le passage d'une vie donnée à une vie nouvelle.

Partout, dans le sein de la mer, la vie organique abonde, et le fond de ses abîmes est peuplé d'êtres innombrables et garni d'une végétation qui nous est à peine connue. La prodigieuse fécondité des mers polaires est telle que le capitaine Scoresby a calculé que, pour compter les animalcules contenus dans huit kilomètres de cette mer, il aurait fallu employer cent mille personnes ne s'occupant que de cela depuis l'origine du monde ; et à deux mille mètres au-dessous du niveau des eaux, le capitaine Ross a encore rencontré la vie dans les mers arctiques.

C'est dans ces mers qu'on rencontre les plus grands contrastes, depuis les animaux microscopiques, nommés infusoires, jusqu'aux géants de la création, le cachalot et la baleine. La baleine et le cachalot font une guerre perpétuelle à ces animaux microscopiques, dont ils se nourrissent.

Le calcaire que les eaux, dans leurs courses souterraines, ont arraché aux entrailles de la terre, et dont elles se sont saturées, est porté par des millions de petits canaux aux ruisseaux, aux rivières et aux fleuves ; et ces grandes artères de notre planète le transportent au réservoir général, à l'Océan, avec tous les débris de la vie organique que les eaux ont ramassés dans leur cours vers la mer ; là, ces matières sont recueillies et mises en œuvre par des millions de millions d'animalcules, qui se les assimilent et les transforment.

Dans la mer du Sud, les polypes, en ramassant le calcaire tenu en suspension dans les eaux, forment le corail en construisant leurs habitations sous-marines ; ils élèvent ainsi au-dessus du niveau des mers, et comme par enchantement, une nouvelle partie du monde. L'imagination reste frappée d'étonnement devant ce travail de géant entrepris par des êtres invisibles !

Quand on examine les prodigieux travaux de ces petits êtres et les résultats qu'ils ont obtenus, on se demande ce que ne pourraient pas faire les hommes avec leur intelligence et associés comme eux, pour la transformation de la terre et pour leur bien-être. Ces animalcules démontrent que rien n'est impossible à l'association : unie au courage et à la persistance, elle vient à bout de tout.

Construction des atolls par les polypes.

Ces petits êtres commencent leur travail au fond des mers sur les éminences qui s'y trouvent, et circulairement en forme de cuvette ou de cratère, et de l'intérieur au dehors ; ils élèvent toujours leurs demeures, ajoutant d'âge en âge les travaux des nouvelles générations aux travaux des anciennes, jusqu'au niveau de la mer ; ce niveau atteint, le polype meurt, le soleil et l'air le tuent, sa mission est terminée ; plus tard, les polypes retardataires compléteront la ligne circulaire de récifs au niveau des eaux ; elle formera alors un banc circulaire ou plutôt un mur de corail formant récif ; ces récifs

sont connus sous le nom d'atolls dans le grand Océan.

Presque toujours, les atolls comprennent ou renferment à l'intérieur une lagune bien moins profonde que ne l'est la mer extérieure, on connaît de ces lagunes intérieures qui ont jusqu'à 60 et 80 kilomètres de diamètre ! le grand banc de Chagos, situé au sud des Maldives, dans la mer des Indes, a un diamètre de 180 kilomètres sur 150 kil. La lagune intérieure à une profondeur qui varie de 6 mètres à 12 mètres, pendant qu'en pleine mer, au pied du polypier, il faut une sonde de 4 à 500 mètres pour atteindre le fond.

Parvenu au niveau de la surface de la mer, le constructeur de ces îles fait place à une autre vie ; des germes du règne végétal apportés par la mer, par les vents ou par toute autre cause inconnue fermentent et se développent ; la vie végétale est créée à la surface des atolls, elle prospère, meurt, renaît et s'agrandit avec le temps ; en passant par toutes les évolutions de son développement ; dans les débris de cette vie naîtra une végétation plus puissante et plus vigoureuse, dont les restes accumulés finiront par combler la lagune intérieure ; alors, une nouvelle île sera formée, la vie animale pourra venir s'y installer à son tour et en prendre possession.

La nature procède partout avec ordre, et elle nous donne, dans ces contrées, l'image du développement de la vie à la surface de notre planète.

Les polypes aiment les mers chaudes et agi-

tées, c'est sous la zone torride qu'ils prospèrent et qu'on les retrouve en quantités incalculables; les courants du grand Océan, l'agitation des eaux leur apportent une eau toujours nouvelle et imprégnée de calcaire dont ils s'emparent pour construire leurs habitations : à l'intérieur des murailles circulaires qu'ils élèvent, cette matière leur fait défaut, ou elle est peu abondante, pendant qu'à l'extérieur les eaux, sans cesse renouvelées, leur en procurent en quantités suffisantes, qu'ils n'ont qu'à recueillir sur place pour l'employer : les travaux excentriques de ces animaux gélatineux et microscopiques, sont donc une nécessité imposée par la nature.

Bancs de coraux.

Le plus grand nombre des bancs de coraux connus se trouvent situés dans la mer des coraux, entre la Nouvelle-Hollande, les îles Salomon et la Nouvelle-Calédonie; viennent ensuite ceux situés dans les archipels des îles Basses, de Viti, de Fidji, d'Ellice, de Gilbert, de Marshall, etc., etc.

On en rencontre néanmoins aussi dans les mers, en dehors de la zone torride; ainsi on en trouve sur les côtes de la Patagonie, près de l'île de Chiloë, près des Bermudes, dans l'océan Atlantique, et dans la mer Méditerranée, sur les côtes de l'Afrique septentrionale, dans le détroit de Messine et même sur les côtes méridionales de la France, où les pêcheurs de corail vont le chercher pour le livrer au commerce (1).

(1) Le corail de la Méditerranée est le plus précieux de tous; c'est le corail des bijoutiers; celui du grand Océan est grossier et sans prix pour la bijouterie.

Dans la mer des Indes, les îles Laquedives, Maldives et le banc de Chagos forment trois archipels d'atolls créés par les polypes ; la mer Rouge est couverte de polypier, et ce sont ses bancs de coraux qui rendent la navigation de cette mer si difficile et si dangereuse pour les bâtiments à voiles.

Les îles Marquises et les îles Galapagos du grand Océan n'ont point de coraux ; les polypiers sont également absents des côtes occidentales de l'Afrique, de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande, mais ils sont très-abondants sur les côtes orientales et tropicales de ces trois continents : en Afrique, sur les côtes de Zanzibar ; sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Galles, en Australie ; et dans la mer des Antilles, surtout au sud de l'île de Cuba, à l'orient de l'Amérique, on les rencontre avec abondance.

Dans les Etats du Rio-de-la-Plata et en Chine, les immenses bancs de coquilles marines qui servent aux habitants pour faire de la chaux, ont une origine analogue ; les écailles et les coquilles modernes qu'on rencontre encore dans les mers ont la même origine ; c'est en s'assimilant l'élément calcaire des eaux que les animaux marins producteurs les forment.

Éponges.

Les éponges sont encore un des produits de la mer ; pendant longtemps, l'éponge a été considérée comme un végétal ; aujourd'hui, elle est rangée dans le règne animal.

On trouve les éponges dans toutes les mers ;

mais les plus estimées sont pêchées dans la mer Méditerranée ; là seulement sont les bonnes éponges ; les plus estimées pour leur beauté et pour leur qualité viennent de la mer qui baigne la côte de Syrie ; après elles viennent les éponges produites par la mer de l'Archipel grec, et ensuite viennent celles données par les mers des côtes septentrionales de l'Afrique.

Les éponges données par le grand Océan ou provenant de la mer des Antilles sont d'un mauvais usage et rejetées par le commerce.

L'on voit souvent des quantités infinies d'animalcules phosphorescents remonter à la surface des eaux et briller de feux étincelants au sommet des vagues, ou devant la proue des navires qui devient lumineuse ; ces animaux ont des moyens de locomotion qui nous sont inconnus, et les baleines qui s'en nourrissent errent continuellement sur leurs traces, des pôles à l'équateur terrestre.

Migration des poissons.

Des migrations incessantes se font dans les mers : les poissons sont toujours en voyages, isolés ou par bandes ; ce sont d'infatigables voyageurs ; ils sont quelquefois tellement nombreux et serrés que la sonde ne saurait pénétrer à travers le banc mobile qu'ils forment, lequel atteint souvent cinq kilomètres de largeur sur trente à quarante de longueur !

Vers le printemps, des bandes voyageuses de harengs apparaissent dans l'Atlantique aux bouches des fleuves septentrionaux de l'Europe et

de l'Amérique; on ne sait ni d'où elles viennent, ni où elles vont; puis, aux harengs, succèdent les esturgeons et les saumons; ces derniers remontent nos fleuves par bandes si serrées, quelles en arrêtent parfois le cours; quelques-uns de ces poissons s'égarent jusque dans l'intérieur des terres; on en a pêché en Allemagne, à Strasbourg, dans le Rhin.

Thons.

Les thons font le tour de la mer Méditerranée et de la mer Noire à la suite des sardines, qu'ils chassent et mangent; ils se dirigent du détroit de Gibraltar vers la mer de Gênes, suivent les côtes septentrionales de la mer Méditerranée pour revenir le long des côtes d'Afrique et sortir par le détroit de Gibraltar, en se dirigeant vers l'Archipel des îles Canaries.

La mer des Antilles est fréquentée par une multitude de poissons pendant toute la saison pluvieuse, de juin à décembre; et pendant la saison sèche, de janvier en mai, ces poissons disparaissent pour faire place à des cétacées et à des requins, lesquels y sont à peu près seuls connus pendant cette saison.

Harengs.

Les harengs paraissent sortir des mers du Nord, entre le 55e degré de latitude et le pôle ou du fond des mers de ces contrées. Des bandes immenses de ces poissons émigrent au printemps, en été et en automne, pour venir frayer sur nos côtes vers l'embouchure de nos fleuves;

du mois de septembre jusqu'en mars, on les trouve en abondance sur les côtes de France, depuis la Bretagne jusqu'à Dunkerque; à Terre-Neuve, sur les côtes de Saint-Pierre et Miquelon, ils ne se montrent qu'en mai et juin.

Morues.

En février et mars, les morues quittent les mers glaciales et viennent déposer leurs œufs et leurs laites dans les mille canaux tranquilles et abrités, formés par l'archipel de Lofoden, sur les côtes de la Norwége, ainsi que sur les côtes de l'île de Terre-Neuve. C'est entre le 40e et le 60e degré de latitude nord qu'on rencontre les plus grandes bandes de morues; rarement elles se trouvent en dehors de cette limite. Les mers polaires sont les réservoirs naturels et intarissables de ces poissons, que l'homme pourchasse avec une ardeur infatigable. Plus de six mille navires et plus de cent vingt mille marins sont annuellement occupés à la pêche de la morue, dans les parages de Lofoden, de l'Islande et de Terre-Neuve; et près de cinquante millions de kilogrammes de ces poissons sont livrés annuellement au commerce par ces intrépides pêcheurs.

Maquereaux.

Le maquereau séjourne dans la Manche, entre l'Angleterre et la France, sur les côtes de la Bretagne, de la Normandie et de la Picardie, pendant tout l'été, et nos marins du littoral en

pêchent pour près d'un million de francs par campagne.

L'homme, par la pêche, poursuit l'habitant des mers sous toutes les latitudes. Ce qu'il détruit à son profit de harengs et de morues qu'il sale, de baleines et de phoques dont il tire de l'huile et dont il vend la peau, est incalculable ; mais la fécondité des poissons est telle, que, malgré la destruction que l'homme en fait et celle que font les poissons carnassiers des mers, la quantité n'en diminue point.

Fécondité des poissons.

La fécondité des poissons est incalculable, on a compté plus de neuf millions d'œufs pondus par une seule morue ; avec sa génération, pendant seulement cinq ou six ans, une simple morue couvrirait toute la terre de ses œufs ; et combien de millions de millions de poissons pondent des milliards de milliards d'œufs dans les abîmes des mers? Quand l'observation démontre qu'une simple goutte d'eau renferme des milliers d'animalcules qui s'agitent et pullulent, combien l'immensité des mers ne doit-elle pas contenir de germes qui se développent et meurent?

Quelle prodigieuse richesse la nature, dans sa merveilleuse fécondité, n'a-t-elle pas livrée à l'activité et au travail de l'homme? La mer est pour lui un champ toujours ouvert et toujours productif.

Cette profusion incroyable d'êtres aurait bientôt encombré l'univers, mais la nature, dans

ordre admirable, a condamné certaines espèces à vivre aux dépens des autres, à les chasser et à les détruire; dans l'eau, dans les airs, comme sur la terre, les êtres se dévorent entre eux; dire la quantité d'œufs et de poissons détruits par les hommes, par les oiseaux, par les animaux aquatiques et par les influences climatériques serait impossible; mais les causes de destruction et de reproduction doivent se balancer pour les morues et pour les harengs, puisque ces poissons se retrouvent toujours avec la même abondance dans le sein des mers.

La mer est donc pour l'homme une mine inépuisable, une source de richesse incessante toujours ouverte à son activité et à son courage. C'est un champ non moins fécond et non moins productif que la terre; par son génie et par son heureuse audace, l'homme a su faire des mers un des plus puissants, des plus faciles et des plus économiques moyens de communication entre les peuples; et ce qui paraissait les diviser est devenu un lien des plus actifs et des plus certains, et une des sources de leur richesse, de leur puissance et de leur civilisation.

Plus que la terre, l'Océan renferme dans son sein des êtres qui ne vivent que par la destruction et le carnage, les combats y sont incessants, la guerre éternelle, silencieuse, implacable : on mange son ennemi ou l'on est mangé par lui.

Reptiles.

Après les poissons arrivent les reptiles; chez eux la force vitale est partout; le crocodile

d'Afrique, le gavial du Gange, les caïmans d'Amérique et les tupinambis de l'Australie sont les géants des sauriens.

C'est sous la zone torride que se développent les serpents boa, trigonocéphale, pythons, etc.; la vipère s'étend du cap de Bonne-Espérance à Saint-Pétersbourg, et de Ceylan à l'Angleterre; les crotales habitent les côtes orientales des deux Amériques, du Brésil au Canada.

Oiseaux.

Après les reptiles viennent les oiseaux; le condor, le plus grand des oiseaux de proie, plane au-dessus de la longue chaîne des Andes, depuis le Chili jusqu'à Panama; le Grand-Aigle domine les Alpes et l'orfraie est partout.

Dans l'ancien continent, les perroquets débordent à peine la zone torride. mais dans le nouveau monde ils s'étendent jusqu'au détroit de Magellan; les kakatois appartiennent à l'Inde orientale et à l'Océanie; les perruches à l'Afrique, à l'Inde et à l'Océanie, et les aras à l'Amérique; l'oiseau de paradis ne se trouve que dans la Nouvelle-Guinée et dans quelques îles qui lui sont voisines.

Comme oiseaux sans vol, l'Asie et l'Afrique possèdent l'autruche, l'Océanie le casoar, et l'Amérique le touyou.

La frégate plane au-dessus de la zone torride, le pingoin habite le pôle arctique et le manchot vers le pôle antarctique.

Mammifères.

Aux oiseaux succèdent les mammifères.

Les mammifères carnivores trouvent partout leur nourriture ; ils ont des sphères d'habitations très-étendues qui éludent toute classification ; les mammifères sont domestiques ou sauvages.

Animaux domestiques.

Les mammifères domestiques sont :

Le chien, qui perd sa voix dans les régions glaciale et équinoxiale ; on le rencontre partout, de la Terre de Feu au Groënland et du cap de Bonne-Espérance en Laponie ; c'est le compagnon inséparable de l'homme.

Le bœuf, qui vit jusqu'en Islande et en Laponie.

Le cheval, qui était inconnu à l'Amérique ; aujourd'hui, il y existe partout à l'état sauvage et domestique, de la Terre de Feu à la baie d'Hudson.

L'âne supporte moins bien le froid que le cheval ; à 60° de latitude nord, il disparaît.

Le cochon est partout avec l'homme ; il était inconnu à l'Amérique ; aujourd'hui, on l'y rencontre du Canada à la Patagonie.

Le chat, qui habite tout le globe avec l'homme, était inconnu à l'Amérique.

Animaux sauvages.

Les renards sont les plus répandus ; ils rôdent par troupes nombreuses, du Groenland à la terre de Magellan, en passant par le Mexique ; et de

la Nouvelle-Zemble au Bengale; on les trouve encore en Egypte et en Guinée.

Lièvre, il existe en Sibérie et au Sénégal, partout, dans les pays glacés et dans la zône torride; dans les contrées septentrionales de l'Asie et de l'Amérique, il devient blanc en hiver.

Ecureuil, en Europe, Asie, Afrique et Amérique; de la Sibérie à l'Océanie, il suit les forêts de pins de l'Asie et de l'Amérique qu'il habite.

Lapin, il est originaire de l'Espagne et peut-être de l'Afrique comme la pintade; il a été porté en Asie et en Amérique, où il est devenu sauvage.

Les cerfs appartiennent aux deux continents; montent en Europe jusqu'à 64°; en Asie et en Amérique jusqu'à 55° de latitude nord seulement.

L'ours est partout.

L'hermine, ou belette à museau noir, ne vit qu'en Europe et au nord de l'Asie.

Les rats et les souris sont partout avec l'homme.

Les rennes restent au nord, d'une ligne tirée de Saint-Pétersbourg, où ils ne peuvent vivre, à l'extrémité sud du Kamtschatka, et à la pointe septentrionale de Terre-Neuve.

Ours blanc, comme le renne, c'est un animal polaire, il habite toute la côte glaciale de l'hémisphère septentrional, dont il s'éloigne très-peu vers le sud.

Loutre marine, abondante sur les côtes orientales du Kamtschatka et du sud-ouest d'Amérique.

Castor, il a habité l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique septentrionale, il est encore commun dans cette dernière partie du monde.

Martre, elle habite les deux tiers de la zone tempérée; ne dépasse pas 67° de latitude en Europe, 64° en Asie, et 60° en Amérique.

Marmotte, suit les Alpes et les monts Karpathes, le Caucase et les monts Ourals; on la trouve en Daourie et au Canada.

Blaireau, habite la moitié septentrionale de la zone tempérée.

Chevrotin à musc, est originaire des montagnes d'Asie; il habite de l'Altaï à Cachemir, et des bouches du fleuve Amour au fleuve Iraouaddy.

Et, sur les confins de la zone torride et tempérée, on voit :

Le chameau, originaire de la Bactriane, répandu aujourd'hui en Europe, dans la Crimée, chez les Kirghiz et les Baskirs, dans la Dzongarie, la Mongolie, la Mandchourie; il ne descend pas au sud du 28° parallèle dans la Chine ni dans l'Inde; il ne peut vivre au delà du Gange; il s'élève jusqu'au 55° parallèle nord.

Le dromadaire est originaire de l'Arabie; il s'est répandu dans la Chine méridionale, en Afrique, dans l'Egypte, la Barbarie, le Sénégal, le Soudan, la Guinée et l'Abyssinie; il est très-léger à la course; on ne le connaît plus à l'état sauvage.

L'antilope habite le plateau central de l'Asie son pays d'origine.

Le chacal existe par bandes dans la Barbarie et au Bengale.

Le buffle est originaire des tropiques; celui de la Cafrerie habite toute l'Afrique.

Le yak erre encore sur la plaine de la Mongolie et du Tibet.

Et dans la zone torride, on rencontre :

Les singes, guenons, magots, chimpanzé, gorilles, etc.; dans l'Afrique, l'orang-outang et le gorille; le gibbon dans l'Océanie (Java et Bornéo); les sapajous et les sagouins dans l'Amérique.

La girafe erre en Afrique entre les deux tropiques, de la Nubie à Sofala et de la mer Rouge et de Mozambique au lac Tchad.

L'éléphant, le rhinocéros et l'hippopotame d'Afrique errent du Soudan au Cap de Bonne-Espérance, et de la Sénégambie et de l'Abyssinie à Mozambique.

L'éléphant et le rhinocéros d'Asie s'étendent dans l'Hindoustan et dans l'Indo-Chine.

Le lion n'existe plus que dans de rares contrées; il a été chassé de l'Europe, de l'Egypte, et de la Syrie; on le rencontre encore en Arabie, près de Bagdad, vers les bouches de l'Euphrate; en Perse, au Bengale, dans l'Indo-Chine et en Barbarie, ou dans l'Afrique septentrionale.

Le tigre a pour habitation l'Inde et l'Indo-Chine, mais il chasse jusqu'à la mer Caspienne et jusqu'au lac Baïkal, sur le haut plateau central de l'Asie et de la Perse.

Le tapir, originaire de l'Amérique, s'étend de l'Amérique centrale à la bouche du Rio de la Plata.

Le lama parcourt les hauts plateaux de la

Bolivie et du Pérou, avec l'alpaca et la vigogne.

Le tatou, le pécari, le paresseux le fourmilier, l'agoutis et le coatis habitent entre les deux tropiques, dans l'Amérique méridionale

Le bison erre dans les plaines centrales de l'Amérique septentrionale.

Le bœuf musqué occupe les côtes glaciales de l'Amérique septentrionale et les îles polaires.

Influence de l'homme sur l'organisation animale.

L'homme a une grande influence sur les animaux; il crée des races nouvelles qui ont des qualités et des aptitudes toutes différentes du type primitif, selon les besoins qu'il veut satisfaire; et lorsqu'il abandonne ces races à elles-mêmes, elles perdent les caractères qu'elles avaient reçus de lui pour reprendre ceux du type d'où il les avait fait sortir; ce sont deux expériences acquises, qui se confirment l'une par l'autre.

Ainsi, le porc, le cheval, l'âne, le mouton, la chèvre, la vache, le chien, le chat, et tous les autres animaux de basses-cours, qui ont été introduits en Amérique par les Européens, ont subi des changements considérables par l'acclimatement et sont redevenus sauvages quand ils ont été abandonnés à eux-mêmes, avec tous les caractères du type primitif, après avoir perdu tous ceux qu'ils tenaient de l'homme.

Le porc est redevenu sanglier ; ceux qui ont habité les hautes régions des Paramos, par 2,500 m. altitude, dans des contrées froides où la nourri-

ture est peu abondante, se sont rabougris et ils ont perdu leur soie qui a été remplacée par un long poil épais et garni à sa base de laine plus courte ; les porcs des pays chauds abandonnés à eux-mêmes, sont devenus roux, comme le pécari, qui est le sanglier des terres chaudes.

Ils ont perdu toutes les couleurs variées du cochon domestique pour revêtir la couleur uniforme des sangliers ; leur organisation physique s'est modifiée et mise en harmonie avec leur vie et les milieux où elle devait se passer.

On a dressé des chiens à chasser le pécari ; ces chiens dressés tenaient en échec toute la troupe de sangliers, sans s'attacher à aucun en particulier ; les petits de ces chiens dressés savaient, en naissant, attaquer les pécaris, pendant qu'un autre de la même race, mais de parents non dressés, se lançait sur un des sangliers de la bande et se faisait dévorer.

Dans les Cordillères, les chevaux sont dressés à marcher l'amble ; si un de ces chevaux devient étalon, il en résulte une race qui marche l'amble naturellement.

Le bœuf domestique a gardé une grande variété de couleur ; le bœuf redevenu sauvage a la partie supérieure du corps brun-rouge et le reste est noir. Les parties chaudes de l'Amérique ont une race à poil rare et très-fin, qui ne peut vivre dans les montagnes ni dans les régions tempérées.

En Europe, la sécrétion du lait de la vache est constante ; l'animal continue à donner du lait quand son nourrisson lui a été enlevé ; en Amé-

rique et chez les Arabes de l'Algérie, bien moins civilisés que nous, cette qualité ou aptitude de la vache de toujours donner du lait a été perdue ; dans ces pays, pour obtenir du lait de la vache à demi sauvage, il faut qu'elle ait son veau qui la tette, et si le veau est absent elle retient son lait ; s'il meurt, il se tarit aussitôt.

Les chiens d'Amérique, redevenus à demi sauvages, n'aboient plus, ils hurlent comme les chacals ; si on amène un de ces animaux en Europe, il continue de hurler, mais ses petits aboient ; le chat redevenu sauvage perd son miaulement.

Les chevaux devenus sauvages n'ont plus qu'une couleur, le bai-brun.

Les moutons ont perdu leur laine dans les terres basses de l'Amérique ; elle a été remplacée par un poil lisse et court, se rapprochant de celui de la chèvre.

Les oies, transportées à Bogota, dans un pays tempéré, ont eu de la peine à s'y acclimater ; la ponte était rare et de peu d'œufs, sur lesquels 25 p. 100 seulement éclosaient et la moitié de leurs oisons mouraient ; aujourd'hui, les oies de Bogota sont aussi fécondes que celles de l'Europe.

Les poules ont présenté les mêmes difficultés et les mêmes succès, dans leur acclimatement à Cuzco, dans la capitale des Incas.

Tous ces animaux, dirigés par l'homme ou abandonnés par lui ont subi, dans leur organisation, des changements durables, qui les ont mis en harmonie avec les milieux où ils devaient

vivre ; ils ont été acclimatés : plus ils ont été privés soumis, plus ils ont subi des modifications variées ; plus ils ont été indépendants, abandonnés par l'homme, plus ils se son rapprochés de l'état sauvage, plus ils se sont confondus dans le type primitif, non domestiqué.

L'Amérique nous a montré, par le fait, l'influence de l'homme et des climats sur les animaux ; on voit par ce que nous venons de dire que là où l'homme ne possède qu'une civilisation dans l'enfance, les animaux domestiqués, depuis un long temps et très variés de qualités et d'aptitudes qui lui sont apportées, perdent de leurs qualités acquises faute de soins, et se rapprochent d'autant plus du type sauvage qu'il leur laisse une plus grande indépendance.

Son chien est presque un chacal, son cochon ressemble à un sanglier et le mout n est pareil à un mouflon : le chacal, le sanglier, le mouflon sont considérés comme étant les types sauvages d'où sont sortis le chien, le cochon et la brebis domestique.

Le degré de la domestication des animaux est en raison de la civilisation des peuples.

Domestication des animaux.

Aussi loin qu'on peut remonter dans l'antiquité la plus nébuleuse, on voit déjà onze mammifères, deux oiseaux et un insecte domestiqués, en tout quatorze animaux que l'homme a soumis, apprivoisés et qu'il cultive autour de sa demeure, savoir :

ONZE MAMMIFÈRES.

1° *Le chien*.......... 1
2° *Le chat*........... 2
3° *Le cheval*......... 3
4° *L'âne*............. 4
5° *Le cochon*......... 5
6° *Le chameau*....... 6
7° *Le dromadaire*.... 7
8° *La chèvre*......... 8
9° *Le mouton*......... 9
10° *Le bœuf*........... 10
11° *Le zèbre*.......... 11

DEUX OISEAUX.

1° *La poule*.......... 12
2° *Le pigeon*......... 13

UN INSECTE.

Le ver à soie du mûrier. 14

Tous ces animaux sont originaires de l'Asie, et leur domestication se perd dans la nuit des temps; on n'en connaît pas l'époque.

Les cinq grands peuples civilisés de l'antiquité, qui sont :

1° *Les Chinois*,
2° *Les Indiens*,
3° *Les Persans*,
4° *Les Assyriens*,
5° *Les Egyptiens*,

possédaient déjà tous les animaux ci-dessus à l'état domestique ; ils en parlent dans leurs écritures, ils les ont sculptés sur leurs monuments, dont nous ne connaissons pas l'origine, mais où nous voyons leur image ; les Védas indiens annoncent que, de leur temps, les chevaux avaient déjà des couleurs très-variées, ce qui annonce une très-ancienne domestication. Les Kings chinois nous apprennent que, deux mille ans avant J.-C., le cheval était employé dans la guerre, comme aujourd'hui, et que cet animal, avec le chien également domestique, leur était venu de l'étranger.

Le même livre nous apprend que les Chinois avaient domestiqué le ver à soie du mûrier il y a au moins quarante-cinq siècles, et qu'à cette époque sa culture était générale.

Le Zend-Avesta, l'écriture sacrée du Mazdéisme, dit qu'Ormuzd donna à l'homme le coq et la poule, et lui recommanda de les nourrir dans sa demeure avec un bœuf et un chien.

La vieille Egypte connaissait l'incubation artificielle des œufs; elle avait reçu de la plus haute antiquité, venant de l'Asie, le coq, le cheval, le dromadaire, et l'Egypte n'avait domestiqué que le chat, qu'elle répandit en Asie.

Le pigeon est à l'état domestique en Asie, en Afrique et en Europe, où il arriva chez les Grecs peu de temps après Homère.

L'époque historique a hérité de tous ces animaux domestiques et elle y ajouta du temps des Grecs :

QUATRE OISEAUX

1° *L'oie d'Europe*.................. 15
2° *Le faisan ordinaire d'Asie*..... 16
3° *Le paon d'Asie*................. 17
4° *La pintade d'Afrique*......... 18

UN INSECTE

Une abeille......................... 19

On doit à l'époque romaine :

DEUX MAMMIFÈRES

1° *Le lapin d'Europe*............. 20
2° *Le furet d'Afrique*............ 21

UN OISEAU

Le canard ordinaire d'Europe..... 22

Nous devons à une époque indéterminée :

UN MAMMIFÈRE

Le buffle d'Asie.................. 23

UN INSECTE

L'abeille ordinaire d'Europe...... 24

Le moyen âge, à une époque inconnue, a domestiqué :

CINQ MAMMIFÈRES

DEUX OISEAUX

DEUX POISSONS

UN INSECTE

Les temps modernes n'ont ajouté à tous ces animaux domestiqués que :

DEUX MAMMIFÈRES

HUIT OISEAUX

2° *Le serin d'Afrique, îles Canaries* 38
3° *Le dindon d'Amérique*........ 39
4° *Le canard musqué d'Amérique*.. 40
5° *Le faisan doré d'Asie*......... 41
6° *Le faisan argenté d'Asie*....... 42
7° *Le faisan à collier d'Asie*...... 43
8° *L'anas Canadiensis (oie du Canada) d'Amérique*........... 44

TROIS INSECTES

1° *Le ver à soie du ricin d'Asie*... 45
2° *Le ver à soie de l'aylanthe d'Asie*. 46
3° *La cochenille d'Amérique*...... 47

Ce qui fait un total de 47 animaux domestiqués par l'homme, se décomposant ainsi :

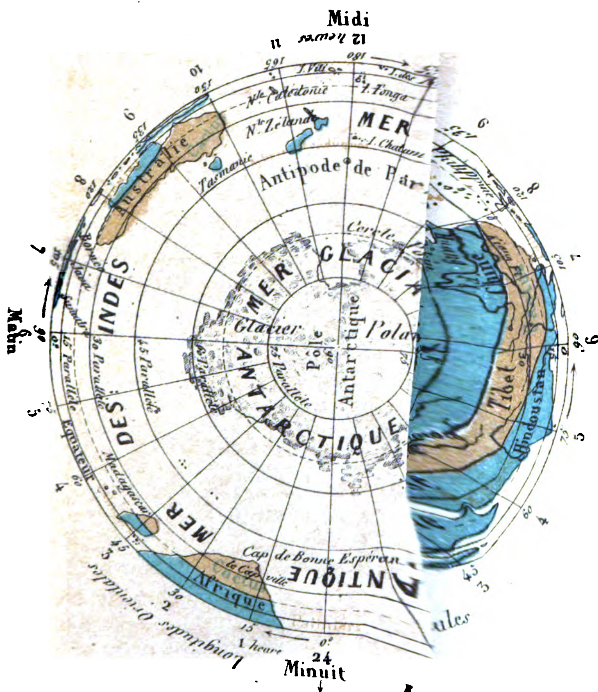
47 { 21 mammifères,
17 oiseaux,
2 poissons,
7 insectes,

Lesquels nous ont été donnés :

Par l'Asie......	29	47
Par l'Amérique.	7	
Par l'Europe...	6	
Par l'Afrique...	5	

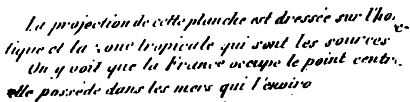
Dans les temps tout à fait modernes, on s'est mis à cultiver les huîtres, les sangsues et tous les poissons.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce 5, rue Coq-Héron.



La Mappemonde polaire divise la terre en ... roupement des terres dans ces deux hémisphères; celui ... ente les terres se terminant par trois caps célèbres par leurs ... Elle indique encore l'heure qu'il est dans ... leur Paris

Mer du Sud
R. Tempérée
Amérique Sept.le
Pôle du Nord
Europe
Paris
Mer Atlantique
R. Chaude Région Tropicale
Tropique
Sahara
Afrique
Equateur
de la Terre
Amérique Mérid.le
Brésil
Tropique du Capricorne
Hémisphère des


La projection de cette planche est dressée sur l'ho...
tique et la zone tropicale qui sont les sources
On y voit que la France occupe le point centr...
elle possède dans les mers qui l'environ...

Phénomènes climatologiques

Descabezado

Aconcagua

Illimani

Chimborazo

Antisana

Cotopaxi

Polaire

Altitudes

Températures

Neiges

Andes du Pérou

HISTOIRE GÉNÉRALE

DU MONDE

ET DE SES

GRANDS PHÉNOMÈNES

OU

GÉOGRAPHIE NOUVELLE

PAR

L. BOUFFARD

GÉOGRAPHIE ORGANIQUE

DEUXIÈME PARTIE

Répartition des hommes sur la terre

PARIS

IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET COMPAGNIE

5, RUE COQ-HÉRON, 5

1867

TABLE

RÉPARTITION DES HOMMES SUR LA TERRE

L'HOMME

L'homme est progressif.

Dans sa vie à travers les siècles, dans son infatigable activité, l'homme a toujours ajouté un progrès à un progrès, une amélioration dans sa vie à une amélioration ; une fois que le cerveau a été mis en mouvement, chaque génération a laissé à celle qui a suivi le cercle des connaissances générales agrandi ; l'homme est éminemment perfectible et il marche de découverte en découverte, dans le champ sans bornes de la science que la puissance créatrice a mis à son service.

Les animaux, auxquels l'auteur de toutes choses a refusé le don de la parole, de l'écriture et de l'invention, ne lèguent rien à leur postérité que ce qu'ils savent eux-mêmes ; ils n'ont rien changé, rien modifié dans le mode de leur existence ; elle dépend toujours de la nature et du hasard ; ils font aujourd'hui ce qu'ont fait leurs ancêtres et de la même manière, sans innovation, sans procédés nouveaux, meilleurs ou plus expéditifs.

La science et le progrès leur ont été refusés.

Cependant, chez l'animal comme chez l'homme, la vie a deux principes : l'un matériel et l'autre immatériel ; l'animal comme l'homme a des désirs et des passions ; l'amour, la haine, la peur, le courage, la reconnaissance, l'ingratitude, l'aversion et la vengeance appartiennent à l'un comme à l'autre.

D'où provient donc cette profonde différence que nous sommes obligés de reconnaître entre eux ? La science, impuissante à l'expliquer, ne peut constater qu'une chose, c'est que cette inégalité qui existe entre le règne humain et le règne animal se retrouve partout dans la nature, et jusqu'à un certain point dans les individus composant l'espèce humaine ; elle a produit les intelligences les plus remarquables et les plus étendues, mais à côté elle a eu ses crétins, ses fous et ses idiots ; et entre ces deux extrêmes elle a donné à la très-grande majorité toutes les nuances de l'esprit et de la bêtise.

Si l'homme est progressif, il est aussi rétrograde : l'un ne va pas sans l'autre : si on peut acquérir, on peut perdre ce qu'on a acquis ; c'est ce qui explique les longues défaillances de l'humanité à certaines époques et la longue nuit des intelligences dans certaines parties de la terre.

Tous les jours, un homme apprend une science ou une chose qu'il oublie ensuite, dans le courant de la vie, n'en comprenant pas l'importance ni l'utilité : il en saura toujours assez pour travailler et manger son revenu ; c'est ce qu'on entend dire. L'humanité est comme l'homme :

d'aucuns prétendent qu'elle en saura toujours assez pour obéir.

L'animal n'est ni progressif ni rétrograde : il est stationnaire.

L'homme peut perdre ou gagner.

L'homme, comme être progressif, peut perdre ou gagner, monter ou descendre ; c'est l'éclatant témoignage de sa liberté : il a action sur le développement de son être par l'étude et par le travail ; le cerveau est l'instrument de sa grandeur et de sa prospérité ; si la volonté ne vient exciter cet organe, ou le solliciter, il reste inerte et sans idées ; sans pensées, l'homme reste à l'état de brute, bon à faire partie d' un troupeau ; si, au contraire, il est stimulé par la pensée, l'homme réfléchit et examine, il se met en mouvement, il grandit dans l'échelle sociale, il accroît son action, en agrandissant son intelligence et sa raison.

Qui a donné cette première impulsion au cerveau ? D'où lui est venue cette initiative, ou plutôt ce premier mouvement du progrès ? A ces questions, la science n'a point de réponse.

Il faut à l'homme la liberté.

Il faut à la pensée, comme au corps la liberté et le mouvement ; l'homme physique, gêné dans ses mouvements, étouffé dans ses vêtements, s'étiole ; son corps, sans énergie et sans vitalité, s'affaisse, succombe, ou reste un avorton plein de l'idée de sa faiblesse et de son impuissance, et cette faiblesse physique, réagissant sur le

moral, amène toujours une infériorité de l'être, la dégradation de la pensée et l'avilissement de l'individu.

Si, au contraire, c'est la pensée qui est refoulée, anéantie faute de mouvement et de liberté, la dignité de l'homme disparaît avec sa liberté, il est déchu, avili, et son abaissement s'imprime sur sa face et dans ses habitudes d'une manière indélébile.

Une dégradation physique essentielle amène toujours une déchéance morale, et une déchéance morale amène une dégradation physique; ainsi, que certaines parties du cerveau soient lésées par une cause quelconque, aussitôt la pensée se perturbe ou elle s'éteint, et immédiatement le physique réfléchit, comme une glace, cet abaissement de l'homme, sa physionomie s'empreint d'un caractère d'idiotisme marqué ou de folie.

L'intelligence n'est le privilége d'aucune race.

L'intelligence progressive, ce privilége de l'homme, par lequel il est si supérieur aux animaux, est soumise, comme le corps, à la loi du plus ou moins de développement; elle n'est le privilége d'aucune race, d'aucune couleur, d'aucune variété, d'aucun homme : tout être humain naît avec l'intelligence en germe que la Providence a déposée dans son sein et que son enveloppe matérielle est destinée à développer, à amoindrir ou à détruire complétement.

Si, en général, le niveau de l'intelligence est

plus élevé chez certaines races humaines que chez d'autres, chacune d'elles cependant a eu ses écrivains, ses philosophes, ses poëtes, ses hommes d'Etat et ses guerriers; si, entre certaines races, il est des aptitudes et des intelligences différentes, ces inégalités existent dans toutes les nuances de couleur, de forme et d'organisation de l'espèce humaine : le crétinisme se rencontre partout ainsi que l'idiotisme; que les hommes soient noirs ou blancs, grands ou petits, on trouve dans tous les pays et dans toutes les races des intelligences inégales, et chez le riche comme chez le pauvre.

L'intelligence ne dépend ni de la naissance ni de la fortune; on ne la trouve exclusivement nulle part et on la rencontre partout.

Les hommes qui ont la peau rosée ne sauraient donc faire une caste à part, supérieure à ceux qui l'ont bistrée, rouge ou noire; les peuples blonds ne sont pas supérieurs aux peuples bruns, ni ces derniers aux premiers; ils peuvent avoir des aptitudes et des qualités différentes ou plus développées, mais ils sont les enfants d'une même famille : de la grande famille humaine.

Les peuples européens, dans leur ensemble, présentent les mêmes phénomènes : ils sont blonds au nord et bistrés au sud, en passant par tous les intermédiaires de ces deux nuances. La famille française présente également les mêmes variations; et si nous descendons dans les familles particulières, nous y retrouvons encore toutes les tailles, toutes les formes et toutes les nuances de couleur, du brun au blanc, ains que

toutes les inégalités d'intelligence et d'aptitude.

L'unité de l'espèce est possible.

La permanence de certains caractères qui distinguent et différencient les diverses races humaines entre elles semblerait indiquer une souche différente pour chaque race, mais l'observation ramène bien vite à l'unité de souche pour l'espèce; en effet, une étude approfondie de la couleur de la peau et de la structure du crâne a démontré cette unité par la gradation insensible rencontrée entre la couleur d'une race et celle d'une autre; la même gradation a été trouvée dans les crânes des diverses races humaines.

En fait, on peut dire que toutes les gradations de couleurs et de formes qu'on rencontre chez l'homme confondent toutes les races les unes dans les autres, et les contrastes de formes qu'on avait cru reconnaître entre le crâne d'un Nègre et celui d'un Européen, et dans les bassins d'un blanc et d'un noir, se sont évanouis devant des investigations plus approfondies; il en a été de même de la couleur; elle a dû être rejetée comme base d'une classification de race.

Les variétés sans nombre de l'espèce humaine présentent des dissemblances profondes, qui constituent des types particuliers, et que les savants ont cherché à classer, sans y parvenir d'une manière définitive; l'anarchie de leurs classifications serait encore une démonstration

de l'unité de l'espèce humaine, par l'incertitude qu'elle révèle dans les caractères classificateurs.

Aucune différence radicale ou typique ne sépare les races humaines entre elles.

Parmi les auteurs qui nient l'unité de l'espèce, comme parmi les auteurs qui l'acceptent, il n'y en a pas deux qui soient scientifiquement d'accord sur le nombre de groupes à former ; chacun a un système différent et classe à sa manière les variétés de la famille humaine. Il y a, sans doute, des formes et des couleurs prédominantes dans chaque race ; mais aussi on trouve dans ces mêmes races des formes et des couleurs qui dévient considérablement du type commun, et c'est précisément par les déviations nombreuses du type ordinaire que toutes les races se touchent et se confondent.

D'après M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, les variétés *de couleur* et *de forme* que l'on remarque dans notre espèce sont dues à une inégalité de développement ; il l'établissait dans son cours de 1855 :

« Dans le principe, lors de la naissance, la tête de l'Européen, crâne et face, et la tête du Nègre avaient des proportions égales ; mais, avec l'âge, le crâne de l'Européen s'est plus, et celui du Nègre s'est moins développé ; et, en vertu de la loi du balancement des organes, la face s'est développée à l'inverse chez l'un et chez l'autre ; moins chez l'Européen, plus chez le nègre.

» Le Nègre et le Jaune naissent blancs ; à sa naissance, chaque homme est pourvu d'une matière colorante entre le derme et l'épiderme,

qu'on nomme pigmentum ; c'est un produit de la sécrétion ; chez les uns, ce produit se développe davantage ; chez les autres moins ; c'est une plus grande activité de sécrétion là, et moins grande ici ; ce n'est qu'une différence de degré et non de nature : c'est une inégalité de développement d'un organe, d'une fonction, et pas autre chose.

» Les hommes hyperboréens, dont la taille moyenne descend à 1 mètre 30, et les Patagons, qui atteignent à 2 mètres, sont des exemples frappants de l'inégalité de développement que peuvent prendre les variétés de l'espèce entre elles ; et entre ces deux extrêmes de tailles il y a tous les intermédiaires possibles ; dans tous les hommes, on rencontre les mêmes organes et les mêmes os, mais inégalement développés.

» L'ouverture de l'angle facial de toutes les races varie entre 64 degrés et 85 degrés, et elle passe par tous les intermédiaires qui existent entre ces deux nombres, sans brusquerie, et par des degrés insensibles ; cet angle varie dans la race éthyopique entre 70 et 75 degrés ; dans la race mongolique, la variation est entre 75 à 80 degrés, et dans la race caucasique, l'angle varie entre 80 et 85 degrés, c'est-à-dire que ces angles sont de beaucoup les plus nombreux dans chacune de ces trois races qui correspondent aux trois races *noire*, *jaune* et *blanche*.

» Mais que les exceptions sont nombreuses! Ce sont précisément ces exceptions qui multiplient jusqu'à l'infini les variétés intermédiaires, qui

participent toutes plus ou moins des trois types fondamentaux de l'espèce humaine ; les blancs descendent jusqu'à l'angle facial du nègre, et le noir monte jusqu'à l'angle facial du blanc !

» L'angle facial de la tribu des Makoias, de l'Afrique australe, descend à 64 degrés, et il monte jusqu'à 85 chez quelques groupes plus civilisés ; c'est par l'ouverture de l'angle facial des Nègres makoias que l'angle facial de l'homme se confond avec celui des animaux : l'angle facial des singes Saïmiri a une ouverture de 65 degrés ; celui des gibbons, de l'ancien monde, mesure seulement quelques degrés de moins ; en Amérique, les sajous et les atèles ont un angle facial dont l'ouverture est la même ; puis elle tombe à 50 degrés chez d'autres singes et à 40 chez les troglodytes ; à 35 chez l'orang-outang, surnommé l'homme des bois ; et enfin chez le singe cynocéphale ou à tête de chien, cette ouverture n'est plus que de 30 degrés.

» Entre l'angle facial de 65 degrés et de 30 degrés, les deux extrêmes du singe, il y a une différence de 35 degrés ; la différence qui existe entre les deux extrêmes que l'on rencontre chez l'homme, 64 degrés et 85 degrés, n'est que de 21 degrés. »

Malgré la différence du crâne et de la taille, les savants sont d'accord pour l'unité de l'espèce singe ; mais ils ne le sont plus pour l'unité de l'espèce humaine : ici, la variété de crânes pour certaines classifications constitue des espèces diverses.

Cette inégalité de développement se retrouve

partout dans la nature. L'homme, par la culture des animaux, a créé le cheval normand, qui approche de l'éléphant par la taille; il a aussi créé le poney, qui n'est guère plus grand qu'un chien des Pyrénées; il a obtenu des résultats semblables dans la culture des végétaux, des fruits et des légumes ; selon qu'il leur procurait des milieux plus ou moins favorables, il en obtenait des résultats différents.

L'homme placé dans un milieu favorable s'est amélioré ; celui qui, au contraire, s'est trouvé dans d'autres conditions, qu'il n'a ni changées, ni modifiées, est resté stationnaire; avec de plus mauvaises conditions, l'homme s'est perverti au physique comme au moral.

Si l'origine commune de l'humanité n'est pas prouvée, elle est possible ; si elle n'est pas certaine, elle est probable; la fécondité des diverses races entre elles en serait une preuve au besoin : toutes, sans exception, se mêlent par la génération et sont fécondes dans les résultats de ce mélange.

Rien ne dément donc la fraternité humaine, l'intelligence progressive, commune et cette fécondité la confirme ; répétons avec notre grand naturaliste Buffon : l'homme blanc en Europe, jaune en Asie, et noir en Afrique, n'est que le même homme teint de la couleur du climat.

La doctrine opposée, celle qui admet plusieurs espèces d'hommes sert à justifier l'abominable institution de l'esclavage ; elle est invoquée par une partie de l'humanité contre l'autre; oubliant que tout homme qui reconnaît un inférieur de

race reconnaît par ce seul fait un supérieur, le plus fort, ou le plus intelligent, dont il doit être l'esclave lui-même.

C'est l'esclavage général, c'est la force brutale mise en pratique dans ce qu'elle a de plus odieux ; avec cette doctrine insensée, l'homme n'est plus qu'un bétail, dans les mains d'un petit nombre d'autres hommes, plus adroits, plus puissants ou plus pervers, comme on l'a vu aux Etats-Unis, et comme on le voit encore au Brésil, à Cuba et partout où il y a des esclaves ; ou bien un gibier comme dans la Nouvelle-Hollande, où l'on a vu des habitants aller à la chasse aux hommes, pour les donner en pâture à leurs chiens.

L'histoire morale de l'homme établit peut-être encore d'une manière plus éclatante l'unité de son espèce :

Tous les peuples, toutes les races ont des croyances religieuses, des pontifes, des prêtres, des sorciers, des devins, des magiciens, et surtout des charlatans qui poussent à la crédulité, mère de toutes les superstitions ; tous prétendent avoir des pouvoirs surnaturels, et être en communication directe avec le grand esprit, maître et créateur de toutes choses ; ils dictent ses décrets, par lesquels il récompense ou punit les hommes, sur leurs demandes, soit dans cette vie, soit dans l'autre ; ils connaissent tout, savent tout, et sont infaillibles.

Aussi ils imposent, rançonnent, bâtonnent, empoisonnent, égorgent et brûlent les hommes sous le prétexte de les sauver et de leur ouvrir

l'entrée de l'autre monde, avec toutes ses joies, monde auquel tous les membres de l'humanité ont le bonheur ou la sottise de croire.

Tous les peuples ont des guerres sacrées, les plus terribles, les plus longues et les plus barbares de toutes; tous possèdent des fétiches, des charmes, des amulettes, des reliques, des talismans, etc.; tous croient aux revenants, aux démons, aux esprits frappeurs ou autres, aux tables tournantes et aux miracles, etc., toutes choses pour lesquelles ils ont des adorations et des pèlerinages, et l'imbécillité de l'homme civilisé ne le cède en rien, sous ce rapport, à la bêtise de l'être le plus abruti.

Pas un homme n'échappe à l'une ou à l'autre de ces faiblesses, ni à ces croyances : tous emploient la prière, les sacrifices et les offrandes pour apaiser le créateur ou pour gagner sa faveur; sans plus de façon qu'on n'en met à Constantinople pour obtenir la faveur du maître en achetant le vizir. Tous les peuples ont des maîtres qui les commandent et les exploitent, ou des chefs qui les gouvernent.

Ces besoins, ces mœurs, ces habitudes ou ces travers, qui sont partout les mêmes, sont la preuve la plus démonstrative que les hommes sont frères et descendent d'une origine commune.

Les hommes sont comme les fruits d'un même arbre, variés d'aspect, de taille, de couleur, de qualité ou d'aptitude, etc.; la nature agit aujourd'hui sur les fruits comme, dans les temps primitifs, elle a opéré pour l'homme.

On sait aujourd'hui d'une manière certaine, après une investigation approfondie des langues, que les Hindous et les Européens, si différents au physique et au moral, sont cependant sortis du même berceau. Au physique, l'Hindou est presque noir et l'Européen est blanc; au moral, l'Hindou est d'une incapacité radicale dans l'ordre scientifique; il n'a jamais fait une observation sérieuse; il n'a pas d'histoire, pas de science, pas de chronologie, etc. L'Européen, au contraire, a porté la culture des sciences à un très-haut degré.

L'espèce humaine peut donc être tenue pour une, quelque diversifiés que soient les groupes qui la composent; ils ne sont que des déviations du type primitif; ce sont des variétés permanentes, dues à des accidents de climats, de civilisation, ou à d'autres causes inconnues, et dont les caractères particuliers se perpétuent par la génération; mais répétons que la preuve matérielle et rationnelle de cette unité n'est pas faite; la fraternité intellectuelle et morale est seule prouvée; celle du sang et de la chair, si elle est probable et possible, reste à prouver.

Crétins.

Le crétinisme est endémique dans quelques vallées des Alpes : la Maurienne, quelques vallées du Faucigny, le val d'Aoste et le Valais sont les contrées où l'on rencontre le plus de crétins; c'est dans les vallées les plus chaudes et les plus riantes des Alpes qu'on trouve ces hommes

dégradés au physique comme au moral, qui nous inspirent encore plus de dégoût que de pitié.

Le crétinisme comprend plusieurs degrés, depuis la brute jusqu'à l'homme aux idées peu lucides; le crétin au dernier degré, avec ses lèvres épaisses, pendantes et baveuses, est repoussant à la vue; son langage n'est qu'un cri rauque, et son intelligence reste au-dessous de celle de la brute, dont il a tous les penchants; pour le crétin, les appétits matériels sont tout, et tous les moyens lui sont bons pour les satisfaire; il ne comprend l'injuste et l'immoralité que par le châtiment.

Ces ébauches d'hommes, sortis de la race ariane, sont assurément bien au-dessous du nègre le plus abruti.

Dans le Valais, il existe des crétins dans toutes les maisons de la ville de Sion. Cet abrutissement de l'homme est dû au milieu où ces malheureux vivent; l'enfant du crétin, s'il est élevé loin de sa famille, en dehors du pays de son père, est mieux conformé, au moral comme au physique que l'auteur de ses jours; les enfants élevés dans la ville de Sion donnent des crétins dans un rapport effrayant, malgré les soins dont on les entoure; les étrangers habitant la ville voient leurs enfants devenir crétins. . .

A une altitude de mille à douze cents mètres, il n'y a plus de crétins, et tous les enfants de la ville, élevés jusqu'à l'âge de douze ans en dehors de Sion, dans de bonnes conditions, à 1,500 mètres au-dessus de la mer ou dans des pays où le crétinisme est inconnu, échappent à cette

pernicieuse abjection ; et, passé cet âge, ils peuvent revenir vivre au pays natal sans danger pour eux de se crétiniser.

L'introduction de l'usage du café dans le Valais a diminué considérablement le nombre de ces malheureuses créatures ; d'où il nous reste à conclure que l'alimentation, comme les milieux qu'il habite, ont une très-grande influence sur le développement physique et intellectuel de l'homme.

La vie n'est qu'une métamorphose éternelle ; son développement avance ou recule selon les milieux qu'elle rencontre et l'alimentation qu'elle trouve ; les crétins, d'un côté, les aristocrates de l'autre, nous montrent que l'homme ne fait pas une exception dans le monde ; la série des êtres qui se sont développés successivement sur la terre jusqu'à l'homme, nous indique des milieux bien différents, qui ont toujours été en progressant pour le développement de la vie intellectuelle.

Pourquoi l'homme serait-il le dernier mot de la vie ? Pourquoi, d'autres milieux se présentant, ne verrait-il pas arriver à la vie d'autres êtres, qui lui seraient supérieurs, comme lui-même l'a été à ceux qui l'avaient précédé sur la terre ?

Qui donc oserait affirmer, en présence du passé, que l'intelligence suprême, en jetant l'homme sur notre planète, a dit son dernier mot ? que son pouvoir est brisé, infécond pour l'avenir et impuissant à modifier, à créer et à perfectionner la vie organique, qu'elle a si profondément transformée depuis son origine jusqu'à nos jours?

L'homme, qui sait si bien modifier et embellir les plantes et les animaux à son usage, par une culture appropriée et des milieux favorables au but qu'il se propose, ne s'est jamais avisé de se cultiver lui-même.

D'un autre côté, la supériorité d'intelligence et des formes de certaines castes, comme on le voit dans toutes les aristocraties, théocratiques, nobiliaires, ou financières qu'on remarque dans toutes les races, n'est due qu'au développement plus grand de la partie intellectuelle, et plus parfait de la partie physique de l'homme : les aristocrates sont des bêtes de choix, des types supérieurs, qui perpétuent par la génération leurs qualités acquises et leurs aptitudes ; c'est le phénomène qui se produit dans nos fermes par les soins des cultivateurs qui s'occupent de l'amélioration des animaux.

On peut donc élever ou abaisser l'homme, à volonté, selon qu'on le soumet à certaines influences d'alimentation, de contrées déterminées ou à d'autres causes encore inconnues.

Une fois une qualité ou une aptitude acquise, elle se perpétue par la génération ; c'est ce qui fait les animaux de race : le chien de chasse, le mouton mérinos, etc., etc.

Cette modification, cette supériorité, cette infériorité, ne sont dues qu'à des milieux différents et à un autre régime, plus appropriés aux qualités qu'on veut obtenir : c'est une supériorité ou une infériorité d'accident, de volonté, et non de nature.

Conclusion.

L'homme est perfectible et l'humanité est progressive, mais dans des limites et des rapports avec l'état de la société et de la famille dont il est issu : l'homme passe à ses enfants ses qualités naturelles ou acquises ainsi que ses défauts, plus ou moins complétement ; c'est avec ce bagage héréditaire que l'homme avance ou recule ; la société transmet à celle qui la suit ou qui lui succède ses connaissances, ses aptitudes et ses travers ; c'est l'héritage qu'elle peut agrandir ou perdre.

La supériorité de l'homme ou des familles peut être préparée et assurée par des mariages de choix, l'hérédité par la génération ayant une importance de premier ordre dans le perfectionnement ou la dégradation des races ; vient ensuite la culture et le développement de l'intelligence par le travail de la pensée.

L'humanité ne progresse que par le travail intellectuel, c'est ce qui fait que les peuples ou les castes les plus libres ont toujours été les plus avancés dans la civilisation ; il n'y a que la liberté qui puisse vivre d'accord avec l'intelligence.

En fait, il n'y a point d'égalité absolue dans la nature, ni dans la société ; l'homme n'est jamais l'égal de l'homme ; l'enfant n'est pas l'égal de l'adulte, ni ce dernier du vieillard ; le faible n'est pas l'égal du fort, ni l'idiot de l'intelligent ; le petit n'est pas l'égal du grand, ni le laid du beau, ni l'ignorant du savant.

L'inégalité est l'essence même de la société ; l'égalité absolue entre les hommes n'existe que devant Dieu et devant ses lois ; tous les hommes sont assujettis à la naissance et à la mort, au boire et au manger.

Les hommes n'ont entre eux qu'une égalité relative dans la succession du temps : l'homme est égal à l'homme dans sa filiation ; le fils d'un homme supérieur peut être un imbécile ou un homme ordinaire, celui d'un homme ordinaire peut avoir des aptitudes supérieures.

Il n'y a plus de plèbe ni d'aristocratie en France, depuis sa grande révolution ; cette dernière a mis cette égalité des hommes dans la filiation tellement en évidence, qu'il devient inutile d'insister : elle a tiré des derniers rangs de la société des hommes si extraordinaires et si remarquables dans toutes les sciences et dans tous les arts, pour les placer à la tête de la société nouvelle qu'elle avait mission de fonder, que les barrières qui parquaient les Français en diverses castes en ont été brisées pour toujours.

Depuis cette révolution, chaque époque, chaque changement de gouvernement a amené une amélioration et un progrès, et a fait surgir des hommes nouveaux, inconnus jusque-là, qui prenaient possession de toutes les situations sociales, pendant que les noms anciens rentraient dans le néant et allaient se perdre obscurément dans la foule.

La transformation, c'est la grande loi du monde et de la vie, au physique comme au moral ; c'es la loi de Dieu, et ce grand tout, de-

vant la majesté et la toute-puissance duquel l'humanité s'incline sans le connaître, est le grand révolutionnaire par excellence.

Les ennemis de toute évolution en avant sont les ennemis de Dieu et de ses lois ; aussi tous cherchent et ne s'occupent qu'à fourvoyer l'humanité, à brouiller dans son esprit le bien et le mal, à confondre le juste et l'injuste, à l'aide de grands mots toujours respectables : de justice, d'équité, de conscience, de devoir, de religion, de bonté, de charité, d'humanité, de droits acquis, etc., que sais-je ?

Classification des races.

Au point de vue intellectuel comme au point de vue physique, il n'y a point de classification absolue possible ; si l'on fait une classification d'après les caractères physiques, ou plutôt d'après la forme extérieure de l'homme, on trouve le blanc confondu avec le rouge et le noir ; si au contraire on se sert de la couleur pour le classer, on réunit dans les mêmes groupes les formes et les aptitudes les plus opposées ; si ce sont les langues qui servent de classification, on rencontre les formes, les couleurs et les aptitudes les plus éloignées et les plus contraires réunies dans une même section.

Répartition des hommes.

La loi de la répartition des hommes sur la terre nous échappe complétement comme celle de la division par races diverses ; c'est à peine si on peut esquisser à grands traits un tableau

de la distribution de notre espèce à la surface du globle : on ne connaît exactement la limité d'aucune variété, ni le nombre des subdivisions qui la composent; on peut dire que les limites qui séparent les races entre elles sont comme les caractères classificatifs qui les distinguent, incertaines et flottantes ; on ne peut espérer un peu d'exactitude que dans l'ensemble et le rapport qu'un travail de répartition des races doit avoir dans toutes ses parties.

Solution des langues.

Le langage et l'écriture sont des priviléges humains; quelle est l'origine du langage ? On l'ignore ; l'observation directe étant impossible, on ne peut que présenter des hypothèses basées sur des inductions plus ou moins rationnelles ; il est évident que l'homme n'a pu convenir de la signification des mots avant de les avoir prononcés; et aussitôt prononcés par lui, le langage était inventé; il a dû faire explosion instantanément, partout où il y a eu des hommes ; on ne peut supposer l'homme primitif muet; il a dû parler du moment où il a été, comme il a pensé, comme il a marché et mangé, naturellement.

Les langues que l'homme parle dans l'Asie et dans l'Europe peuvent être réduites à trois groupes, qui présentent des combinaisons bien différentes.

1° Les langues dont chaque mot n'est formé que d'une syllabe séparée et indépendante des

autres mots ; sans aucune altération quelconque, ni combinaisons de syllabes.

C'est le groupe des langues monosyllabiques.

Ces langues ne sont composées que de racines ; elles ne connaissent pas les parties du discours : les modifications de temps, de personnes et les rapports des noms se déduisent de la position des mots, lesquels, pris isolément, sont invariables : le même mot, selon le cas, peut être adjectif ou substantif, verbe, adverbe ou préposition.

On divise ces langues en deux familles, selon que les signes graphiques représentent *une idée* ou *une syllabe*; les langues de la première famille sont parlées par les Chinois, les Tonquinois, et les Cochinchinois ; celles de la seconde sont parlées par les peuples Siamois, Birmans, Laosiens et Cambodgiens.

2° Le second groupe comprend les langues qui sont composées de mots dans lesquels plusieurs syllabes ou plusieurs mots ont été combinés et réunis pour former un seul mot ; mais dans lequel une des racines reste immuable, les autres seulement peuvent changer pour modifier la signification du mot composé ; comme on le voit dans les mots français : arbre, arbuste, arborescent, arboriculture ; cosmogonie, cosmographe, cosmographie, cosmolabe, cosmologie, cosmologique, cosmopolite , cosmorama , etc.

Le type le plus remarquable de ce groupe, c'est la langue turque ; dans ce système de langage, le mot ou la racine principale ne se modifie jamais ; sa signification est seulement mo-

difiée par d'autres mots ou racines, qu'on y ajoute dans des combinaisons nombreuses et variées pour en faire des mots à plusieurs syllabes, qui lui donnent des significations différentes.

Les langues de ce groupe sont nommées : touraniennes (on ne sait d'où vient ce nom) ou agglutinatives, parce qu'elles sont formées par agglutination : c'est un langage mixte, moitié changeant et moitié invariable : il sert d'intermédiaire entre le premier et le troisième groupe.

3° Ce groupe comprend toutes les langues dans lesquelles deux ou plusieurs racines se combinent pour former des mots, de manière que ces racines perdent tout à fait leur indépendance, jusqu'à devenir méconnaissables.

Ce sont des langues d'amalgames ou infléchies; et les types les plus remarquables des langues infléchies sont : en Europe, le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, etc., etc.; ce groupe comprend tous les langages qui descendent des langues arianes et sémitiques.

C'est par l'étude des langues et par la reconnaissance des racines qu'on est arrivé à établir leur filiation et à les réunir par familles sortant d'un même berceau ; ou par groupes avec des origines différentes, comme nous venons de le voir.

Appuyons par un exemple les moyens employés pour atteindre ce but : les mots perruque (français) et wig (anglais) ont pour racine le mot latin *pilus* ; il n'y a certes aucun rapport entre le mot français, le mot anglais et le mot

latin ; mais la filiation va indiquer leur parenté : de *pilus*, les Espagnols ont fait *peluca*, et de *peluca*, les Français ont fait *perruque*, que les Flamands ont modifié en *peruik*, et ce dernier mot a été changé par les Anglais en *periwig*, et par contraction en *wig*. Et *perruque* et *wig* descendent en ligne directe du latin *pilus*, en passant par l'espagnol, le français et le flamand.

En classant ces langues par familles ou par groupes, les hommes qui les parlent ont été tout naturellement classés par leur langage en familles et en groupes divers.

Si les peuples arias et les peuples sémites, de l'ancien continent, rompent complétement l'unité humaine par leurs langues, ils la reconstituent physiquement : rien dans leur aspect ne distingue une race de l'autre ; il n'en est plus de même pour les peuples qui parlent les langues monsyllabique ou touranienne, l'unité est rompue par les langues et par les formes, avec les arias et les sémites.

Les langues parlées par les peuples de l'Afrique centrale forment encore un autre groupe de langue à part, parfaitement tranché et différent des trois groupes énoncés ci-dessus. Le peu qu'on connaît de leurs langages résiste à tout rapport, à toute assimilation avec les langues des autres races.

En Amérique, les langues parlées du cap Horn au Groenland résistent également à toute espèce de parenté et de filiation avec les langues de l'ancien continent ; les Américains n'ont aucun rapport avec les peuples arias, sémites,

touraniens et nègres, si on n'examine que leur langage ; mais au physique ils ressemblent beaucoup à la race touranienne ; et même la famille alléghanienne, par les formes, est placée par les naturalistes près de la race ariane.

Ainsi, dans l'état actuel de la science, on connaît au moins cinq centres de langage bien caractérisés, n'ayant aucune affinité, ni aucun rapport entre eux, savoir :

1°.Le centre arien ; 2° le centre sémite ; 3° le centre touranien, tous trois appartenant à l'Asie ; 4° le centre africain ; 5° le centre américain.

Ce qui semblerait nier l'unité de sang et de chair de l'espèce humaine ; il est certain que cette unité physique de l'homme par la fraternité du sang est possible, mais elle reste à démontrer.

Tous les peuples qui parlent des langues diverses ont les mêmes passions, les mêmes besoins et les mêmes défaillances ; tous ont inventé un langage, cherché leur subsistance dans la chasse, la pêche ou dans le travail ; tous se sont associés, tous ont inventé la guerre, des religions, des gouvernements, des jeux, des danses, des chants, des fêtes, etc. ; tous ont inventé des industries plus ou moins développées, etc., etc.

Répétons : ce qui est réel, positif, hors de doute, c'est l'unité morale de l'espèce humaine ; les hommes sont frères par les facultés.

C'est ce qui constitue leur droit à l'égalité et à la liberté, qui sont une seule et même chose ; en effet, il n'y a point de liberté sans égalité, et il n'y a point d'égalité sans liberté.

Telle est la solution donnée par l'étude des langues.

L'Asie et l'Europe forment, avec l'Afrique, l'ancien continent; l'Afrique est une péninsule située au midi de l'Europe, dont elle est séparée par la mer Méditerranée; à l'orient, elle est séparée de l'Asie par la mer Rouge, long golfe qui pénètre entre l'Arabie et l'Afrique, du sud au nord, jusqu'à peu de distance de la Méditerranée; entre cette mer et la mer Rouge s'étend l'isthme de Suez, qui rattache l'Afrique à l'Asie.

L'Asie, après l'Amérique, est la plus grande partie du monde; du sud au nord elle s'étend de la zone glaciale à la zone équatoriale; au centre s'élève le massif de montagnes le plus considérable de la terre, soit par sa masse, soit par l'altitude des chaînes qui le compose, ou par l'importance et l'étendue des hauts plateaux que ce massif soutient sur sa croupe, connus sous le nom de grand plateau central de l'Asie.

Au nord, ce massif central est borné par la chaîne de l'Altaï, et au sud c'est la chaîne de l'Himalaya, la plus haute montagne du monde, qui le limite; à l'ouest, les monts Bolor le séparent des plaines du Turkestan, et à l'est, une chaîne de montagnes neigeuses borne le plateau central en s'abaissant par gradins jusqu'au niveau des plaines basses de la Chine.

De l'extrémité méridionale des monts Bolor, quatre chaînes se détachent : une descend vers le midi, qui sépare les hauts plateaux de l'Iran ou de la Perse des plaines basses de l'Hindoustan; la

seconde se dirige à l'ouest; elle sépare l'Iran des plaines du Turkestan et de la Boukharie; la troisième est nommée Kouen-lun, elle se dirige à l'est et paraît être la continuation de la seconde; la quatrième est la haute chaîne de l'Himalaya; plus au sud de la chaîne du Kouen-lun, et entre ces deux dernières chaînes, s'étend le long plateau ovale du Tibet, un des plus hauts plateaux habités de la terre; le Tibet a la forme d'une cuvette allongée et il domine tout l'ancien continent.

Des monts Bolor descendent deux beaux fleuves : l'ancien Oxus, aujourd'hui Djihoun, et l'ancien Iaxarte, aujourd'hui nommé Syr; ces fleuves occupent et arrosent un pays situé sous les mêmes latitudes que l'Espagne, que l'Italie méridionale, que la Perse et que l'Asie Mineure; on connaît ce pays sous le nom de Grande Boukharie; c'est une belle et fertile contrée, coupée de montagnes et de collines, de vallées et de plaines peu connues; mais elles doivent participer aux avantages qu'offrent les beaux pays que nous venons de nommer comme se développant sous la même latitude que la Boukharie, et avoir des climats analogues.

Nos ancêtres, les Arias, sont sortis des contrées baignées par le Syr et le Djihoun, du pays d'*Aria*, auquel ils avaient donné leur nom dans l'antiquité; comment ces contrées si barbares et si peu peuplées aujourd'hui ont-elles pu suffire à toutes les colonies qu'elles ont envoyées dans toutes les directions? dans l'Hindoustan, dans l'Iran et en Europe? Dans l'état actuel de la

science, il est impossible de résoudre cette question.

Arias.

LA RACE ARIANE, NOMMÉE AUSSI INDO-EUROPÉENNE.

Dès l'antiquité la plus reculée, les Arias avaient une civilisation que nous font connaître les Védas, leurs livres sacrés ; ils adoraient un Dieu unique et ils étaient monogames ; la femme était honorée et la mère de famille sacrée, comme le feu ; le père était prêtre dans la famille, qui avait deux maîtres : le père et la mère.

Ils étaient nomades et agriculteurs, comme le sont encore les habitants actuels de leur pays d'origine ; les Arias, dès avant la séparation de leur berceau, avaient déjà domestiqué le chien et le cheval, la vache et le mouton ; ils savaient construire des maisons et des vaisseaux, travailler les métaux et tisser la toile ; ils avaient d'admirables poëmes, les Védas.

Nos ancêtres formaient un peuple d'envahisseurs et des mieux doués ; ils ont eu une action puissante sur toutes les populations qu'ils ont conquises et qu'ils ont fini par absorber et par faire disparaître ; le peuple aria était le plus civilisateur de tout l'Orient.

On divise la race ariane en trois grandes branches :

Les Européens ;
Les Iraniens ;
Les Hindous.

Ces trois branches sont dues à trois émigra

tions, qui ont eu lieu à des époques indéterminées, et dans des directions très-différentes :

1° Les premiers Arias qui abandonnent le pays d'origine vont s'établir en Europe ; ils sont connus sous les noms d'Européens.

2° La seconde migration quitte le pays et va s'établir dans l'Iran ; ils sont connus sous le nom d'Iraniens ;

3° Les derniers sortis du berceau commun traversent la chaîne de l'Hindou-Kouch, et arrivent dans l'Iran, où, se trouvant en contact avec les Iraniens ou Persans, ils deviennent ennemis ; les derniers venus abandonnent l'Iran et se dirigent au sud-est par les passes du Kaboul ; ils franchissent le fleuve Indus, s'étendent à l'est et au sud en combattant les barbares anthropophages qu'ils rencontrent sur leur chemin et s'établissent dans le Pendjab (Lahore) où ils restent pendant plusieurs siècles, et enfin ils envahissent l'Hindoustan, où ils fondent leur empire; ces peuples sont les Hindous.

Ces trois branches de la race ariane ont des aptitudes et des mœurs profondément différentes, qui les originalisent et les séparent complétement.

Les *Européens* ne sont pas polygames.

Les *Iraniens* et les *Hindous* sont polygames.

Les peuples du groupe européen ont l'instinct du doute et un esprit philosophique très-développé ; ils allient l'intelligence à l'imagination et à la raison ; ils sont tourmentés par le besoin d'apprendre et de tout comprendre rationnellement ; doués d'un esprit d'examen qui ne se re-

trouve chez aucune autre race au même degré, on les voit toujours chercher l'explication raisonnable des choses.

Ils ont divinisé la nature dans toutes ses phases les plus variées; doués de plus de raison que d'imagination, ils ne pensent pas avoir la vérité absolue; on ne leur doit qu'une religion savante; le polythéisme grec et romain; la foi leur manque; ils sondent, discutent, examinent toutes les questions; ils ont une grande tolérance et ils admettent chez eux tous les dieux étrangers à côté des leurs; les Grecs ont même divinisé leurs grands hommes et les Romains leurs empereurs, qu'ils plaçaient dans leur panthéon divin.

Leur religion était symbolique jusqu'au christianisme, qu'ils ont adopté; seuls, ils ont su tirer des institutions religieuses créées par les Syro-Arabes, l'unité, l'égalité et la fraternité de la race humaine.

Depuis l'antiquité grecque et romaine, les aptitudes du groupe européen se sont modifiées sous l'influence du catholicisme et d'un mélange de sang barbare qui est venu s'infiltrer chez les descendants des vieilles races de l'Europe méridionale, et maintenant on ne retrouve plus dans cette partie du monde la tolérance que les Romains y avaient intronisée.

On peut dire aujourd'hui que tous les peuples composant la race indo-européenne ont employé tour à tour, pour propager leurs croyances religieuses, le fer et le feu; la prédication et les guerres sacrées; le massacre et l'extermination

en masse des populations rebelles à leurs croyances religieuses.

Les peuples européens ont eu leurs guerres religieuses comme les autres races; ce sont eux qui ont inventé les croisades, l'inquisition, les hérétiques, les auto-da-fé et les jésuites.

Ces peuples sont les plus progressifs, les plus courageux et les plus entreprenants de l'espèce. Les Grecs, sous Alexandre le Grand, font la conquête de l'Asie occidentale et de l'Egypte ; les Romains fondent le plus puissant empire qui soit connu ; c'est dans ce groupe qu'on rencontre toutes les institutions politiques imaginables, depuis les plus libres jusqu'aux plus oppressives.

Jamais les Européens n'ont admis la pluralité des femmes comme institution sociale ; et si la femme n'y a pas toujours été considérée comme la compagne et l'égale de l'homme, elle n'y a jamais été considérée comme son esclave.

La branche européenne des Arias a produit cinq grandes et célèbres familles :

Le *Celte*.
Le *Grec*.
Le *Latin*.
Le *Germain*.
Le *Slave*.

La branche *persane* n'en a produit qu'une, qui parlait le *zend*.

La branche *hindoue* n'en a également produit qu'une, qui parlait le *sanscrit*.

Les deux branches asiatiques de la race ariane se font surtout remarquer par de grandes apti-

tudes religieuses; elles ont fondé et propagé six grands systèmes religieux :

Le sabéisme;
Le masdéisme ;
Le brahmanisme;
Le sivaïsme;
Le wichnousisme ;
Le bouddhisme.

Tous les peuples du groupe asiatique de la race ariane ont une foi vive et profonde, et très-peu d'aptitude pour les sciences d'observation : les Hindous n'ont pas d'histoire ; ils ont produit de grands poëtes, de remarquables grammairiens, mais ils n'ont pas un seul historien, ni un seul savant en dehors de la grammaire.

L'Hindou est d'une incapacité radicale pour les sciences, dont les procédés rigoureux répugnent à son génie; il ne peut étudier ni les faits humains, ni ceux de la nature; il n'a ni chronologie, ni histoire, ni liberté, ni science; la même observation peut s'appliquer aussi aux Iraniens. Ces peuples occupent une place à part dans le monde par leur intelligence et des aptitudes autres que celles des Européens.

Tous les peuples asiatiques sont polygames, et tiennent les femmes en esclavage ; chez les sectateurs de Brahma, il n'y a pas bien longtemps, ils avaient l'épouvantable coutume de brûler vivantes toutes les femmes qui survivaient à leurs maris; les brahmes ou prêtres du pays poussaient ces malheureuses veuves à se sacri-

fier ainsi, volontairement, sous le prétexte de recommencer une union dans l'autre monde qui aurait autant de mille ans de bonheur qu'elles avaient de cheveux sur la tête.

D'après le docteur Word, une moyenne d'au moins 10,500 personnes étaient sacrifiées annuellement aux divinités de l'Inde et aux préjugés religieux des Brahmes.

Les Iraniens et les Hindous paraissent être d'une incapacité radicale pour organiser le gouvernement social ; ils ont toujours vécu sous le despotisme le plus abrutissant, basé d'ailleurs sur celui du père de famille.

Les Européens sont caractérisés par une grande activité et l'indépendance.

Les Iraniens et les Hindous par l'inertie et la servitude.

On doit à la race ariane quatre centres de civilisation :

L'Inde ancienne ;
La Perse ancienne ;
La Grèce ancienne ;
L'Italie ou Rome ancienne.

La race ariane est divisée en sept familles, qui ont parlé autant de langues sœurs, qui sont :

La langue celtique, parlée par les *Celtes ;*
La langue grecque, parlée par les *Grecs ;*
La langue latine, parlée par les *Latins ;*
La langue germaine, parlée par les *Germains ;*
La langue slave, parlée par les *Slaves ;*
La langue zend, parlée par les *Iraniens ;*
La langue sanscrite, parlée par les *Hindous.*

Toutes ces langues descendaient d'une langue commune primordiale inconnue, mais dont l'existence est incontestable et certaine aujourd'hui ; cette langue mère primitive était la langue que parlaient nos ancêtres, dans l'Asie, au pays d'origine, avant leur séparation.

La race sémite, nommée aussi syro-arabe.

Malgré les études les plus approfondies des langues sémites, on n'a pu découvrir aucun rapport entre elles et celles des Indo-Européens, ou des Arias ; il n'existe aucune parenté entre ces deux groupes de langues ; on a conclu de ce fait que, malgré la ressemblance physique et les traditions communes aux deux races, aucun lien de famille ne les rattachait ensemble ; qu'elles étaient étrangères l'une à l'autre.

La race sémite est divisée en trois grandes branches :

Les *Araméens;*
Les *Hébreux ;*
Les *Arabes.*

Les langues que parlaient ces trois branches, comme les langues arianes, remontent à un même berceau, à une langue primordiale inconnue, mais incontestable, d'où elles sont descendues.

La branche *araméenne* habite le nord de la Syrie, la Cappadoce et une partie de la Mésopotamie ; elle est divisée en deux familles : les *Syriaques* et les *Chaldéens.*

La branche *hébraïque* habitait la Palestine, la

Phénicie et le pays de Carthage ; elle forme un groupe de peuples commerçants et colonisateurs. Aujourd'hui, elle est disséminée par toute la terre : c'est la race juive.

La branche *arabe* est répandue dans la péninsule arabique, dans la vallée du Nil et en Abyssinie ; elle est divisée en deux familles ; les *Arabes*, les *Abyssins*.

Les Syro-Arabes brillent surtout par une imagination démesurée et par une haute personnalité ; par les besoins impérieux de leur imagination et de leur cœur ; leur nature rêveuse et poétique les lance vers le mysticisme et leur donne une aptitude religieuse hors ligne.

Dès la plus haute antiquité, cette race de pasteurs établit et prêcha l'unité d'un Dieu unique, créateur et maître de toutes choses.

Elle ne tient qu'à ses rêves, à ses croyances et à ses mœurs ; elle n'a ni philosophie, ni examen, ni doute ; pour cette race, Dieu est le seul maître de l'univers ; jamais les peuples syro-arabes n'ont pu former seuls de grands empires et les faire vivre par une bonne organisation ; incapables d'organiser et d'administrer, ils n'ont jamais eu ni patrie, ni armée, ni discipline, ni science politique ou militaire, ni classe sacerdotale ; en un mot, ils n'ont jamais eu d'organisation sociale hiérarchique, vivace; toujours, quand cette race a été aux prises avec la race ariane, elle a fini par être vaincue.

S'ils sont impuissants dans l'ordre politique, ils ont de grandes aptitudes commerciales, et ils ont été très-féconds dans l'ordre religieux ; l'hu-

manité leur doit trois grandes religions, qui sont :

Le *mosaïsme*, le *christianisme*, l'*islamisme*.

Toutes trois révélées par Dieu même ; le Sinaï, Jérusalem et la Mecke sont les trois pays d'où sont sorties ces institutions religieuses ; Moïse, Jésus et Mahomet en sont les trois fondateurs.

On doit aux Sémites six centres de civilisation :

Tyr, dans la Phénicie ; les *Assyriens* ; *Carthage*, dans l'Afrique septentrionale ; l'*Egypte*, dans la même partie du monde ; *Jérusalem*, dans la Judée, et la *Mecke*, dans l'Arabie.

Les Syro-Arabes occupent un pays sec, aride et chaud ; coupé de déserts, de pâturages maigres, de montagnes pelées et de vallées brûlées par le soleil, où se réfugie pendant l'été, toute cette race nomade avec ses troupeaux altérés et souffrant de la faim ; ils ont dû se diviser par tribus peu nombreuses pour pouvoir vivre, eux et leur bétail ; c'est à peine s'ils ont pu élever quelques bourgades décorées du nom de villes.

Les Européens occupent un pays fertile, varié de climats, coupé de rivières, de montagnes et de belles forêts ; cette différence dans la nécessité de la vie en a amené, avec le temps, une profonde dans les aptitudes des deux races.

Les Européens ont pu former de grands empires et fonder des villes populeuses, tout en acceptant les croyances religieuses des peuples sémites, qu'ils ont développées.

Les *Egyptiens*, selon certains auteurs, descendent des Abyssins ; selon d'autres, c'est le

contraire qui arriverait : les Abyssins sortiraient de la caste guerrière des anciens Egyptiens, caste qui a émigré dans l'Ethiopie, sous Psammetique, l'an 650 avant Jésus-Christ.

Les Egyptiens occupaient la belle et riche vallée du Nil ; cette race était remarquable par son teint rouge et cuivré, par sa paresse et par son penchant à la volupté ; passion que son fertile pays et la douceur de son climat lui permettaient de satisfaire facilement.

On leur doit la grande religion du panthéisme ; à moins qu'ils n'aient reçu de l'Inde et leur civilisation et leur religion, qui avaient de grandes affinités avec celles des Hindous ; comme eux, ils étaient divisés par castes infranchissables, et, comme dans l'Inde, celles des prêtres et des guerriers étaient au sommet de l'édifice social et jouissaient de tous les priviléges sociaux des pays civilisés.

Cependant la religion égyptienne n'avilissait pas les castes inférieures ; les lois religieuses égyptiennes distinguaient seulement les conditions.

Dans l'Inde, c'était le contraire ; les lois religieuses condamnaient les castes inférieures à l'infamie.

Priviléges et autorité pour les prêtres et les guerriers ; infamie et calamité pour les autres.

Leur religion savante enseignait un dieu universel, dans le sein duquel l'homme de bien allait se confondre, mais que le méchant ne pouvait atteindre, obligé qu'il était de renaître pour

son expiation; c'est le système de la métempsycose.

Les dernières castes, composées de la plèbe, ne pouvaient avoir le même dieu que les castes privilégiées; elles adoraient le bœuf Apis, un chien, une plante, un crocodile, etc.; et chaque ville avait son dieu particulier, qui offensait celui du village voisin. C'est par cette division et cette hostilité dans les cultes, que les castes sacerdotales et guerrières maintinrent leur pouvoir et leurs priviléges.

Tous les peuples de la race ariane avaient une croyance à la vie future, à la récompense et à la punition après la mort: beaucoup croyaient et croient encore à la métempsycose et que tous les êtres organisés ne sont que des émanations de la grande âme du monde, au sein de laquelle ils doivent retourner.

Tous les peuples que nous venons d'énumérer, à l'exception des peuples sémitiques, avaient des corps constitués intermédiaires entre le créateur et les créatures; ils étaient les interprètes des dieux et promettaient en leur nom des récompenses et des punitions; les brahmes, dans l'Inde; les mages, dans la Perse; et les druides, dans la Gaule, étaient les intermédiaires des dieux les plus célèbres et les plus vénérés de l'antiquité.

Tous avaient des poëtes, des bardes ou des trouvères inspirés, qui célébraient l'histoire, les dieux et les héros.

Les *Arias* allient l'intelligence à la raison.

Les *Sémites* sont passionnés et intelligents.

Les *Egyptiens* allient la foi calme et voluptueuse à l'intelligence et à l'amour du repos.

Aussi loin qu'on remonte dans le temps, on connaît déjà de nombreuses variétés d'hommes diversifiés par la couleur : la race ariane est blanche chez les Européens et les Iraniens, elle passe au brun, presque noir, chez les Hindous; la race Sémite est blanche chez les Hébreux et les Araméens; elle est brune dans l'Arabie et presque noire chez les Abyssins; chez les Egyptiens, elle est rouge cuivrée.

La race touranienne.

Dès la plus haute antiquité, on voit errer sur le haut plateau central de l'Asie, que nous avons décrit, cinq grandes tribus nomades liées entre elles de parenté, s'il faut en croire l'analogie et l'affinité des langues qu'elles parlent ; cette parenté serait encore confirmée par les mêmes mœurs, les mêmes caractères physiques, le même état social, la même religion et les mêmes superstitions.

Ces cinq tribus sont :

Les *Hiong-Nou* ou *Turks*.
Les *Mongols*.
Les *Tongouses*.
Les *Finnois*.
Les *Bothiahs*.

Les caractères distinctifs et communs de ces tribus sont : la couleur jaune de leur teint, les pommettes de leurs joues saillantes. un nez aplati et les yeux bridés, à la chinoise ; elles

paraissent être l'origine de la grande race jaune ou des peuples touraniens; au physique, ces peuples forment une unité.

Ces tribus avaient l'intelligence moins ouverte que celle des peuples arias et sémitiques; elles n'avaient ni institutions, ni poëtes, ni bardes, ni castes savantes ou religieuses; point de mages, point de brahmes, point de druides, point de prêtres; toutes étaient adonnées à de grossières superstitions, courbées sous la puissance des sorciers, qui pratiquaient des conjurations et jouissaient de la même considération et de la même puissance que les castes religieuses et savantes de la race ariane.

Les peuples touraniens forment aujourd'hui plus de la moitié du genre humain; ils sont cruels et lubriques, plutôt rationalistes que dévots; chez tous, l'esclavage de la femme est établi, son infériorité reconnue; et en général, la pluralité des femmes est d'institution sociale, excepté chez les tribus des Bothiahs, où, au contraire, c'est la pluralité des hommes en faveur des femmes, qui est admise.

Les Bothiahs ou Boths habitent le Tibet, ils sont placés avec doute dans la famille touranienne; ils ont un gouvernement théocratique et de nombreux couvents de moines, sous la direction spirituelle du Dalaï-Lama.

La partie septentrionale du Thibet paraît occupée par une population mongole qui s'y serait introduite depuis les temps historiques, mais à une époque inconnue : Les Bothiahs sont peut-être des Hindous modifiés avec des Mongols; ils

habitent seuls le versant septentrional de la chaîne de l'Himalaya; et, avec les Hindous, ils habitent le versant méridional de la même chaîne de montagnes.

Leurs habitudes de polyandrie se retrouvent encore chez les peuplades habitant les districts montagneux de l'Inde; ces dernières peuplades sont séparées de la population Hindoue et paraissent être les aborigènes du pays.

Les Touraniens forment ce qu'on nomme la race jaune.

Le peuple le plus remarquable de la race touranienne est le peuple chinois; il prétend descendre des tribus nomades de la partie sud-est du plateau central de l'Asie, des montagnes du Kouen-lun, d'où il s'est répandu dans les plaines de la Chine, à l'orient de l'Asie.

Les Chinois ont formé l'empire qui réunit la plus nombreuse population sous les ordres d'un seul maître; ils ont été puissants et civilisés dès l'antiquité la plus reculée; et depuis ils paraissent être restés stationnaires; l'empire qu'ils ont établi dure depuis environ quarante-cinq siècles d'une certitude absolue, sans éclipse ni défaillance.

Cette singulière famille ne ressemble à aucune autre : au moral, elle n'a pas d'idées religieuses comme on l'entend généralement; elle n'a ni mythe, ni symbole, ni cosmogonie, ni culte, ni croyance déterminée, ni dogme systématique; par conséquent, point de prêtres ni de castes sacerdotales; elle croyait à une providence ou à une destinée sans jalousie, sans punition ni ré-

compense; et chaque homme expliquait sa croyance à sa manière, la comprenait sans miracles, sans contes, ni fables ni légendes.

Sa morale, très-développée dès l'origine, n'a pas de sanction divine; elle est seulement fondée sur des devoirs réciproques que les hommes se doivent.

Le Chinois, doué d'un esprit d'une grande rectitude, plein de raison, dédaigne les spéculations religieuses; il ne s'occupe ni de son origine, ni de sa destinée future; l'utile et le positif seuls ont le privilége d'attirer son attention; dès la naissance de l'empire, aussitôt qu'il apparaît sur le sol, on le voit lutter avec la nature : l'agriculture est créée et perfectionnée, des canaux sont ouverts, les fleuves sont endigués, le commerce et l'industrie sont encouragés; la morale est développée et la société organisée : le Chinois perfectionne tout ce qui peut être utile à l'homme et à la société.

Sans cultes et sans corporations, l'égalité a été une idée naturelle, dont il ne s'est jamais écarté depuis son origine; la classe des lettrés est une aristocratie, intellectuelle, où tout le monde peut arriver par l'étude; c'est quelque chose comme notre classe des bacheliers ès lettres.

Cet étrange spectacle d'un peuple athée gardant ses institutions sociales, sans défaillances, pendant quarante-cinq siècles, est bien fait pour étonner, surtout quand on lui compare celui d- toutes les autres sociétés basées sur la religior toutes ces dernières sont rentrées dans la poı

sière; seule, la société athée des Chinois est restée debout.

A quoi attribuer cette anomalie? est-ce à l'absence de théorie religieuse, d'indignité humaine, de fatalité; ou à l'absence de castes et de familles privilégiées; ou bien faut-il l'attribuer à l'organisation démocratique de la société chinoise et à la classe des lettrés? Quoi qu'il en soit, cet empire a vu passer vingt-deux dynasties. Toutes, en tombant, sont rentrées dans le peuple, et aucune tentative de restauration n'a été faite pour les rétablir.

Phénomène plus singulier et plus étonnant encore!

La légitimité et le droit divin sont inconnus dans cet heureux pays.

Les Chinois n'admettent pas la perfection dans les premiers hommes : ce n'est qu'après plusieurs séries de créations moitié monstres et moitié hommes que l'être humain arrive à son unité et finit par se dégager pour apparaître tel qu'il est.

C'est le progrès dans la création, dans le développement de la nature et de la société.

La société chinoise est une démocratie basée sur un système philosophique qui tient lieu de religion; c'est la doctrine de Confucius qui est la base de cet ordre social; pour le Chinois, tout se passe dans ce monde : il ne croit ni au paradis, ni à l'enfer, ni au purgatoire, ni à la transmigration des âmes.

Le culte des aïeux, la solidarité de la famille, les devoirs, la conscience et la pensée que la

postérité lui donnera un souvenir sont les seules bases de la morale chinoise.

Et l'idée du devoir et du respect des lois est tellement imprimée dans l'esprit de cette population, qu'un empereur a pu faire sortir de prison trois cent quatre-vingt-dix criminels condamnés à la peine de mort, et les envoyer, sur parole, faire la récolte des cultivateurs, avec l'ordre de revenir se mettre dans les mains de l'exécuteur, pour être décapités après leur travail terminé ; aucun n'a manqué à l'appel ; tous furent prêts à l'époque indiquée.

Combien de peuples dont la société est basée sur la religion pourraient offrir de pareils exemples du respect des lois et des devoirs ?

Cependant, malgré cette unité de doctrines philosophiques des Chinois, leur ordre social ne progresse pas ; le culte du passé et de l'utile, le respect exagéré des ancêtres, les ont enfermés dans un cercle infranchissable ; ils ne vivent que de traditions antiques ; tout chez eux, doit avoir la forme et l'empreinte du passé, pour se faire admettre ; leur respect superstitieux des anciens les fait remonter aux temps primitifs au lieu de les faire descendre vers les temps modernes ; ils retournent à l'origine, à l'enfance, au lieu de s'avancer vers l'avenir, vers la jeunesse.

Afrique et Africains.

Comme nous l'avons dit :

L'Afrique appartient à l'ancien continent, avec lequel elle est reliée par l'isthme de Suez.

elle se développe au sud de l'Europe, dont elle est séparée par la mer Méditerranée.

L'Afrique, quoique située à nos portes, est la partie du monde la moins connue ; les montagnes, les déserts, les marais, et par-dessus tout son insalubrité et la barbarie des peuples qui l'habitent, se sont toujours opposés à l'étude de cette partie du monde.

En dehors de l'Egypte, de l'Algérie et de la colonie du Cap, le reste est fort peu connu.

Si le fond de la population de l'Europe est blanc, si celui de la population de l'Asie est jaune, le fond de la population africaine est noir.

La plus grande partie de l'Afrique est située dans la zone torride ; au nord, l'Egypte, Tripoli, Tunis, l'Algérie et le Maroc sont en dehors de cette zone, comme la colonie du Cap et le pays des Hottentots dans l'hémisphère du *Sud*.

L'Afrique septentrionale est divisée en trois grandes régions naturelles.

Le *Tell*, — le *Sahara*, — le *Soudan*.

Le Tell est la terre de culture qui borde la mer Méditerranée ; il est composé de hauts et fertiles plateaux et de montagnes élevées, couvertes d'arbres ; il est habité par les Maugrébins, de la race sybo-arabe et par les Kabyles.

Le Sahara se développe au sud du Tell, de la mer Atlantique à la mer Rouge, dans toute la largeur de l'Afrique ; c'est une plaine immense, sablonneuse et pierreuse ; infertile partout, excepté dans quelques bas-fonds possédant un peu d'eau, où l'on rencontre une fertilité prodigieuse ; on nomme ces bas-fonds privilégiés

oasis ; dans ces oasis, la datte mûrit à côté de la vigne et de l'abricotier.

Le Sahara sépare la race blanche de la race noire ; il est parcouru par les Tibbous et les Touariks.

Le Soudan est situé derrière le Sahara. Le Soudan est une plaine basse et fertile, qui s'étend au loin vers le sud, en s'élevant progressivement jusqu'aux hauts plateaux de l'Afrique australe, en passant entre les deux grands massifs élevés de l'Abyssinie à l'Orient, et de la Sénégambie à l'Occident.

En Afrique, comme en Europe, comme en Asie, on rencontre toutes les nuances de couleur et de forme confondues les unes dans les autres.

La race sémite a fait deux invasions en Afrique et s'y est établie dans l'Abyssinie, dans l'Egypte et dans le Tell africain, en rejetant les aborigènes dans les montagnes et dans le Sahara. On retrouve les débris de cette race vaincue sous les noms de Kabyles, Berbères, Chaouia, Touariks et Tibbous.

Les Arabes du Tell sont désignés sous le nom de Maugrébins, du mot maugreb, occident, parce qu'ils sont à l'occident de la Mecque, leur capitale religieuse.

L'Afrique est l'origine d'un des cinq centres de langages connus ; elle est habitée par ce qu'on appelle la race nègre ; cette race s'étend de la Sénégambie à Mozambique, et du Soudan au cap de Bonne-Espérance.

Le grand Sahara sépare cette race de la race

sémite, qui habite dans la partie septentrionale de l'Afrique, sur les cô es de la Méditerranée, dans la Barbarie, la Tripolitie, l'Egypte et l'Abyssinie.

Race noire.

La race nègre habite les contrées les plus chaudes de la terre ; c'est dans la zone torride de l'Asie et d'une partie de l'Océanie, mais c'est surtout dans l'Afrique qu'elle s'est développée ; il lui faut, pour prospérer, une température moyenne annuelle d'au moins 18° centigrades.

C'est la race la plus féconde de l'espèce humaine et la plus superstitieuse du monde ; l'anthropophagie lui est familière ; soumise par les circonstances de sa vie sociale et des contrées qu'elle habite à des influences qu'elle n'a pas su maîtriser ou vaincre, elle s'est adonnée aux jouissances physiques les plus désordonnées ; son intelligence s'est peu développée; elle a peu d'industrie, pas de livres, pas d'instruction ni d'institutions sociales ; rien de ce qui constitue même un commencement de civilisation un peu élevée, et partout où elle s'est trouvée en contact avec d'autres races, elle a été soumise et réduite en esclavage : dans les derniers siècles, elle était devenue bête de somme.

On peut dire que la race nègre n'a point de principes, aucune idée de devoir, de fraternité; c'est à peine si, dans quelques groupes de cette race, le sentiment de la famille est ébauché à un degré plus élevé que chez les animaux ; chez elle, la femme n'a aucune position; elle est oppri-

mée partout ; ce n'est qu'une femelle qu'aucun ordre social ne protége.

Dans beaucoup d'endroits, les deux sexes vivent dans un état de promiscuité presque sans exception ; les nègres sont toujours en guerre les uns contre les autres pour enlever des femmes et des enfants, qui sont réduits en esclavage et vendus pour l'exportation s'ils en valent la peine, ou tués ou mangés s'ils n'ont aucune valeur comme marchandises.

Cette démoralisation et cette infériorité apparente de la race nègre sont en grande partie dues à la race ariane ou blanche, qui a fait de l'Afrique une arène de guet-apens et de brigandage.

La traite a réveillé et développé chez cette race, pendant plusieurs siècles, les passions les plus brutales et les plus mauvaises : la convoitise et l'avarice, la haine et la vengeance ; elle a fait appel à la méchanceté, à la cruauté; en un mot, toutes les plus basses passions de l'homme ont été mises en mouvement à l'aspect du navire négrier, dont la présence excite à tous les crimes : le négrier régale les chefs, les juges, les prêtres, les sorciers ; il sème la discorde, encourage les dénonciations, les razzias ; le pays devient un champ de carnage à l'arrivée d'un navire négrier ; on vole des hommes, on vole des femmes, on vole des enfants, qu'on va vendre.

On utilise la vengeance et la haine, qui deviennent un profit ; le vaisseau ne reçoit que des hommes, des femmes ou des enfants contre les marchandises et les liqueurs si passionnément re-

cherchées par les nègres ; c'est là la tentation.

Tous les liens de la nature, tous les bons sentiments ont été rompus par la traite ; dans le pays habité par les noirs, il n'y avait plus aucune sécurité pour personne; tout le monde était armé, barricadé contre ses parents, contre ses voisins, contre ses amis ; le mari vendait sa femme, la mère vendait ses enfants ; on vendait son ami, son voisin ; les enfants vendaient leur père et leur mère, ou leurs frères et sœurs, etc., pour obtenir un peu d'eau-de-vie ou un morceau d'étoffe convoité.

Les chefs et ceux qui rendaient la justice, encore plus démoralisés parce qu'ils enfreignaient plus de devoirs, faisaient des razzias de leurs sujets, qu'ils envoyaient en esclavage ; les juges les condamnaient à être vendus, et recevaient une partie du prix ; tout était crime dans la vie du noir, et tout crime emportait l'esclavage et la vente aux négriers de la côte ; ceux à qui on n'avait rien à reprocher que d'être bons à faire des esclaves de prix étaient accusés de sorcellerie et vendus comme les autres.

Les rois, en qualité de maîtres, y mettaient moins de façon ; ils convoquaient leurs sujets sous un prétexte quelconque, puis ils ordonnaient l'arrestation des malheureux convoqués, qu'ils envoyaient aux marchands d'hommes européens, qui les transportaient en Amérique.

Tous les ans, l'Europe tirait ainsi de l'Afrique cent mille noirs, que nos colonies consommaient ; quelle magnifique prime donnée à l'a-

brutissement et à la démoralisation de toute une race ! quoi d'étonnant que les noirs aient été réduits à l'état de dégradation que nous leur avons connu? La traite, pendant sa durée, a fait sortir de l'Afrique douze millions de noirs, qui sont partis pour les colonies des chrétiens.

Il est vrai que, par compensation, ces mêmes chrétiens, qui primaient l'abrutissement des noirs, primaient, chez eux, l'amélioration des chevaux, des bœufs et des moutons.

Les nègres apparaissent partout, par bandes vagabondes, pillardes et ennemies les unes des autres; on ne peut les ramener à un type primitif, soit physique, soit de langage, ni même les réduire à un petit nombre de groupes ayant des affinités communes; les peuples d'Afrique présentent toutes les nuances du noir jaune. du noir rouge, brun ou olivâtre; toutes les formes du crâne, depuis celle du singe jusqu'à celle de l'Européen.

Les principaux peuples nègres sont:

Les *Foulahs;* ils ont envahi le Soudan, où ils ont fondé l'empire des *Fellatahs*, au commencement de ce siècle; les *Mandingues*, sont organisés en république, ils ont aboli l'esclavage chez eux; c'est un peuple commerçant; les *Iolofs*, aux traits européens, sont agriculteurs; les *Gallas* qui enveloppent l'Abyssinie, sont braves et féroces; les *Schangallas*, plus barbares encore; ces deux peuples bloquent l'Abyssinie et font une guerre acharnée à cet empire.

Les *Achantis* rappellent l'Européen, à la couleur près, les peuples du *Dahomey* sont graves,

hospitaliers et braves ; leur souverain est le plus absolu de la terre ; sa devise est qu'il marche dans le sang humain depuis le trône jusqu'à sa mort ; quand elle arrive, le sang de plusieurs milliers de victimes humaines doit arroser sa tombe (en 1860, le nouveau roi Buhadang fit immoler six mille individus pour fêter son avénement au trône), et son successeur doit continuer chaque année.

Il a le monopole des femmes, et les sujets ne peuvent en obtenir qu'en les lui demandant couchés dans la poussière à la porte de son palais, contre vingt mille cauris, monnaie du pays, que chaque futur est obligé de lui payer; les enfants reviennent au roi; ce sont les fruits du troupeau, ils sont enlevés au père et à la mère, éduqués loin des parents et de la famille, à l'influence de laquelle ils sont soustraits.

Dans cette étrange société, la famille est considérée comme étant dangereuse pour le souverain, qui a une garde de femmes, commandée par des femmes.

Les *Hottentots*, les *Cafres* ne ressemblent à aucun des autres peuples de l'Afrique.

Américains.

La race américaine ne parle pas moins de 1,200 dialectes différents, et, malgré toutes les études qui en ont été faites, on ne trouve aucune ressemblance, aucun rapport entre les idiomes américains et les langues de l'ancien continent.

Si on compare les mots des idiomes américains et leurs structures, aux mots et à la struc-

ture des autres dialectes du monde, on est obligé de reconnaître qu'il n'existe entre ces langues aucune analogie ; les langues américaines ont une organisation qui les distingue et qui les caractérise, et ce caractère distinctif se retrouve depuis le Groenland jusqu'au cap Horn ; les idiomes américains forment un genre à part ; ils n'ont point de mots, ou plus exactement, chaque mot, souvent composé d'un grand nombre de syllabes, est une phrase complète, sans séparation, et qui exprime une idée souvent complexe, sans division des parties. Ainsi, pour dire : mon fusil est de bonne qualité, l'Américain dirait : monfusilestdebonnequalité, en un seul mot.

L'Amérique est donc un cinquième centre de langage à part, comme nous l'avons déjà dit.

Lors de la découverte de l'Amérique, il existait trois centres de civilisation dans cette partie du monde : 1° L'empire du Mexique, fondé par les Astèques, dont la ville de Mexico était la capitale ; la population de cet empire était divisée par castes, à la tête desquelles étaient les prêtres de leurs barbares divinités. Pendant leurs fêtes religieuses, il était d'usage de sacrifier aux dieux jusqu'à vingt mille victimes humaines, dont les chairs étaient rôties et ensuite vendues chez les restaurateurs du pays.

A la mort de l'empereur, on sacrifiait les officiers et les dames du palais, qui devaient al' servir dans l'autre monde comme elles l'' servi dans celui-ci.

2° Le second centre de civilisation de

rique était l'empire des Incas, au Pérou, et leur capitale était la ville de Cuzco. Cet empire, comme celui du Mexique, se développait sur les hauts plateaux des Cordillères américaines.

Le gouvernement des Incas était théocratique et héréditaire dans la famille des Incas ; les souverains commandaient comme rois et comme dieux, tout à la fois ; on leur obéissait et on les adorait comme étant les fils du soleil ; cet astre, création visible du dieu immatériel qu'ils adoraient, avait des temples splendides, desservis par la famille des Incas, composant la seule caste religieuse et aristocratique du pays.

L'empire Inca était un empire de communistes; toutes les terres étaient possédées par l'Etat ; elles étaient travaillées en commun, et le produit en était partagé entre les travailleurs, le culte et la guerre.

3° Le troisième centre de civilisation était à Tunja, dans la Nouvelle-Grenade actuelle, sur le plateau de Santa-Fe-de-Bogota, et tout près de cette ville ; le culte de cet empire était l'adoration du soleil et de la lune.

Depuis peu on a découvert d'immenses ruines de palais à Palenqué, près de Guatemala, qui indiquent un quatrième centre de civilisation, dont on ne connaît rien, sinon les monuments d'architecture qu'il a laissés.

En dehors de ces centres, on peut dire que les populations américaines étaient isolées par bandes, sans liens entre elles et toujours en guerre, pour enlever des femmes ou des enfants, des prisonniers qu'on mangeait ou qu'on

réduisait en esclavage, à titre de provision pour plus tard; c'était une ressource à venir pour un cas de disette, ou d'une fête de famille. Le prisonnier était mis à l'engrais, s'il n'était pas en bon état, comme chez nous on met le cochon à l'étable.

Océaniens.

Deux races bien caractérisées habitent l'Océanie : les *Nègres* et les *Polynésiens*. L'une noire et l'autre de couleur olivâtre claire, qui passe au blanc, avec des yeux bleus et des cheveux blonds, comme on le voit aux îles Marquises.

Lors de la découverte de l'Océanie, les Polynésiens étaient soumis à un gouvernement féodal ; la population était divisée par castes héréditaires : les rois et les prêtres, toujours parents, étaient à la tête de ces castes.

Polynésiens.

Cette race était cannibale; elle avait l'habitude de mettre ses prisonniers de guerre à l'engrais, comme un bétail ; les infanticides des filles étaient ordinaires et légaux; ils vivaient dans une licence et une promiscuité générale.

Comme les Mexicains, ils faisaient des sacrifices humains à leurs dieux ; tous étaient polygames, et tenaient les femmes dans un état de dégradation difficile à comprendre ; les femmes ne pouvaient manger avec aucun homme ; elles ne pouvaient même pas se servir des vases qui avaient servi à préparer le manger des hommes sans les souiller ; elles étaient exclues de toutes

les fêtes, des danses, des cérémonies religieuses et même des temples.

Cette race, aujourd'hui tombée si bas, a eu de meilleurs jours ; on rencontre dans les îles qu'elle habite des monuments remarquables, construits en pierre de taille, dont ils ne peuvent expliquer ni la présence ni l'origine ; et elle possède des institutions religieuses et politiques, comme celle du Tabou, qui annoncent une civilisation antérieure assez avancée.

Le Tabou.

Le Tabou paraît être d'origine religieuse; mais lors de la découverte de l'Océanie, c'était une institution politique et religieuse à la fois. Le Tabou est une loi ou ordonnance du grand prêtre, qui déclare telle ou telle chose interdite ou sacrée; il consacrait toutes les tyrannies et tous les caprices des chefs; c'était la sanction divine pour tout ce qu'ils voulaient.

Dès qu'une chose quelconque était tabouée, elle participait ou elle était identifiée avec la naturedes dieux !

Les prêtres et les chefs, avec tout ce qui leur appartenait, étaient éternellement taboués ; comme les idoles des temples, les sépultures, certains districts du pays, et même des îles entières, comme l'île de Tonga-tabou, ou Tonga sacrée.

Toutes les choses de la nature pouvaient être tabouées : les hommes, les femmes, les animaux, les fruits, les récoltes, etc., etc., et le Tabou était toujours ordonné par le grand-prê-

tre, mais généralement sur la demande des chefs politiques.

Il était absolu; l'enfreindre dans ses moindres prescriptions, c'était s'exposer à la mort ou à des châtiments sévères, imposés par les dieux; il n'admettait aucune restriction, il s'appliquait même aux chefs, qui y restaient soumis des mois entiers; dès qu'ils étaient taboués, ils ne pouvaient plus rien faire, l'inaction la plus absolue était de rigueur, et des serviteurs les faisaient manger.

Ce semblant d'égalité que le Tabou affectait le rendait d'autant plus dangereux que tous les hommes et tous les rangs y étaient soumis; il faisait exécuter les ordres les plus iniques et les plus despotiques; un roi taboué prenait le rang des dieux, le peuple devait l'adorer, et la moindre négligence ou le moindre oubli de respect religieux qui lui était dû entraînait la mort immédiate.

Grâce à cette loi extraordinaire, tous les imposteurs, prêtres ou rois de la Polynésie, étaient parvenus à faire passer tous leurs caprices pour la volonté des dieux.

Cette institution était si redoutée et si respectée, que la moindre maladie, ou un malheur arrivé, indiquait une transgression de cette loi, volontaire ou non, connue ou inconnue de celui-là même qui en était victime; ces malades ou ces malheureux devenaient un objet d'horreur pour tout le monde; abandonnés de tous, ils mouraient dans un coin, de remords et de crainte.

Pour habituer les habitants à se soumettre à cette loi inique, on les tabouait d'abord pour des choses indifférentes. Un homme était taboué pour l'empêcher de sortir de sa maison pendant un ou plusieurs jours ; ou encore, il ne pouvait manger que la nuit ; plus souvent, on lui imposait des obligations envers les chefs, comme de construire des maisons pour eux, ou des temples pour les idoles, etc.

Mais les grandes victimes du Tabou étaient les femmes : pour elles, tout était taboué.

Les Polynésiens sont divisés en trois familles :

Les *Malais*, les *Polynésiens* et les *Madécasses*.

Nègres.

La race nègre de l'Océanie, qui vit à côté des Polynésiens, est cannibale comme eux ; on la divise en deux familles : les *Australiens* et les *Mélaniens*, ou les *Alfourous* et les *Papous*.

C'est la race la plus abâtardie de toutes les races humaines et la plus dégradée. Elle paraît être venue de l'Afrique ; c'est dans les îles Fidji où elle s'est rencontrée avec les Polynésiens. Elle ne possède ni lois, ni gouvernement, ni industrie un peu développée. Les chefs noirs des îles Fidji ont quelques femmes légitimes et un troupeau de plusieurs centaines de femmes qu'ils tiennent toujours à la disposition de leurs guerriers à titre de récompense.

A la mort du chef, les femmes légitimes sont étranglées sur sa tombe, soit de leur consente-

ment, soit contre leur gré. Dans ce dernier cas, ce sont les fils qui font étrangler leurs mères.

—

Les naturalistes font une autre classification des hommes; ils ne tiennent compte que des caractères naturels. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire les répartit en onze groupes naturels, dont trois principaux :

Le groupe CAUCASIQUE, — le groupe MONGOLIQUE, — le groupe ETHYOPIQUE, autour desquels les autres viennent se grouper de la manière suivante :

CAUCASIQUE, cheveux lisses, nez bien saillant, peau blanche ou basanée, barbe abondante : en *Europe,* en *Asie* et en *Afrique.*

Alleghanienne, cheveux lisses, nez bien saillant, peau cuivrée, barbe et poils du corps très-rares : en *Amérique.*

MONGOLIQUE, cheveux lisses, nez déprimé, peau jaunâtre, yeux très-obliques : en *Asie.*

Malaise, cheveux lisses, nez très-déprimé, peau jaunâtre, yeux un peu obliques : *Asie.*

Hyperboréenne, cheveux lisses, nez déprimé, peau basanée, yeux un peu obliques, taille très-petite : en *Europe, Asie*, *Amérique.*

Américaine, cheveux lisses, nez déprimé, peau cuivrée, yeux un peu obliques : *Amérique.*

Australienne, cheveux lisses, nez très-dépri-

mé, peau terreuse, membres inférieurs très-grêles : en *Australie*.

Ethyopique, cheveux crépus, nez très-déprimé, peau noire, membres inférieurs assez bien développés : en *Afrique*.

Mélainenne, cheveux crépus, nez très-déprimé, peau noire, membres inférieurs très-grêles : en *Océanie*.

Hottentote, cheveux crépus, nez très-déprimé, peau basanée : en *Afrique*.

Cafre, cheveux crépus, nez saillant, peau bronzée.

La répartition de ces onze races sur la terre est très-inégale. Les Hottentots et les Cafres leurs voisins sont peu nombreux, et ils occupent un très-petit espace de terre dans l'Afrique australe ; les races *caucasique*, *mongolique* et *éthyopique*, au contraire, sont très-nombreuses, et elles occupent d'immenses espaces sur le globe ; toutes ces races sont enchevêtrées les unes dans les autres. On ne peut dire où l'une commence et où l'autre finit.

Les trois races *caucasique* (ariane, blanche, indo-européenne), *mongolique* (jaune, chinoise) et *éthyopique* (noire, nègre) sont les trois races les mieux caractérisées entre elles : elles forment l'immense majorité des êtres humains ; les autres races participent plus ou moins de l'un ou de l'autre de ces trois types et les confondent entre eux.

Répartition des hommes par couleur.

La terre est habitée par 1.300.000.000 d'habitants; lesquels sont ainsi répartis :

Jaunes.	Blancs.	Bruns.	Noirs.	Rouges.	Hybrides.
529.000.000 h. —	377.000.000 h. —	278.000.000 h. —	101.000.000 h. —	4.000.000 h. —	11.000.000 h.

Distribués de la manière suivante dans chacune des parties du monde :

EUROPE.

Blancs	282.000.000	283.000.000
Jaunes	1.000.000	

ASIE.

Blancs	40.000.000	776.000.000
Jaunes	525.000.000	
Bruns	210.000.000	
Noirs	1.000.000	

OCÉANIE.

Blancs	1.000.000	31.000.000
Bruns	28.000.000	
oirs	2.000.000	

AFRIQUE.

Blancs	14.000.000	135.000.000
Bruns	30.000.000	
Noirs	90.000.000	
Rouges	1.000.000	

AMÉRIQUE.

Blancs	40.000.000	75.000.000
Jaunes	3.000.000	
Bruns	10.000.000	
Rouges	3.000.000	
Noirs	8.000.000	
Hybrides	11.000.000	

Répartition de l'espèce humaine par caractère zoologique.

CHEVEUX				
lisses	nez bien saillant.	Peau	blanche ou basanée, barbe abondante	Caucasique.
			cuivrée, barbe et poils du corps nu	Alléghanienne.
		yeux à axes un peu obliques, peau	cuivrée	Américaine.
			basanée, taille très-petite	Hyperboréenne.
			jaunâtre	Malaise.
	nez déprimé		très-obliques, peau jaunâtre	Mongolique.
	nez très-déprimée.	Membres inférieurs très-grêles		Australienne.
crépus	nez saillant.		Peau bronzée	Cafre.
	nez très-déprimé.	Peau noire, membres inférieurs	assez bien développés	Ethyopique.
			très-grêles	Mélanienne.
		Peau basanée		Hottentote.

Chasseurs, pêcheurs, pasteurs, agriculteurs

L'homme peut encore être divisé en groupes divers, selon son état social :

1° *Chasseur* et *pêcheur*, c'est un sauvage.

2° *Pasteur*, c'est un nomade et un vagabond.

3° *Agriculteur*, *industriel* et *commerçant*, c'est l'homme civilisé.

Les peuples *chasseurs* sont à l'état de guerre perpétuelle avec les animaux : l'habitude du danger et de la destruction leur donne des penchants cruels et féroces ; tous ces peuples sont sauvages, audacieux, rusés et perfides ; en général, ils sont anthropophages, ou le deviennent facilement dans les pays peu fertiles en gibier.

Les peuples *pêcheurs* ont des habitudes plus douces, plus inoffensives que les peuples chasseurs ; sur les côtes, les sauvages sont pêcheurs ; plus à l'intérieur des terres, ils sont chasseurs ; ces peuples ne vivent que de chasse ou de pêche.

Les peuples *pasteurs* vivent de laitage et de la chair de leurs troupeaux ; en général, ils sont nomades et connaissent la propriété ; le pasteur possède un troupeau, une tente, quelques arts et quelques industries ; il n'a point de demeure fixe.

Ces peuples ne sont que des hordes de brigands et de pillards ; ils ne combattent que pour se procurer du butin aux dépens de leurs voisins ou de ceux qui passent à leur portée. Cette vie errante et vagabonde a détruit chez eux toute idée de propriété territoriale ; ils considèrent tous les fruits de la terre comme étant

à eux de droit. Séparés des autres peuples par la vie qu'ils mènent, ils traitent en ennemis tout ce qui leur est étranger; ils n'ont point de gouvernement régulier; ils ne forment que des bandes séparées et ennemies qui cherchent à se piller réciproquement.

Les peuples *agriculteurs* ont leur subsistance plus assurée; leur état social est plus stable; ils peuvent progresser au point de vue matériel et moral; ces peuples ont plus de bon sens et de vertu que les peuples chasseurs et pasteurs; ils vivent du produit de leurs cultures; la propriété territoriale a une valeur; elle est constituée, et souvent elle est héréditaire; l'agriculteur a des demeures fixes, des fermes, des villages et des villes; il possède des arts, des industries, des capitaux; il a des lois ou des habitudes qui lui en tiennent lieu, et qui garantissent ses droits plus ou moins complétement; il gagne plus qu'il ne dépense; et, par l'épargne, il se constitue un capital; l'argent épargné lui donnera de meilleurs instruments de travail, des chemins et des routes pour conduire ses produits au marché; des maisons plus salubres, qui prolongeront sa vie moyenne, etc.; il est entré dans la voie du progrès; il ne s'arrêtera plus: il deviendra industriel et commerçant.

Les *commerçants* ont plus de lumières et moins de préjugés que les agriculteurs; ils développent la richesse, accumulent les capitaux, et développent de nouveaux moyens de travail et de jouissance; ils encouragent les talents, réveillent les idées, les sentiments, et généralement tout ce

qui fait la civilisation moderne, quand ils n'en sont pas empêchés par un pouvoir despotique et religieux, comme nous le voyons dans l'Asie et dans l'Afrique.

Dans l'Amérique, les Européens ne sont jamais parvenus à soumettre les peuples chasseurs; il a fallu les exterminer.

Les peuples agriculteurs, au contraire, ont été très-facilement conquis.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

L'HOMME
par caractère
ZOOLOGIQUE

L'HOMME
par
COULEURS



La projection de cette planche est dressée su[r le] Pôle arc-
tique et la zone tropicale qui sont les sou[...] l'Afrique.
On y voit que la France occupe le point [...]
elle possède dans les mers qui l'environnent [...] du monde.

PL. IV.



La projection de cette planche est dressée sur l'hori:
tique et la zone tropicale qui sont les sources duc le Pôle arc-
On y voit que la France occupe le point central
elle possède dans les mers qui l'environnent des roie et l'Afrique.
ties du monde.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DU MONDE

ET DE SES

GRANDS PHÉNOMÈNES

OU

GÉOGRAPHIE NOUVELLE

PAR

L. BOUFFARD



GÉOGRAPHIE ORGANIQUE



TROISIÈME PARTIE

Groupes religieux



PARIS

IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET COMPAGNIE

5, RUE COQ-HÉRON, 5

1867

TABLE

LES RELIGIONS

L'homme physique et moral.

Nous avons déjà dit que l'homme avait deux natures ou deux vies :

La vie morale,

La vie matérielle.

Ces deux vies ont des aptitudes et des besoins bien différents : l'homme est une intelligence servie par des organes plus ou moins développés, plus ou moins parfaits, formant un être unique et complet, à facultés variées.

La vie intellectuelle a besoin d'aimer, d'espérer, de croire ; il lui faut des illusions et des espérances ; c'est le côté poétique et religieux de l'homme ; c'est ce qui fait sa grandeur. Il lui faut un but, une affirmation, et les plus absurdes ne seront pas les moins bien venues ni les moins respectées, tant les sentiments affectifs et d'espérances sont puissants et irrésistibles sur l'âme humaine.

L'illusion du lendemain, le rêve de l'avenir font oublier la misère du jour, et consolent des souffrances du présent. Ce sont ces besoins impérieux d'espérance qui jettent l'homme sous la coupe de tous les charlatans industriels, politiques ou religieux : l'homme meurt en espérant.

Les besoins de la vie physique sont tout autres: ce sont les besoins auxquels est attachée la conservation de l'individu et de l'espèce. Ces besoins ont tout naturellement une grande influence sur l'homme; ils peuvent dominer la vie intellectuelle, comme cette dernière peut dominer la vie matérielle ; de l'harmonie de ces deux vies résulte l'homme de bon sens, l'être raisonnable ; en dehors de cette harmonie, la raison fait place à l'imagination et le délire commence; la limite naturelle de la raison et du bon sens est au point où commence l'illusion, sur la frontière de la certitude humaine, au moment où elle va s'égarer et se perdre dans l'imagination.

Aucune de ces deux vies ne commande fatalement à l'autre; la volonté peut faire prédominer la vie intellectuelle sur la vie physique, ou la vie physique sur la vie intellectuelle ; tous les martyrs des idées, comme ceux des jouissances matérielles sont là pour en témoigner.

Les deux grandes religions du bouddhisme et du christianisme recommandent l'immolation de la vie physique à la vie morale et intellectuelle; et l'histoire et les légendes de ces religions sont pleines de faits constatant le sacrifice de la vie physique à la vie morale, non-seulement dans un

individu, mais dans des masses considérables, composées de millions d'individus.

A Sparte, les enfants, par point d'honneur (il ne s'agit pas de religion ici), se laissaient dévorer le ventre par des renards sans jeter un cri, sans se plaindre, pour ne pas paraître lâches.

Dans le Japon, la religion du Sinto recommande la satisfaction de la vie physique, le plaisir des sens, et de jeunes et jolies religieuses sont les prêtresse de cette religion; ici, prédomine la vie physique sur la vie intellectuelle.

La volonté et l'éducation peuvent donc faire prédominer la vie intellectuelle sur la vie physique, ou cette dernière sur la première, selon que l'on développe outre mesure l'une ou l'autre.

Influence des religions sur l'homme.

Les religions, comme faits sociaux, sont à la fois de puissants moyens de pouvoir pour les maîtres, et d'émancipation pour les citoyens; leur abus, comme fait social, est l'absolutisme théocratique, l'abrutissement et la dégradation des masses.

En passionnant l'homme et en exaltant son imagination, les religions séduisent son cœur, s'emparent de toutes ses aspirations; elles troublent son esprit et altèrent sa raison; il s'enhardit à des excentricités que le bon sens réprouve, souvent contraires à la morale, à la décence et à l'ordre social.

Alors la raison fait place à la folie générale,

et nous voyons dans notre belle France cent mille enfants se croiser, traverser notre pays pour aller délivrer Jérusalem des infidèles, brûlant les Juifs sur leur passage, et s'embarquant à Marseille pour la Terre-Sainte, en s'abandonnant à la Providence pour les y conduire à travers la Méditerranée, qui les a engloutis.

Ces malheureux enfants n'ont pas rencontré en France un homme de bon sens pour les arrêter dans leur projet, qui devait nécessairement aboutir à une catastrophe.

On voit encore de nos jours, dans l'Inde, des fanatiques se faire écraser sous le char de leur dieu, que les prêtres promènent, et les veuves se faire brûler vivantes sur le bûcher de leurs maris pour le rejoindre dans l'autre monde.

Comme fait personnel, l'abus des religions fanatise l'homme et le rend superstitieux en troublant sa raison ; alors, il est capable de toutes les bassesses, comme de toutes les violences sous la direction du sacerdoce, dont il devient un des instruments les plus dangereux; pour les maîtres séculiers, toujours ennemis des maîtres ecclésiastiques, l'homme fanatique est perturbateur et révolutionnaire partout où le sacerdoce ne commande pas d'une manière absolue.

A l'exception du christianisme, on peut dire que toutes les religions ont eu pour effet, sinon pour but, d'apprendre à l'homme à obéir et de le façonner à servir ses maîtres sans danger pour eux, sous le prétexte de lui expliquer l'inexplicable, et de lui faire comprendre l'incompréhensible.

But des religions et des philosophies.

Les religions et les philosophies s'occupent des mêmes choses; elles ont un même but; elles y marchent par des voies différentes; c'est ce qui les distingue et les place toujours en antagonisme.

La philosophie et la religion s'occupent du commencement et de la fin des choses.

Qu'est-ce que Dieu? D'où vient l'univers? D'où vient l'homme? où vont-ils? quel est leur rapport? Le monde est-il libre, progressif ou soumis à la fatalité? Les hommes sont-ils frères? Y a-t-il des races d'esclaves et des races de maîtres? Les unes sont-elles destinées éternellement à tout prendre et à tout absorber, et les autres à tout souffrir et à être le perpétuel jouet des races heureuses et maîtresses de ce monde? Quelles sont les lois qui doivent régir l'humanité et les rapports de l'homme avec Dieu, avec la société et avec son prochain?

Telles sont les grandes questions que se font les théologiens et les philosophes, et que cherchent à résoudre les religions et les philosophies, la foi et la raison, ces deux sœurs incarnées dans l'esprit de l'homme.

Pour résoudre ces problèmes, les philosophies n'emploient que la raison, et les religions n'emploient que l'imagination : de là viennent leurs solutions si profondément différentes.

Les philosophes et les libres penseurs, armés de la raison humaine, cherchent, sondent, exa-

minent, discutent, et ils n'admettent que ce que la raison comprend.

Les théologiens et les prêtres font le contraire, ils abandonnent la raison qu'ils ne reconnaissent pas; ils ne s'adressent qu'à la partie poétique et rêveuse de l'homme; ils n'emploient que le sentiment et l'imagination; ils s'adressent aux grands instincts du cœur humain, éveillés par des besoins insatiables de justice et d'émotions; ce sont des rêves sans fin, des terreurs extravagantes, des espérances et des aspirations sans issues possibles; et dès lors des illusions éternellement jeunes et éternellement vivantes; ce n'est qu'enchantements et miracles; tout s'explique par l'intervention divine dans les choses de ce monde; c'est au délire du cerveau, à l'éblouissement de la raison que les théologiens s'adressent pour résoudre ces redoutables problèmes.

Par leur nature, les religions s'imposent; elles exigent une croyance absolue, sans réflexion, sans examen et sans discussion; il est inutile de comprendre, il faut croire. Elles ont la foi absolue ou elles n'existent plus; et ce qu'elles ne peuvent expliquer ou faire comprendre, elles le déclarent *mystère*,

Les systèmes religieux en dehors du christianisme n'ont été que des aspirations vers des choses lointaines et inabordables; ce n'est qu'une ombre qu'on ne peut saisir, un rêve de l'espérance des malheureux.

Les philosophes ne parlent qu'à la froide raison, dont bien peu d'hommes sont aptes à se servir. Les théologiens et les philosophes ont

toujours été en antagonisme ; aussi les premiers ont-ils presque toujours fait emprisonner, brûler et empoisonner leurs contradicteurs, les philosophes et les savants ; Galilée est emprisonné pour avoir déclaré que la terre tournait autour du soleil ; Socrate est empoisonné par ordre des théologiens de son époque; Savonarole est brûlé par l'ordre des prêtres de son temps ; Jeanne d'Arc est condamnée par ordre des prêtres, et brûlée pour avoir défendu son pays contre l'étranger ; Jean Huss est brûlé par l'ordre d'un concile, malgré le sauf-conduit impérial, pour avoir pensé sur Dieu autrement que les prêtres assemblés qui l'ont jugé.

Et enfin le Christ lui-même est crucifié sur l'ordre des prêtres, et aux grands applaudissements des dévots contemporains.

Il faut donc s'attendre à une hostilité perpétuelle entre le prêtre et le philosophe, entre le poëte et le penseur, entre le rêveur et l'homme de raison, à l'occasion de la solution de toutes les questions qui agitent et tourmentent l'homme.

Les religions, ne s'adressant qu'à l'imagination, qu'aux instincts et aux sentiments intérieurs des hommes, conviennent aux masses : elles satisfont et elles développent les embryons d'espérance ou d'illusion qui n'attendent qu'une occasion pour éclore : de là leur puissance sur la foule.

Les philosophies, au contraire, ne s'adressant qu'à la raison pure, ne conviennent qu'à un petit nombre d'élus ; elles ne sont comprises et appréciées que de petites minorités ; elles sont

le privilége des hommes intelligents, dont les facultés intellectuelles ont été développées par le travail et par l'éducation; elles sont destinées à ceux-là seuls qui ont besoin, non-seulement de sentir, mais d'examiner et de comprendre.

La raison et le bon sens détruisent les rêves et les illusions, pour ne nous laisser qu'en face de la froide réalité; il n'y a plus ni mirage, ni espérance illusoire; tous deux combattent ce qu'il y a de plus vivace dans le cœur humain, l'espérance, les illusions et les passions; de là le peu de crédit des philosophies.

Il n'y a pas eu moins de systèmes religieux que de systèmes philosophiques.

L'humanité n'a pas vu éclore moins de philosophies que de religions. Elle a tenté, par les religions et par les philosophies, de répondre à toutes les questions qui la tourmentent, sans y réussir; elle a erré perpétuellement sans avancer d'un pas. Il n'y a pas plus de certitude aujourd'hui pour certaines questions que dans les premiers jours du monde.

L'homme en est encore réduit à la foi pure dans les paroles du théologien, ou à la recherche de la vérité sur les questions qui l'agitent.

La vérité absolue, unique, la vraie religion et la vraie philosophie sont la même chose: la théologie et la philosophie sont deux routes différentes, deux manières de chercher et d'arriver à la vérité, but final de l'une et de l'autre; toutes deux cherchent les lois de l'humanité et toutes

deux ont inventé une foule de systèmes différents et contradictoires; de là la morale de chaque religion et de chaque philosophie, et les lois sociales et les mœurs si diverses des différents groupes politiques ou religieux dispersés sur la terre.

La doctrine religieuse, philosophique et politique qui sera d'accord avec l'intelligence et la raison de l'homme sera la seule vraie et la seule selon les lois de Dieu : c'est celle qui enseigne la fraternité humaine, qui commande aux hommes de s'aimer, de s'entr'aider et de se secourir en toute circonstance, doctrine qui ne coûte ni un soupir au cœur, ni un murmure à la raison.

Mais que nous avons été loin de cette doctrine !

En dehors du système chrétien, les religions n'ont servi qu'à l'abaissement et à la démoralisation de l'homme.

L'homme aime mieux être trompé que de ne rien croire; la foi est une certitude, et la certitude est une force qui l'aide à vivre; il fallait dévoyer ce sentiment si puissant, si vivace, et si profond gravé par la divinité au fond du cœur humain pour son bonheur, son émancipation et pour sa liberté. Tous les chefs de ces religions se sont chargés de cette œuvre, et ils n'ont que trop bien réussi; d'une force émancipatrice et fraternelle ils ont fait un instrument d'injustice, d'immoralité, de servitude, et de meurtre, comme on le verra dans les pages suivantes.

Il n'est pas de crime, pas de folie que ces religions n'aient enfanté ou justifié; elles ont été



le naufrage de la moralité, et la dépravation, sinon l'anéantissement de la raison humaine; elles ont consacré, glorifié et sanctifié les plus grands écarts de l'humanité, en jetant au cœur de l'homme un égarement perpétuel, et en mutilant son intelligence et sa raison, pour le conduire d'autant plus sûrement à l'esclavage, que l'homme s'y précipite de lui-même pour satisfaire à ses aspirations religieuses dévoyées.

En égarant la raison et le cœur de l'homme, ces religions en ont fait un être féroce, lâche et cruel; pour le rapprocher davantage de leurs dieux barbares et libertins, ils ont justifié tous les vices, tous les crimes, toutes les superstitions. L'âme humaine fut perdue dans des extases; elle fut fourvoyée dans des vertiges; elle a été tourmentée de terreurs folles, et la raison fut abîmée dans le cerveau de l'homme.

Jusque dans les temps modernes, sur la plus grande partie de la terre on voit que, ni la raison, ni la bonté, ni la justice, ni la science n'ont eu le gouvernement de ces contrées : aussi l'homme a-t-il créé une infinité de déesses et de dieux, faits à son image, tous plus extravagants les uns que les autres, et dont l'occupation paraît plutôt avoir eu pour but de fourvoyer sa raison que de l'éclairer et de la moraliser.

Les hommes ont tout adoré.

Les hommes ont adoré les choses les plus contradictoires : la chasteté et la débauche; ils ont eu des dieux et des déesses pour toutes leurs

passions et pour toutes les bassesses humaines : les Hindous, les Egyptiens et les Grecs, nos prédécesseurs dans la civilisation, ont eu des adorations pour des dieux voleurs, ivrognes, débauchés, lubriques, adultères et incestueux; la vie de leurs divinités n'est qu'un assemblage d'aventures scandaleuses et extravagantes.

Les Romains ont encore porté la démence religieuse plus loin : outre les dieux des Grecs et des Egyptiens qu'ils avaient en commun, Auguste fit de César un demi-dieu, Tibère fit un dieu d'Auguste ; et douze villes de l'Asie-Mineure vinrent devant le sénat romain se disputer l'honneur et le privilége d'élever un temple à Tibère vivant, pour lui offrir les adorations qu'on ne doit qu'aux dieux.

Caïus Caligula, le plus infâme des empereurs romains, se fait dieu lui-même, et il croit à sa vertu divine ; il fait décapiter les dieux romains, met sa tête à la place de celles des divinités décapitées ; et, assis dans le temple, il reçoit les adorations de la foule dévote.

Les Egyptiens adoraient des plantes et des animaus ; ils avaient un culte pour les chats et pour les chiens, pour le crocodile et pour l'épervier, etc. : à la vérité, à côté de ce polythéisme grossier et ridicule de l'antiquité, il y avait un autre culte qui pourrait passer pour une autre religion; ce culte était secret, le premier était public ; ce dernier pour les masses et les simples, l'autre pour le petit nombre, les forts et les habiles ; l'un était fétichiste, et l'autre rationnel.

Au culte public, tout le monde était admis; au

culte secret, qu'on nommait mystères, on ne recevait que les initiés ; les mystères étaient pratiqués au fond des temples, loin de tout œil profane ; pour être initié, il fallait de longues épreuves, qui mettaient en évidence la patience, le courage, l'intelligence et la discrétion du candidat : les affiliés étaient des intelligences de choix.

Dès lors, il ne faut pas s'étonner de la différence qui existait entre le culte public et le culte secret, ou des mystères ; l'initié aux mystères ne pouvait adorer un phallus, l'yoni un lingam, un crocodile, un chien ou César, comme le vulgaire. Sa religion était symbolique, et, derrière les dieux de tout le monde, il voyait l'Etre suprême, le grand incréé. Pour lui, les dieux de la plèbe n'étaient que des symboles, la représentation des attributs et des manifestations de la puissance du Dieu unique et éternel.

L'homme a tout adoré dans la nature : les astres, les rochers, les bois, les animaux et lui même; le bâton qu'il coupe, la mer qui mugit, la pierre qu'il rencontre, le vase ou la poupée qu'il façonne ; le talisman ou l'amulette qu'il fabrique, etc. ; il a adoré à la fois ou séparément Dieu et le Diable, le bon et le mauvais principe; il a peuplé l'univers de génies bons et malfaisants, médiateurs entre le ciel, la terre et l'enfer.

Dans les temps modernes, l'homme de toute race n'a pas été plus raisonnable.

Culte du Serpent.

Les Nègres de la côte de Oueïda, dans la Guinée, adoraient le grand serpent ; c'était leur dieu;

son séjour était établi dans un temple, cathédrale que ce dieu habitait avec son grand-pontife, chef d'une hiérarchie de prêtres et de prêtresses : on invoque le Grand-Serpent pour obtenir des pluies, pour donner la sécheresse, la fertilité aux terres, etc.; pour éloigner les maladies et préserver de mauvais accidents; pour faire prospérer les affaires publiques ou privées, ainsi que pour favoriser le gouvernement du pays.

On consacre à ce serpent des jeunes filles, que les prêtresses enlèvent à leurs familles ; elles les dressent à la danse et aux chants religieux aux frais des parents, et, lorsqu'elles sont nubiles et que leur éducation religieuse est complète, on célèbre leurs noces avec le dieu-serpent; on les voit couvertes des plus beaux pagnes et de riches parures; elles sont conduites au temple, et, la nuit suivante, on les fait descendre dans un caveau voûté, où elles trouvent deux ou trois serpents qui les épousent par commission ; une heure après, elles sont rappelées sous le nom de femmes du Grand-Serpent.

On ne saurait douter, ajoute notre auteur, que ces commissionnaires du serpent ne soient des créatures plus propres au mariage que les reptiles, d'autant plus que les fruits de cette aventure sont toujours de l'espèce humaine.

Lors des premiers établissements anglais sur les côtes de Oueïda, soumises au culte du Grand-Serpent, un capitaine fit débarquer ses marchandises qu'il remisa dans un magasin; les matelots, trouvant dans ce magasin un serpent, le tuèrent et le mirent à la porte, sans penser aux consé-

quences; le lendemain, les Nègres connurent le sacrilége; aussitôt, ils attaquèrent le comptoir anglais, en massacrèrent les habitants, et les marchandises et le magasin devinrent la proie des flammes, pour la gloire du dieu-serpent.

Un porc mange le dieu.

Les Européens avaient introduit les porcs dans le pays du Grand-Serpent; ces animaux y avaient prospéré, et étaient devenus un des éléments de la richesse des adorateurs du dieu-serpent. Un jour, un porc rencontre le dieu dans la rue; le serpent et le porc se regardent, et ce dernier attaque le dieu, en triomphe et le mange après le combat : le Grand-Pontife fait abattre tous les porcs; il a fallu l'intercession de la noblesse du pays, dont les porcs étaient la richesse, pour en sauver quelques-uns.

Le cochon vainqueur et mangeur du grand-serpent avait montré l'impuissance de cette divinité, qui se laissait battre, et en définitive manger ; le même fait pouvait se représenter, et c'était de grande conséquence pour le Pontife noir.

Le Grand Lama, dieu-homme.

La race jaune, qui habite le Tibet, possède un *homme-dieu*, le Grand Lama. Ce dieu-homme a le privilége de la résurrection en chair et en os; quand le Grand Lama meurt, Il renaît immédiament à la vie, sous une forme nouvelle, et, selon l'intérêt des ecclésiastiques chargés de son culte ; mais si l'intérêt de l'empereur de la Chine, qui

est le souverain temporel du Tibet est contraire à celui des ecclésiastiques, le miracle est plus grand : on voit le dieu-homme mort ressusciter en même temps dans deux individus différents, afin de sauvegarder les intérêts séparés des prêtres et de l'empereur.

Le Grand Lama, assis sur un coussin, au-dessus d'un autel, les jambes repliées et immobile, reçoit les adorations de la foule, qui vient lui présenter des offrandes qu'elle jette dans un bassin disposé aux pieds de ce dieu vivant.

Sa fiente sacrée est mangée.

Les excréments de ce dieu-homme sont divins, et sa fiente sacrée est l'objet d'un lucratif commerce, qui enrichit les prêtres qui l'environnent; prise avec les aliments, une pincée de cette marchandise divine a le don miraculeux de préserver et de guérir de tous les maux qui l'affligent ou qui pourraient l'affliger plus tard la personne qui en fait usage.

C'est à la fois un remède pour le mal présent et un préservatif pour le mal à venir.

L'eau de la Salette jouit de la même vertu divine.

Chez le Français, qui appartient à la race blanche, la plus intelligente de l'espèce, dit-on, on a l'eau de la Salette et d'autres choses encore, difficiles à nommer, qui jouissent du même don miraculeux; si les matières sont autres, le fa[illegible] est le même; d'où il faut conclure qu'aucune [illegible] ces races n'est moins religieuse que les au[illegible] ni plus raisonnable.

Les Mexicains avaient des boucheries à viandes humaines.

La race américaine, au Mexique, lors de la découverte de ce pays, possédait de grandes villes avait de grandes armées; son état social avait institué des fêtes somptueuses et magnifiques, développé un luxe éblouissant; sa civilisation lui avait appris à connaître l'année solaire des Egyptiens, avec des jours intercalaires; ils avaient des peintures et des hiéroglyphes pour perpétuer le souvenir de leurs annales: leur ordre social, très-compliqué, avait réparti les habitants en quatre castes, et dans cet empire, comme ailleurs, la caste sacerdotale était à la tête des autres. Riches et puissants, ses dieux, sombres, cruels et avides comme ses prêtres, n'avaient pas de miséricorde, mais ils avaient des processions éclatantes, un culte splendide et des victimes humaines toujours.

Dans les grandes fêtes religieuses, qui revenaient tous les ans, on sacrifiait dans la capitale de l'empire jusqu'à vingt mille victimes humaines à leurs dieux farouches, et la chair de ces victimes, crue, cuite ou rôtie, était vendue dans les boucheries du pays à ce peuple anthropophage.

Quelquefois, les prêtres écorchaient les victimes, ils vêtissaient une peau de femme, et, tenant en main une peau humaine ensanglantée, ils parcouraient la ville en demandant des dons et frappant au visage, avec le cuir ensanglanté, tous ceux dont les offrandes ne les avaient pas satisfaits.

Brahmanisme, folie religieuse des Indiens.

Dans l'Inde, selon les Brahmes, la terre n'est qu'un lieu d'exil et d'épreuves, et l'existence de l'homme n'est qu'une pénitence et une expiation; l'abnégation de soi et la mortification du corps sont les doctrines qu'ils recommandent ; la vie contemplative, le détachement de ce monde est l'idéale perfection humaine.

Sous l'influence de ces doctrines, qui arrêtent les progrès de l'humanité dans les pays où elles sont toutes-puissantes, on voit les dévots se livrer à des austérités insensées pendant les grandes fêtes célébrées pour le culte.

Les uns se percent les flancs, d'autres la langue; d'autres vont accrocher les chairs de leurs épaules aux extrémités d'un bâton armé d'un crochet, et se font tournoyer autour d'un pivot comme les ailes d'un moulin à vent, et, pendant qu'ils tournent ainsi, les pénitents hindous chantent et répandent des fleurs sur les spectateurs.

A la mort du mari, la femme doit se faire brûler vivante sur un bûcher pour aller rejoindre son époux dans l'autre monde, où elle aura autant de milliers d'années de bonheur qu'elle a de cheveux sur la tête.

Pendant les fêtes de Chrichna, qu'on célèbre dans la ville de Djaggernat, on voit des extravagances religieuses non moins grandes : le char du dieu est promené par la ville, et les dévots se jettent sous les roues pour se faire écraser en tout ou en partie, selon le plus ou moins d'ardeur superstitieuse dont ils sont possédés; d'autres

vont se précipiter jusqu'au cou dans des eaux croupissantes et infectes, où ils restent; d'autres s'emplissent la bouche d'ordures ou se tiennent les pieds en l'air et la tête sur la terre; d'autres se brûlent le ventre ou d'autres parties du corps, et, tous les ans, plusieurs personnes perdent la vie dans ces effroyables fêtes.

Ils ont des dieux qui révoltent nos idées.

Si le brahme adore l'éternel créateur, la plèbe, livrée au fétichisme le plus grossier, entretenu avec soin par les brahmes, a des dieux qui révoltent nos idées par leurs représentations et par leurs images obscènes.

Le culte du dieu Siva, à la fois sensuel et sévère, créateur et destructeur, dans lequel on trouve le plaisir et la douleur, la volupté et la mort, est très-répandu dans l'Inde, où il est connu depuis la plus haute antiquité. Son symbole est le lingam, qui est identifié au dieu; et le lingam est l'image des organes de la génération dans l'accomplissement de l'acte qui leur est propre. C'est sous cette figure que Siva est le plus habituellement adoré.

A côté de ce dieu créateur est sa Sacti, qui est à la fois son épouse, sa sœur et sa fille; c'est la mère, la matrice de tous les êtres : son symbole est l'yoni.

Toutes ces folies religieuses se sont étendues de l'Inde en Europe, soit par prédication, par émigration, transportation ou invasion d'un peuple chez un autre.

Le polythéisme des anciens n'est pas moins révoltant.

La déesse assyrienne Mylitta est représentée, comme la Sacti indienne, par l'organe générateur de la femelle; à Babylone, au centre de son culte et dans une contrée où les femmes ont toujours été tenues très-sévèrement par les hommes, et où ces derniers attachaient un grand prix à la chasteté et à la sagesse de leurs épouses, la religion a trouvé moyen de surmonter et de vaincre leurs scrupules: les Babyloniennes riches et pauvres devaient, au moins une fois dans leur vie, sacrifier leur chasteté à des étrangers, et leur payer un tribut de volupté à prix d'argent, à côté du temple de la déesse Mylitta.

La Phénicie avait des fêtes religieuses où la prostitution des femmes faisait partie du culte; il en reste encore des traces; dans quelques pays on prie les voyageurs de disposer des femmes et des filles de l'endroit.

En Syrie, la grande déesse Derceto avait de nombreux eunuques sacrés pour la servir, lors de la célébration de ses fêtes, les plus dévots Syriens s'enlevaient publiquement les parties viriles avec un instrument tranchant et se consacraient ainsi à la déesse; les dévotes du pays se passionnaient pour ces eunuqnes sacrés, et elles se livraient avec eux à un commerce monstrueux et à de pieuses orgies.

A Biblos, pendant les fêtes d'Adonis, les femmes devaient se couper les cheveux ou se livrer à des étrangers; et dans la même ville, la déesse

Astarté exigeait la sensuelle offrande de leur chasteté.

Aux fêtes de Cybèle, dans la Phrygie, les dévots s'eunufiaient comme en Syrie, et ils portaient triomphalement, pendant les fêtes de la déesse, l'organe générateur dont ils s'étaient privés.

La déesse Anaïtis était adorée en Arménie; elle avait de nombreux esclaves sacrés des deux sexes, qui cultivaient ses terres au profit des prêtres; deux fois par an, des fêtes étaient célébrées par des processions, des danses, des contorsions, des prostitutions, et par tous les excès impudiques les plus honteux.

On lui consacrait les jeunes filles des familles les plus riches du pays, que ces dernières livraient au temple sans scrupule et sans honte, pour y être prostituées à prix d'argent au premier venu; ces filles s'abandonnaient dans le temple même, croyant plaire à leur déesse, et faire acte de religion en se déshonorant !...

Toutes ces sales prostitutions enrichissaient toujours les prêtres par les cadeaux que les étrangers qui en avaient profité faisaient au temple.

A Carthage, le culte de la déesse Astarté n'était ni moins voluptueux, ni plus chaste que celui de Mylitta à Babylone, d'Anaïtis en Arménie, de Vénus en Chypre ou ailleurs.

On peut dire que l'organe générateur, divisé en mâle et en femelle, a été adoré et qu'il a reçu les hommages de tous les peuples primitifs de l'antiquité : on retrouve son culte chez les Egyptiens, chez les Pélasges en Grèce, chez les Etrus-

ques en Italie, dans les îles de la mer Méditerranée, et jusqu'à Cadix, au delà du détroit d'Hercule, en Espagne.

Dans ces cultes de déesse, accompagnés de prostitutions, de phallus ou de lingam, c'est le principe femelle qu'on adorait ; comme on adorait le principe mâle dans les cultes d'Hermès, de Pan, de Bacchus et de Priape.

Les Phéniciens sacrifiaient des enfants à leur dieu Moloch.

Les Carthaginois en sacrifiaient au leur, nommé Baal.

Le phallus servait d'amulettes aux dévotes païennes.

Les principes de l'Évangile, interprétés par les théologiens, n'ont amené que des crimes.

Dans notre monde moderne, les admirables principes de fraternité prêchés par Jésus, ces doctrines d'abnégation de désintéressement, de mansuétude, de résignation, de charité inépuisable, de bonté au delà du possible, et du pardon des offenses, dont son adorable vie nous a montré l'exemple, n'ont produit que des meurtres, des vols et des pillages ; le sang a coulé par flots, la justice et l'équité ont été bannies du monde, et méconnues au nom de Jésus-Christ, qui n'a jamais prêché que l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Clovis, cette épée de Dieu, comme le clergé catholique l'a appelé, prend sous sa protection

les maîtresses et les enfants des prêtres: il accorde le droit d'asile aux églises *pour tous les crimes*, et voilà Dieu qui sauve dans ce monde les crimes qu'il châtie dans l'autre; les biens du clergé sont inaliénables et exempts de taxe, et ce roi sacré et protégé par de pieux évêques établit son pouvoir par l'assassinat, le meurtre, l'incendie et la trahison; les évêques n'ont pas eu un mot de blâme pour tous ces crimes: au contraire, un évêque lui dit : *Ta félicité est la nôtre, et quand tu combats, c'est nous qui gagnons la victoire*... Dans une autre circonstance, saint Remy disait du même souverain : *Il faut se conformer à la volonté d'un roi défenseur et propagateur de la foi.*

Clovis avait détruit les ariens, qui soutenaient que Jésus n'était pas consubstantiel à son père, au profit des catholiques, qui soutenaient les opinions contraires; les ariens qui ne furent pas massacrés ou convertis furent vendus comme esclaves, et leurs propriétés furent confisquées par les vainqueurs, «*parce que leurs terres étaient bonnes.*»

Charles Martel recommence les mêmes déprédations et les mêmes crimes, toujours au nom de Jésus-Christ et pour la gloire de Dieu : les habitants d'Avignon sont massacrés, ceux de Nîmes, d'Agde, de Béziers, sont brûlés, et leurs villes rasées; d'autres sont accouplés comme des chiens et vendus !...

Pendant trente-trois ans, Charlemagne ravage les pays saxons, du Rhin à la mer Baltique, de l'Elbe aux monts Karpathes, sous le prétexte de

convertir au christianisme les habitants de ces malheureuses contrées.

Les massacres en masse, la déportation de nations entières, les confiscations et toutes les iniquités furent saintement employées pour atteindre ce pieux résultat : sauver l'âme de ces païens qui ne voulaient pas être sauvés.

Le pape sacre Charlemagne empereur d'Occident, et il voue à l'enfer quiconque ne lui obéira pas.

L'empereur promet au pape de traiter comme les Saxons tout ce qui ne se soumettrait pas aveuglément aux décisions de l'Eglise.

Les philosophes ni les penseurs n'ont plus de refuge sur la terre : César les passe par les armes s'ils ne pensent pas comme le pape ; le pape les fait brûler en ce monde, en attendant les flammes de l'enfer, s'ils sont hostiles à César. A cette époque, l'esclavage était général ; Alcuin, savant de la cour de Charlemagne, possédait 20,000 esclaves à lui seul.

César et le pape se font providence : ils penseront pour tous ! le principe d'autorité est divinisé; et à eux deux ils sont tout, et le reste de l'humanité rien qu'une chose, un bétail qu'on massacre, échange, transporte ou qu'on vend.

L'autorité devient l'origine et la fin de toute chose : il n'y a de bien, de bon, de juste que ce qu'elle déclare juste, bon et bien ; obéir, tel est le devoir; penser, tel est le crime : la raison a perdu ses droits et son indépendance : toutes les volontés, toutes les consciences sont absorbées

dans la conscience et dans la volonté du pape et de César.

Nous entrons en pleine féodalité.

Le monde fut arrêté dans sa marche et le progrès de l'humanité fut interrompu et fourvoyé; la force et le succès furent les seuls droits sanctionnés et reconnus par la providence; il n'y eut plus ni morale, ni justice, ni principes; ce fut une démoralisation générale.

Avec la féodalité triomphante, l'oppression matérielle et morale est fondée, et nous sommes en pleine barbarie; c'est le beau temps des duels judiciaires, des épreuves par l'eau et le feu, des tortures, de l'inquisition, des bûchers, des sorciers, des hérétiques et des droits du seigneur.

Ici, un vassal était puni de mort pour avoir tué un lapin qui mangeait sa récolte; là, un étourdi avait la langue percée pour avoir chanté une chanson obscène; un autre était roué pour n'avoir pas retiré son chapeau devant une procession; un noble du dauphiné avait le droit, quand il était en chasse, de prendre le premier paysan venu, de l'éventrer et de se réchauffer les pieds dans ses entrailles palpitantes; d'autres avaient le droit de déflorer les femmes avant leur mariage. Philippe de Valois donne à ses chevaliers le droit de prise, comme il le pratiquait lui-même, avec tous les officiers de sa maison; ce droit consistait à prendre, sans rien payer, tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance chez les paysans et les bourgeois, etc., etc. Et tous ces abominables droits n'ont été abolis que par notre grande et glorieuse Révolution.

Le coin du monde où César et le pape triomphants commandent devient un lupanar et un abattoir humain..

Neuvième siècle.

La traite des esclaves est établie en France dès le commencement du siècle ; tout seigneur pressé d'argent vendait ses paysans ou leurs enfants aux musulmans d'Espagne; les juifs étaient les entremetteurs de cet infâme commerce, toléré et autorisé par César et par le pape.

Mais l'Eglise, toujours charitable, refusait le baptême aux enfants vendus pour qu'ils n'encourussent pas le crime d'apostasie.

Dixième siècle.

Des femmes, des enfants et des hommes mariés possèdent des évêchés ; le clergé de ce siècle devient le scandale du monde chrétien par ses débauches et par ses cruautés il est la honte de l'humanité ; quelques papes sont choisis et nommés par des courtisanes.

Onzième siècle.

La famille carlovingienne est renversée par la famille capétienne : Hugues Capet succède à l'héritier de Charlemagne.

La vie scandaleuse du clergé et tous ses vices révoltent la conscience de tout ce qui est honnête; les plus purs essayent de se sanctifier par la morale douce et simple de l'Evangile; ils veulent se sauver en dehors du sacerdoce ; ce dernier déclare cette prétention hérétique, et il en-

treprend une atroce persécution contre les novateurs : l'Eglise fait un devoir à César d'exterminer tout ce qui ne se soumet pas au pape.

Etienne d'Orléans était juste, bon et pieux; il était le confesseur de la reine, mais il était novateur ; il est supplicié en 1022 ; sa pénitente va le voir mourir, et, à son passage, la reine lui arrache un œil avec une baguette de fer.

Tous ceux qui refusent de manger de la chair sont brûlés comme hérétiques.

Les ennemis de l'incontinence sont brûlés pour cause d'hérésie, et les tribunaux ecclésiastiques qui les condamnent reconnaissent les coupables à leur pâleur (Châlons, 1046).

D'autres sont pendus à Gotzlar pour avoir refusé de faire mourir un poulet, qu'un concile d'évêques leur avait commandé de tuer (1052).

A Arras, de malheureuses femmes, ayant manifesté de l'horreur pour l'incontinence, furent condamnées au feu et brûlées.

Pendant le tiers de ce siècle, toute la population fut à l'état de famine ; il y en eut treize, dont quelques-unes durèrent plusieurs années.

Douzième siècle.

Des poursuites atroces continuent contre tous ceux qui veulent spiritualiser la religion; des protestations surgissent de tous côtés contre l'Eglise, malgré tous les bûchers dont elle couvrait le pays.

Sont brûlés et massacrés les henriciens, les bons hommes, les catharins, les pauvres de Lyon, les apostoliques, les patérins, etc., etc. Le

clergé a soulevé contre eux les princes et la populace de l'Europe; le fer et le feu ont été employés pour leur apprendre ce qu'il en coûtait de se passer du sacerdoce et de vouloir faire son salut par une vie pure, conforme aux principes évangéliques, mais en dehors de l'Eglise.

Jean, évêque de Saint-Malo, fit brûler tant de monde qu'on le surnomma Jean de la Grille.

En Angleterre, le clergé fut encore plus barbare (1160): les évêques, n'ayant pu obtenir du Parlement une sentence de mort contre les hérétiques, les font marquer au front avec un fer rouge, et déchirer à coups de verges sur le corps; puis, les chassant sur les routes en plein hiver, sans secours ni aucune chose nécessaire à la vie ni à leur triste état, ils interdisent aux chrétiens charitables, sous peine d'excommunication, de les recevoir ou de leur venir en aide.

Ils périssent sur les chemins, abandonnés de tous, de froid, de misère ou de faim.

Les jureurs et les blasphémateurs riches payaient une amende, les pauvres étaient jetés à la rivière.

Mais les croyances et les convictions des réformateurs étaient à la hauteur de la barbarie et de la cruauté de l'Eglise.

Novateurs, pape et César se préparent pour la grande lutte du siècle suivant, lutte suprême, où le pape fut encore vainqueur.

Treizième siècle.

Le pape et César veulent en finir avec les novateurs.

L'Eglise proscrit comme une rébellion *contre Dieu même* tout esprit de résistance, tout esprit d'examen, toute prétention des sujets à faire valoir des droits qu'ils eussent par eux-mêmes.

Les réformateurs, malgré l'excommunication dont ils sont frappés, nient la nécessité d'un clergé dissolu ; ils prétendent que le plus vertueux et le plus digne doit seul adresser à Dieu les prières de tous.

Le pape Innocent III ordonne l'anéantissement de ces hérétiques, qui proclament une doctrine dangereuse, qui veut que les purs seuls puissent s'adresser au Dieu de justice et de bonté : il croise le nord de la France contre le midi ; les peuples barbares de l'Europe contre les peuples civilisés ; il leur demande seulement quarante jours de croisade, et il leur promet des indulgences étendues : *Tous les péchés de* LA VIE CRIMINELLE *seront lavés par cette croisade ; et* TOUTES LES PERSONNES *du midi de la France avec* LEURS PROPRIÉTÉS *sont abandonnées aux croisés pour qu'ils* ASSOUVISSENT TOUTES LEURS PASSIONS !

L'empereur d'Allemagne, le roi d'Angleterre, et celui de France envoyèrent 50,000 guerriers, suivis de cent mille pèlerins pour massacrer et piller.

C'est pendant cette horrible croisade, au sac de Béziers, que le légat du pape Innocent III disait cette parole devenue célèbre : *Tuez-les tous, le Seigneur reconnaîtra bien ceux qui sont à lui* (il s'agissait d'hommes, de femmes et d'enfants). Tous furent tués.

A Carcassonne, le vicomte qui portait le nom

de cette ville, voulant en sauver les habitants, accepte du légat un sauf-conduit qui lui est offert pour lui et pour 300 de ses chevaliers, afin de venir traiter pour la reddition de la place dans une entrevue que l'abbé de Cîteaux lui avait demandée ; aussitôt arrivés, ils sont tous chargés de chaînes ; le vicomte meurt en prison, et les chevaliers sont la plupart brûlés.

L'auguste et saint pontife avait dit :

C'est manquer à la foi que de garder la foi à qui n'a pas de foi.

Les malheureux habitants de Carcassonne, privés de leurs défenseurs, se sauvent par un souterrain, mais le vindicatif prélat rattrape 400 hommes et femmes, qu'il fait brûler dans un immense bûcher, et 50 autres sont pendus.

Ces saintes et pieuses armées d'assassins et de pillards se renouvelaient jusqu'à quatre fois dans l'année; au bout de quarante jours d'égorgements, elles retournaient chez elles, assurées, par les moines qui les conduisaient, de toutes les joies du paradis.

Pour éviter, à l'avenir, un danger semblable à celui dont l'Eglise venait de sortir par l'extermination des Albigeois, la papauté établit le tribunal de la très-sainte Inquisition, pour rechercher et pour punir tous les ennemis de l'Eglise.

Les souverains ayant aidé le pape à détruire ses ennemis, le pape vient en aide aux souverains :

En 1215, les Anglais ont l'insigne insolence d'exiger de leurs rois :

1° *De ne plus dépouiller les veuves ni les mineurs sous leur tutelle ;*

2° De ne plus exiger de rédemption exorbitante des chevaliers qui succèdent à un fief;

3° De ne plus lever de subsides sans l'approbation des communes du royaume;

4° De ne plus se faire suivre de juges, pour les tenir dans une absolue dépendance;

5° De ne plus imposer d'amendes aux francs tenanciers, aux marchands et aux paysans sans un jugement de douze pairs (jury);

6° De ne plus emprisonner ou priver de leur vie ou de leurs membres les mêmes personnes sans un jugement semblable.

Le roi anglais, JEAN, jura et signa tous ces engagements, qui sont connus en Angleterre sous le nom de Grande-Charte; c'est l'origine du droit anglais, de la liberté de ce pays, et du jugement par jury.

Mais aussitôt que le pape Innocent III eut connaissance de cette charte acceptée par le roi JEAN, il la déclara, par un bref du 24 août 1215, *illicite et inique;* il l'annula, et défendit au roi de l'accepter sous peine d'*anàthème!*

L'Eglise est maîtresse partout, et elle domine sur tous les souverains, qui sont devenus ses licteurs.

Quatorzième siècle.

L'Eglise abuse de son pouvoir et se brouille avec César, mais les populations n'y gagnent rien; le pouvoir de César n'est pas plus doux que celui du pape; il brûle, pend, vole, décapite, confisque les biens comme le pape; les légistes

sont nés, et l'Eglise va trouver des ennemis dignes d'elle.

L'Eglise avait décidé que :

1° *Dans toute cause d'hérésie, l'accusé serait tenu pour convaincu, jusqu'à son absolution par un juge compétent;*

2° *Tout ministère d'avocat, toute assistance pour le défendre lui seraient refusés;*

3° *Le témoignage même des* INFAMES *serait considéré comme suffisant pour prouver un délit contre la foi.*

Les légistes de Philippe le Bel vont appliquer. *au pape même* les lois formulées par l'Eglise ; ils ne seront ni plus scrupuleux, ni plus honnêtes, ni moins vindicatifs que les moines et les abbés, mais ils seront plus actifs et plus habiles; c'est en eux que commence la noblesse de robe, sortie du peuple, dont l'illustration était tout intellectuelle.

En 1303, le pape Boniface VIII disait avec orgueil : *C'est moi qui suis pape et césar.* Deux légistes du roi PHILIPPE le dénoncent et l'accusent d'être un faux pape, ayant usurpé le pontificat sur Célestin V ; ils affirment en outre qu'il était hérétique, simoniaque et endurci dans le péché.

Ils conclurent, aux termes des lois de l'Eglise, à ce qu'il fût arrêté, mis en prison et tenu pour convaincu jusqu'à ce qu'il pût être jugé par un tribunal compétent.

Nogaret, l'un des dénonciateurs, passe en Italie, enlève le pape et le met en prison, d'où une révolte le délivre; mais un mois après, Boniface meurt de chagrin et de désespoir.

On recommence à brûler sous l'impulsion de l'Inquisition, en France, en Pologne, en Hongrie et en Allemagne, et, pour exciter le zèle des persécuteurs, le pape Grégoire XI exalte le zèle des catholiques par la cupidité.

En 1375, il ordonne *que les confiscations des biens des suppliciés appartiendraient aux juges qui les auraient condamnés, tandis que la nourriture des détenus serait à la charge des évêques qui les auraient laissés vivre.* Quelle justice! quelle morale! l'Eglise eut jusqu'à trois papes s'excommuniant réciproquement, au grand scandale du monde chrétien.

Le siècle est terminé par le pillage général des bourgeois et des paysans; par des inondations, des famines et de redoutables maladies pestilentielles.

Les rois vendent la liberté aux serfs et la leur reprennent; la noblesse la vend aux roturiers, aux villes, aux corporations, et la reprend; on vend la justice, on vend l'impôt; les papes trafiquent des fonctions ecclésiastiques; ils vendent le pardon des péchés; ils excommunient, pour lever l'excommunication contre finance: on fait argent de tout.

Quinzième siècle.

Ce siècle commence avec trois papes, en même temps infaillibles, tous trois s'excommuniant, et le clergé de chacun dénonçant les turpitudes et les infamies des deux autres; il est terminé par Alexandre Borgia, connu sous le nom d'Alexandre VI; cet auguste pontife met sur le

saint-siége le crime et la débauche dans sa plus honteuse, dans sa plus sale, dans sa plus criminelle expression.

Le pape et son fils avaient l'habitude d'empoisonner leurs ennemis, et même leurs favoris riches pour s'emparer de leur fortune : Alexandre mourut, malgré son infaillibilité, du poison qu'il avait préparé pour ses cardinaux : sa mort fut le résultat d'une erreur de bouteille.

Ce siècle est célèbre par l'invention de l'imprimerie, cette arme de la liberté et de la philosophie (1436-1440), par un usage plus fréquent de la poudre et des armes à feu, et par l'usage de la boussole.

Depuis le 8e siècle, les âmes honnêtes et intelligentes furent toujours en révolte ouverte contre l'Eglise ; l'Eglise employait contre elles l'eau, le fer et le feu. On les noyait, on les massacrait, on les brûlait, et toujours on confisquait leurs propriétés.

Seizième siècle.

Luther se lève et dit à l'Eglise que tout dans ce monde est l'œuvre de Dieu, nos croyances comme nos actions ; qu'elles ne nous sont pas imputables, que dès lors l'homme n'a aucune responsabilité ; que les œuvres ne sont rien, et que la foi est tout.

Il commence l'attaque en 1517, en prêchant que le seul maître c'est le Christ, la seule autorité c'est l'Evangile ; que l'homme n'est pas libre, que Dieu lui donne la foi ou la lui refuse ;

que l'Eglise n'a rien à prescrire à l'homme, qui ne dépend que de Dieu seul, et que le dernier des hommes qui a la foi est l'égal du pape.

En déclarant les œuvres rien et la foi tout, le prêtre et le moine tombaient au-dessous du laïque qui avait la foi ; la hiérarchie catholique, si savamment organisée, était renversée, son inutilité reconnue, et Luther coupait court à toute argumentation ; tous les dons de la milice sacrée étaient des dons de Dieu, comme les dons de la vie laïque ; la vie vulgaire reprenait sa valeur et sa place, l'autorité spirituelle était détruite.

En 1520, Martin Luther est excommunié par le pape, et cet anathème est reçu par des éclats de rire. On ne voyait que moines se mariant publiquement, qu'images de madones détruites, que statues de saints renversées, et à ces faits si nouveaux il faut ajouter l'excommunication du pape par Martin Luther, disant : Christ verra des deux excommunications laquelle vaut.

Le grand excommunicateur du catholicisme excommunié par un hérétique, quelle nouveauté !

Luther n'était qu'un moine révolté ; aussi il ne conclut qu'à la liberté spirituelle du chrétien, à sa liberté intérieure de conscience ; il a fait de la religion une annexe de la royauté ; c'est à cette circonstance qu'il dut d'être soutenu contre le pape par l'autorité laïque de son époque ; mais l'émancipateur religieux devait nécessairement amener des novateurs politiques, le principe d'autorité laïque était aussi menacé que l'autorité religieuse par les nouveautés de Luther.

Calvin et Loyola.

Calvin et Ignace de Loyola entreprirent la défense et la restauration de l'autorité religieuse menacée : Ignace fonde l'ordre des Jésuites, ayant pour règle une obéissance aveugle et absolue aux volontés des supérieurs ; Calvin établit pour l'homme la nécessité d'être soumis à une autorité; il fonde le pouvoir de son Eglise sur la fatalité, qu'il admet comme Luther, mais il en tire d'autres conséquences ; il dit : Dieu donne à l'homme la grâce, ou la lui refuse ; chaque être est donc prédestiné; avoir la grâce, c'est être assuré que l'Ecriture sacrée est la vérité et qu'elle est la parole de Dieu ; il substitue les écritures, un texte précis, aux traditions de l'Eglise catholique, aux idées de ses prêtres.

Calvin se fait pape protestant ; il établit pour règle l'autorité de son Eglise, ayant une base inébranlable, l'Ecriture sainte et la prédestination. Il décide que : entendre l'Ecriture sacrée comme l'entend l'Eglise de Calvin, c'est être prédestiné, *élu de Dieu ;* l'entendre autrement, c'est toujours être prédestiné, mais réprouvé et *condamné par Dieu;* de cette inégalité de dons, il tirait la conséquence que Dieu avait prédestiné les bons, *les élus*, à gouverner et à punir les méchants, *les réprouvés.*

La conclusion, c'est que l'Eglise calviniste brûlait ses contradicteurs tout aussi bien que l'Eglise catholique.

En France, l'alliance du roi et du pape, en 1572, leur fait tenter un grand et dernier effort

sanglant : dans la nuit de la Saint-Barthélemy, 70,000 citoyens français, des plus moraux, sont massacrés, et c'est le souverain qui donne le signal de cette tuerie, de son palais du Louvre.

Les novateurs religieux étaient encore vaincus, les huguenots étaient soumis, mais l'Eglise se retrouve face à face avec d'autres ennemis, les encyclopédistes et nos grandes assemblées révolutionnaires.

Aujourd'hui, l'Eglise enlève encore des enfants à leurs parents juifs pour les convertir, mais elle ne brûle plus, elle ne massacre plus personne.

La vraie religion.

On voit, par ce que nous venons de dire, que les religions autres que le christianisme sont à la fois des guides puissants et de fortes brides pour conduire l'homme ; nous avons vu qu'elles avaient sanctifié tous les vices, tous les crimes et toutes les superstitions.

La véritable religion, la vraie philosophie et la bonne politique unissent les hommes et les moralisent au lieu de les diviser et de les abrutir : c'est la poésie de l'âme, c'est l'idéal de la vie, c'est la justice partout, c'est la vie spirituelle e matérielle de l'humanité ; c'est une aspiration du cœur vers tout ce qui est grand, beau et bon ; c'est un besoin de nous élever au-dessus de la vie vulgaire et de nous rapprocher de la divinité en suivant et en pratiquant strictement ses lois ; c'est l'espérance et le bonheur de l'homme ; c'est le règne de Dieu sur la terre.

Il n'y a donc qu'une religion, comme il n'y a qu'un Dieu, qu'une philosophie, qu'une sagesse, qu'une vérité, c'est la religion qui considère les hommes comme frères, qui les rapproche, qui abat toutes les barrières, tous les obstacles, toutes les idées qui les séparent ou qui les divisent.

Tout ce qui tend à éloigner de ces principes est injuste et faux; tout ce qui tend à en rapprocher et à les consacrer est juste, bon et vrai; c'est la grande doctrine, la vraie, la bonne, la seule prêchée par le Christ il y a bientôt dix-neuf siècles, et remise en évidence et inscrite sur son drapeau par la grande et glorieuse révolution française.

C'est la doctrine de la liberté, de l'égalité et de la fraternité humaines.

Elle enseigne un Dieu unique, auteur de toute chose, et père de tous les hommes, plein de bonté pour ses enfants, qu'il recevra dans son sein, qu'ils soient hérétiques, turcs ou païens, pourvu qu'ils aient pratiqué et suivi la loi morale universelle, qui recommande d'oublier tout ce qui fait haïr et d'exalter tout ce qui fait aimer son prochain; qui donne à l'homme la justice, la tolérance et la mansuétude; qui lui laisse ses libres aspirations, sa libre pensée, son libre amour de Dieu et des hommes, et enfin son libre épanouissement matériel et intellectuel.

Telle est la vraie religion.

Religions révélées et religions qui possèdent des livres sacrés.

Plusieurs grands systèmes religieux, écrits et savants, ont partagé le monde dans le passé, et se sont perpétués dans le présent ; presque tous avaient des légendes incroyables, immorales ou indécentes ; ils s'appuyaient sur des faits impossibles et miraculeux pour prouver qu'ils étaient la vérité absolue ; aucun n'admettait l'examen, la critique; ils avaient une histoire et une science à part, basée sur l'intervention miraculeuse de la divinité dans les choses de ce monde ; c'était la négation de la science, le naufrage de la raison et le triomphe des aberrations mentales de l'homme.

Chaque religion anathématise celles qui lui sont contraires.

On connaît sept grands systèmes religieux, savants et écrits dans des livres sacrés; dont cinq ont été révélés par Dieu même.

Systèmes révélés :

1° Le Mazdéïsme, *révélé* à Zoroastre.
2° Le Brahmanisme, *révélé* à Manou ;
3° Le Mosaïsme, *révélé* à Moïse ;
4° Le Christianisme, *révélé* à Jésus-Christ;
5° L'Islamisme, *révélé* à Mohammed (Mahomet)

Deux autres systèmes possèdent des livres sacrés, sans être révélés :

1° Le Bouddhisme, prêché par Bouddha ;

2° Le Polythéïsme, dont les livres sacrés sont devenus le dictionnaire de la fable que nous connaissons.

Enfin, les deux systèmes écrits de Confucius et de Lao-Tsée, que suivent une grande partie des Chinois.

L'homme divisé par groupes religieux dans les temps modernes.

	Millions d'habitants.
1° Le Bouddhisme est pratiqué par...	393
2° Le Christianisme, avec ses sectes, par	367
3° L'Islamisme avec ses sectes	200
4° Le Brahmanisme	160
5° Confucius et Lao-Tsée...........	86
6° L'Idolâtrie, fétichisme	60
7° Le Santoïsme....................	28
8° Le Mosaïsme.....................	4
9° Le Mazdéïsme....................	2
Total....	1.300

Le *Brahmanisme* et le *Bouddhisme* se sont développés dans l'Inde, et le dernier s'est étendu à l'orient, en Chine, au Japon et dans l'Indo-Chine.

L'*Islamisme* s'est développé dans l'Arabie, grande Péninsule de l'Asie, et il s'est étendu à l'occident de l'Asie et dans l'Afrique ; il n'a pu s'établir en Europe.

Le *Christianisme* s'est développé dans la Syrie et s'est étendu en Europe et dans l'Amérique ; il n'a pu s'établir ni en Asie ni en Afrique.

Dans la Grèce ancienne et à Rome païenne, le culte était une annexe de la puissance publique; la cité dominait le temple, le magistrat commandait au prêtre, c'était le souverain qui réglementait le culte dépendant de l'Etat; dans le monde moderne qui pratique le christianisme, le pouvoir spirituel est indépendant du pouvoir temporel.

Bouddhisme.

Cette religion est née dans le sein du Brahmanisme, vers le septième siècle avant Jésus-Christ et peut-être avant; le Bouddhisme est une réforme des croyances des Brahmanes, tirées des Vedas, livres divins de l'Inde; son développement se fit sur les deux rives du Gange, par des prédications philosophiques tolérées pendant de longs siècles par les prêtres de Brahma.

Ce culte s'étendit au sud jusqu'à l'île de Ceylan, au nord jusque dans la Mongolie, à l'est jusqu'au Japon, en passant par la Chine et l'Indo-Chine, et à l'Ouest jusqu'à la mer Caspienne.

Après une durée de douze siècles dans l'Inde, il en a été expulsé et ses partisans exterminés par une persécution violente, et cependant sa puissance n'a fait que s'étendre autour de cette contrée.

Bouddha, le fondateur du Bouddhisme, était le fils du roi du pays; il appartenait donc à la caste des guerriers. Il fut nommé Çakya-Mouni quand il eut embrassé la vie religieuse.

L'orthodoxie bouddhique a été constituée par trois conciles; cette religion florissait déjà du

temps d'Alexandre le Grand : les Bouddhistes s'abstenaient déjà de vin ; des femmes participaient à leur religion, et, comme les hommes, elles se vouaient au célibat.

Les Soutras sont les Evangiles des Bouddhistes ; ces livres sacrés contiennent la doctrine du réformateur, recueillie de la bouche même de Bouddha.

Le Bouddhisme fit de rapides progrès dans l'Inde, où il bouleversa le Brahmanisme ; il a pour base la métempsycose, qui est sa sanction ; son but est d'échapper à la renaissance en entrant dans le Nirvana, et le Nirvana, c'est le néant.

Il enseigne l'égalité des hommes devant le Nirvana, à côté du Brahmanisme, qui enseignait l'inégalité, et qui avait divisé les hommes par castes ; pendant douze siècles, il est resté en paix avec le Brahmanisme ; puis, par une cause inconnue, une lutte terrible s'engage entre ces deux religions, à la suite de laquelle le Bouddhisme est banni de l'Inde.

Selon le Bouddhisme :

Tous les maux physiques ou moraux qui affligent l'homme dans cette vie ne sont que la conséquence du péché que chaque mortel a fait dans une vie antérieure, et la vie contemplative est l'idéale perfection humaine.

Le Bouddhisme est une religion de renoncement et de sacrifice ; il a établi le baptême pour remettre les péchés personnels commis dans les vies précédentes ; il y a des ordres de religieux mendiants, ainsi que de religieuses ; ils ont des

endroits de pèlerinage au fond de pays déserts, où les pèlerins sont conduits par les moines bouddhistes.

Christianisme.

Jésus, fils de Marie, un des plus humbles habitants de la Palestine, se lève et prêche à ses compatriotes :

Dieu est le père de tous les hommes, qu'il a créés sur la terre en vue des joies célestes, après la résurrection des corps; joies qu'il leur a réservées dans le Paradis, pour récompense; ou en vue des tortures de l'Enfer pour leur punition, en raison du bien ou du mal qu'ils auront fait sur la terre.

Sa parole et ses prédications sont contenues dans les Evangiles, que tout le monde connaît.

Les évangiles sont la base du Christianisme et le résultat d'une vie publique de trois années; la doctrine prêchée par Jésus était éminemment révolutionnaire : à une société qui avait pour base la force, l'inégalité et l'esclavage, il venait prêcher l'égalité et la fraternité humaine.

Dieu est le père de tous les hommes! Et voilà, par cette phrase, la fraternité du maître et de l'esclave affirmée, et leur égalité proclamée devant cette paternité divine.

Jésus est arrêté comme perturbateur de l'ordre social, condamné à mort sans jugement, et crucifié entre deux bandits, par les maîtres et les dévots de son époque.

Par ses idées, par sa vie pure, par ses actes et par sa mort, Jésus a donné la vie aux dogmes

des Pharisiens en les vulgarisant, et il les a liés avec la morale des Esséniens, ou guérisseurs d'âmes.

Catholicisme.

La révélation de Jésus et successivement celle des apôtres, des pères de l'Eglise, des conciles et des papes, ont formé le Catholicisme et en sont les bases.

La divinité de Jésus-Christ, reconnue et affirmée par l'Eglise, a donné aux dogmes catholiques un degré de certitude qu'ils n'auraient jamais eu sans cette reconnaissance : ce n'était plus un prophète qui les avait prêchés, c'était Dieu lui-même, fait homme, qui les avait révélés.

L'Eglise catholique fait de la terre le centre du monde, un lieu d'épreuve et de misère ; elle place au-dessus le firmament avec les étoiles ; le soleil tourne autour de notre globe ; au delà, l'océan céleste, source du déluge universel ; au-dessus des eaux, vers les bornes du monde, le paradis, séjour des bienheureux et des anges ; au-dessous du sol, dans les entrailles de la terre, l'enfer et le purgatoire.

Jésus descend aux enfers, revient sur la terre et remonte au ciel.

L'Eglise promet l'égalité et le bonheur après la mort : la vie terrestre n'étant qu'une vie de peines et de misères en vue de la vie céleste, but final de l'homme.

A la fin du monde, que l'Eglise rattache ou fait finir au jugement dernier, Jésus, assis à la droite

de Dieu, fera passer les bons dans le paradis et précipitera les méchants dans l'enfer.

Tout prend une position immuable et éternelle; les élus avec leurs joies dans le ciel, les réprouvés avec leurs tortures dans le feu éternel de l'enfer.

Il n'y a plus d'espoir pour personne, plus de changements à espérer; l'Eglise catholique, en éternisant l'enfer, a perpétué le mal.

Par son dogme de la fin du monde et du jugement dernier, l'Eglise ne peut ni fermer ni vider l'enfer; si elle le faisait, le dernier coupable serait fatalement justifié et affranchi des peines que sa vie terrestre aurait méritées; il serait élu de Dieu (quoique indigne) par sa situation chronologique; ce qui serait contraire à la justice divine.

Pour être juste, elle est donc obligée d'éterniser le mal.

Quel est celui des élus qui pourra assister, de fait ou en pensée, au supplice éternel des damnés? Qui pourra savoir que toutes les affections de sa vie terrestre souffrent d'inépuisables tortures, sans se plaindre, sans avoir besoin de leur tendre la main, sans se déranger de sa tranquille béatitude? Dans ce cas, que deviennent les joies des élus? Et s'ils n'éprouvent pas ces sentiments, s'ils manquent de charité, nous qui en avons, nous qui en éprouvons, nous leur sommes supérieurs, en vertu même des enseignements de l'Eglise, qui nous condamne à l'enfer comme lui étant étrangers.

La cosmographie catholique a été ruinée de

fond en comble par la science : les astronomes ont démontré que le monde n'est pas immobile, que la terre n'est pas au centre du monde, que le soleil ne tourne pas autour de notre planète ; mais que le système du monde a pour centre le soleil ; que cet astre flotte et voyage dans l'espace, et que la terre, avec son satellite, la lune, ainsi que les autres planètes, tournent autour de lui.

L'Eglise catholique, enseignant encore que Jésus-Christ est un Dieu rédempteur, dont la venue a eu pour but de sauver les hommes, enseigne aussi comme conséquence que tout ce qui n'a pas reconnu la divinité du Christ et tout ce qui ne le reconnaît pas est irrémissiblement condamné ; de là son dogme : hors l'Eglise point de salut.

En effet, s'il en était autrement, la venue de Jésus sur la terre était inutile.

Donc, toutes les générations antérieures à sa venue sont réprouvées ; et toutes les générations postérieures à sa venue qui ne l'ont pas reconnu, et toutes les modernes qui ne le reconnaissent pas encore, les bons comme les méchants, sont impitoyablement condamnés aux feux de l'enfer par l'Eglise.

L'Eglise catholique, ne peut, en vertu de ses dogmes, sauver un juste en dehors d'elle sans immédiatement ouvrir la porte du salut aux incrédules qui auront été bons, aux philosophes qui ont été moraux, aux libres-penseurs qui ont pratiqué le bien.

La terre est habitée par 1,200 millions d'

bitants, sur lesquels il y a 367 millions de Chrétiens se décomposant ainsi :

Catholiques, 180 millions.

Grecs et Protestants, etc., 187 millions.

Ce qui fait environ 1 Catholique sur 8 habitants. Que deviennent tous ceux qui sont en dehors de l'Eglise : les 1,120 millions d'habitants qui ne sont pas catholiques ?

L'Eglise a créé, dans le monde d'outre-tombe, une noblesse invisible par la canonisation, en donnant l'apothéose à des êtres privilégiés, qui vont jouir après leur mort des béatitudes célestes sous le nom de saints, sans attendre la résurrection, ni le jugement dernier. Les saints forment une caste particulière, privilégiée, d'êtres supérieurs à l'humanité, séjournant dans le paradis catholique, aptes à recevoir nos prières, à se laisser toucher par elles, à les exaucer et à intervenir pour nous près du Très-Haut, qu'ils entourent.

Chaque ville, chaque village, chaque Chrétien, est soutenu et protégé par un ou plusieurs saints, leurs patrons, qui leur répartissent le succès ou l'infortune.

Les Protestants ont fait de la hiérarchie céleste des Catholiques, se rattachant à la terre par le pape, les prêtres, les moines et la plèbe, ce que les premiers Chrétiens avaient fait des dieux, demi-dieux et des génies des païens.

Ils ont renversé la hiérarchie catholique, céleste et terrestre, qui pesait d'un si terrible poids sur l'humanité vivante. Le Christianisme a enfanté 228 sectes différentes.

Mahométisme, ou Islamisme, ou Musulmanisme.

Cette religion a été fondée par Mohammed, (Mahomet) sur la parole de Dieu, le *Coran*, et la parole du prophète, *Sounna;* ces paroles sont les sources de l'Islamisme, avec l'*Idjmaa,* qui est l'unanimité des imans orthodoxes (prêtres), et le *Kias*, ou analogie tirée des décisions existantes pour des cas nouveaux.

L'Islamisme a été révélé par Dieu même, à Mohammed, son prophète; et cette révélation est contenue dans le livre sacré des Musulmans, le *Coran*, comme la révélation chrétienne est rapportée dans la Bible.

Cette religion enseigne :

Un seul Dieu spirituel, parfait, plein de bonté et de justice, auteur de toutes choses et père de tout ce qui existe.

A l'origine des choses et des êtres, il les a tous prédestinés; il faut être résigné et confiant en Dieu, qui a fixé notre destinée à notre naissance, destinée qui ne peut être ni changée ni modifiée.

Il faut croire en sa bonté, en sa justice, aux anges, aux prophètes, aux Ecritures saintes, à la résurrection des morts, à la récompense des bons, à la punition des méchants.

Il faut se purifier et pratiquer la prière, l'aumône, le pèlerinage et le jeûne.

Il faut croire sans raisonner et sans examiner, et abandonner à Dieu le soin des événements de la vie. On doit désirer des récompenses et redouter les châtiments.

Tels sont les devoirs envers Dieu.

Les devoirs envers soi-même sont :

De se conserver, mais de se sacrifier pour la guerre sainte dans la cause de Dieu ; le paradis est ouvert aux martyrs des batailles ; ne pas trop priser les biens de ce monde, qui ne sont que vanités ; ne pas chercher à connaître ni le sort, ni l'avenir ; ne jamais s'abandonner aux jeux de hasard, ni aux boissons spiritueuses qui dégradent, ni manger de la viande de porc.

Les femmes doivent rester chez elles, gardiennes de leur honneur, et ne se dévoiler que devant leur mari.

Devoirs envers les autres :

Il faut observer ses engagements, même avec les infidèles ; il faut être tolérant, humain avec les pauvres, les voyageurs, et surtout avec les malades ; il faut soumettre à un tribut, comme non Musulmans, ceux qui refusent d'embrasser la foi et les exterminer s'ils refusent ; on doit défendre l'orphelin, les pauvres, reconnaître l'autorité de l'envoyé de Dieu et celle de ses successeurs ; ne pas frapper les femmes, les traiter avec indulgence ; couper la main du voleur, punir l'adultère en le lapidant. Pour les autres crimes, employer la loi du talion et ne plus noyer les enfants.

Dieu nous aime vrais, justes, fidèles, patients, bienfaisants et humbles ; il hait le mensonge, les meurtres, les avares, les injustes, etc., etc.

Tel est l'Islamisme prêché par Mahomet ; il

fut ensuite développé par les califes et les imans orthodoxes, qui réglèrent dans les siècles suivants :

Les institutions sociales, les droits de la souveraineté, de la soumission aux trônes, la propriété territoriale, les sciences, les arts, etc.

Le Coran n'a pas de miracles autres que le voyage de Mahomet dans le ciel, qui n'a été qu'une vision.

C'est contre cette religion que les papes ont ameuté les Chrétiens et organisé les croisades, qui ont fait mourir des millions d'hommes.

Sous Ali, le quatrième successeur de Mahomet, commencent les divisions politiques et religieuses, à l'occasion de la succession au califat ; l'Islamisme se partage en deux grandes sectes, qui existent encore aujourd'hui : les sunnites en Perse, et les chiites en Turquie ; les premiers, partisans d'Osman, et les derniers partisans d'Ali ; ce sont deux partis plutôt politiques que religieux.

Après la mort des compagnons de Mahomet, plusieurs hérésies s'affirment :

Les MOTAZALITES défendent la liberté de l'homme et l'essence de Dieu ;

Les SIFATITES nient la liberté de l'homme et mettent la puissance de Dieu dans ses attributs.

Ils étaient subdivisés ainsi :

Les *cadarites* nient la prédestination absolue ;

Les *gébérites* nient toute liberté de l'homme ;

Les *hagélites* soutiennent l'incarnation divine de Jésus-Christ ;

Les *kérémites* donnent un corps à Dieu ;

Les *djobarites* condamnent à l'enfer tous ceux morts en péché mortel ;

Les *morgites* nient le mérite des œuvres ; tout mérite est dans la foi.

Puis on agite les questions :

Des qualités requises pour être iman, de l'éternité du Coran, etc., de la théologie ; et la jurisprudence religieuse des Musulmans commence.

Les partis se poursuivent, se persécutent et les guerres religieuses désolent l'Islamisme dans les trois premiers siècles.

Une secte philosophique se moque des pratiques religieuses, ne reconnaît ni foi, ni loi, ni prophète, ni écriture sacrée, ni prêtre, ni culte, etc. Ils prétendent qu'on ne sait ni d'où l'homme vient, ni où il va, etc.

Ils sont exterminés.

L'Islamisme a établi la fraternité pratique dans ce monde ; tout croyant, nègre ou jaune, est frère du blanc ; de là cette énorme différence qui existe dans l'esclavage des Musulmans et dans celui des Chrétiens.

Mahomet proclame la liberté de conscience, concentre l'administration religieuse, civile, judiciaire, militaire et politique dans les mains d'un seul homme, interprète d'un seul Dieu ; sa religion s'implante en Asie et en Afrique, où le christianisme n'a jamais pu prospérer.

Brahmanisme.

Les Vedas et les Pouranas sont l'Ecriture sainte de l'Inde ; ils contiennent les révélations de Dieu à Manou, comme la Bible donne les ré-

vélations de Dieu à Moïse, et les Naçkas, ou le Zend-Avesta (parole vivante), donne la Parole de Dieu à Zoroastre.

Brahma est l'être unique, l'incréé, existant par lui-même ; l'univers et ses parties n'en sont que des émanations.

Cette religion a une mythologie de démons, de dieux, de demi-dieux, de génies, de nymphes, de géants, de monstres, de vampires, etc., qui forment une innombrable hiérarchie céleste d plus de 332 millions de génies ; et les Apsaras dépassent 600 millions de créatures angéliques aux formes aériennes, et dont les grâces, la beauté, les danses et les amours, sur la terre et dans les cieux, sont chantées par les poëtes.

Tout dans l'univers est une émanation du Dieu unique, créateur et vivificateur : le bien comme le mal, le bon comme le mauvais, et il a prédestiné chaque être et chaque chose.

La métempsycose est la sanction de cette doctrine religieuse ; échapper à la métempsycose en s'unissant à Dieu, le grand incréé, est le but de la vie ; les livres saints indiquent les moyens d'y parvenir par des pratiques ascétiques et par la vie contemplative.

Brahm, c'est Dieu avant toute création ; il est neutre ; c'est l'âme suprême de l'univers.

L'univers, c'est Brahm qui s'émane ; l'esprit suprême produit les eaux, et il dépose dans leur sein une semence ; ce germe devient un œuf, et de cet œuf naît *Brahma*, le père de tous les êtres.

Après une année (une année brahmanique

équivaut à plus de trois milliards d'années solaires), Brahma sépare l'œuf en deux parties ; l'une forme le ciel et l'autre la terre ; il place au milieu l'atmosphère et les eaux.

Le souverain maître produit une foule de dieux (dévas) et une troupe de génies invisibles (sadhias) ; il crée le temps, les constellations, les planètes, les mers, les fleuves, les montagnes, etc. ; la dévotion, la volupté, le désir, la colère, etc. ; il distingue le juste et l'injuste, la peine et les plaisirs, etc.

Tout être animé est prédestiné à une occupation quelconque, et chaque fois qu'il revient au monde, il accomplit de lui-même la chose à laquelle il a été prédestiné par Dieu, qu'il *ait* reçu en partage, au commencement de la création, la méchanceté ou la bonté, la vertu ou le vice, la douceur ou la brutalité, etc. Chaque qualité, chaque défaut revient instantanément le retrouver dans chaque vie nouvelle.

Pour la propagation de la race humaine, Brahma fit sortir :

Les Brahmes (prêtres) de sa bouche ;

Les Kchatrias (guerriers) de son bras ;

Les Vaisias (les commerçants) de sa cuisse ;

Les Soudras (cultivateurs) de son pied.

L'inégalité de l'homme et des castes est d'institution divine, et nul ne peut sortir de la caste où il a été placé par la divinité elle-même.

Les livres sacrés de l'Inde enseignent le dogme de la fatalité et de la grâce ; l'homme, à travers toutes ses vies, ne peut échapper à son sort ; il naît avec sa destinée écrite par

Dieu même; elle est irrévocable et absolue.

L'homme, d'après les livres saints de cette religion, n'a donc ni liberté, ni espérance, ni action sur sa vie ou sur sa position; il ne peut changer l'une ni modifier l'autre.

Mais, par une grande inconséquence, les Brahmes enseignent que tous les maux physiques ou moraux qui affligent l'homme dans la vie présente sont la conséquence de sa conduite ou du péché qu'il a commis dans sa vie antérieure, et que le passage de l'homme sur la terre n'est qu'une pénitence et une expiation de sa vie passée; que l'abnégation et la mortification du corps sont des actes méritoires, et que la vie contemplative est l'idéale perfection humaine qui peut le conduire au sein de Dieu.

Le but de la vie est d'échapper à la renaissance, et de rester confondu au sein de Dieu, dans la grande âme du monde.

Religion de Sinto.

Selon les Japonais, leur pays est le premier créé, et leur empereur est le descendant et l'héritier direct du premier roi du ciel; leur première dynastie régnait cent mille millions d'années avant nos temps modernes.

Ce n'est que vers l'an 660 avant J.-C. qu'apparaît le fondateur humain de la nation japonaise, *Zin-mou*, et le surnaturel cesse; les successeurs de Zin-mou prennent le nom de Daïri; ils sont les descendants directs des dieux; ils sont impérissables et se perpétuent par des moyens miraculeux; chaque Daïri est l'incarna-

tion de la grande déesse *Ten-sio-daït-sin*, esprit de la lumière.

C'est profaner le Daïri que de lui couper la barbe, les cheveux et les ongles; ce n'est que pendant son sommeil qu'on se hasarde à lui voler ces rognures divines.

Dans les grandes calamités nationales, ce dieu vivant descend jusqu'à marcher pieds nus, comme il l'a fait en 1732, pour obtenir la fécondité de la terre après une année stérile.

Miyako est la capitale religieuse, la ville sainte et aussi la ville savante du Japon.

Dans le douzième siècle, le lieutenant du Daïri, un de ses courtisans, s'est emparé du pouvoir temporel du Dieu : il a fondé à côté de la dynastie céleste une dynastie terrestre dont il était le chef. A partir de cette époque, 1180, il a existé au Japon deux empereurs: l'empereur céleste, le Daïri, qui ne commande qu'à des moines, et l'empereur temporel, le Séogoum ou Taïkoum, qui est le chef politique et militaire de la nation; il habite la ville de Yedo, peuplée d'un million et demi d'habitants et capitale de l'empire (1).

Le Daïri est en dehors des lois de l'humanité et des conditions ordinaires de la vie : il est considéré comme un Dieu.

La terre n'est point assez pure ni les rayons du soleil assez éthérés pour le toucher; un

(1) Le Daïri ou Mikado (petit dieu) a lancé en 1862-1863. un décret d'expulsion contre les étrangers, et il a donné l'ordre au Taïkoum, l'empereur temporel, de leur signifier que l'empire leur était à jamais fermé.

rayon de cet astre qui tomberait sur sa divine personne la souillerait ; il en serait de même si les pieds sacrés de ce divin personnage touchaient la terre ; l'immobilité est son destin, et s'il en sort, il doit être porté et non marcher lui-même, pour ne pas toucher la terre ; il a le privilége de créer des dieux en donnant l'apothéose aux hommes.

A son arrivée au pouvoir, on taille un bambou à sa hauteur, on met son nom dessus, et à sa mort le bâton est porté au temple en grande cérémonie, mis avec ceux de ses prédécesseurs, et tous ces bâtons sont révérés à l'égal des dieux.

Le Daïri est le chef de la religion du Sinto.

Dans cette religion, la résignation et la bonne humeur sont des vertus. Le Sinto n'a pas de consolations pour les affligés ni pour les malheureux ; tous ceux qui souffrent, tous ceux qui sont tristes sont indignes d'entrer dans le temple.

Le Sinto a divinisé tous les penchants agréables, faciles, voluptueux ; c'est une religion de plaisir.

Les fêtes et les cérémonies, la joie et les plaisirs réjouissent les dieux et remplacent la morale.

Cette religion est servie par une grande quantité de prêtres, de religieux et de religieuses ; ces dernières doivent être jeunes et très-jolies pour être reçues dans l'ordre ; ce sont des religieuses mendiantes, prêtresses du plaisir ; la beauté et la jeunesse sont des qualités nécessaires pour l'office qu'elles se proposent : éteindre les

désirs qui germent dans le sein des deux sexes.

On voit ces jeunes et belles filles sur toutes les routes et aux carrefours des chemins, s'offrir aux voyageurs ou s'abandonner aux sollicitations des dévots du pays.

Cette religion a cinq grandes fêtes annuelles, qui ne sont que de scandaleuses orgies ; la dernière surtout surpasse en excès et en débauche tout ce que l'imagination pourrait inventer.

Ils ont des pèlerinages où l'oubli des convenances et les aventures ne sont pas moins scandaleux.

Mosaïsme.

Un seul Dieu créateur de toutes choses.

Dieu crée l'univers, les plantes, les animaux et l'homme mâle et femelle, à son image.

Il donne à ce dernier l'empire de la terre et lui recommande de multiplier.

Il promet les biens de la vie à la fidélité, et les maux à la désobéissance.

Dieu revient sur son œuvre :

Il forme l'homme de la terre ; il lui souffle une respiration de vie ; il le fait en âme vivante.

Il trouve qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul ; il l'endort, prend une de ses côtes et en fait la femme, qu'il lui donne pour compagne Adam et Eve sont créés ; ce sont nos premier parents.

Dieu défend à l'homme et à la femme de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

Il les met dans l'Eden, leur permettant de manger librement de tout fruit autre du jardin, mais la femme se laisse séduire par le serpent, et elle fait manger à Adam du fruit défendu, après en avoir mangé elle-même.

Nos premiers père et mère sont maudits de Dieu, pour leur désobéissance : ils mourront et la femme enfantera avec douleur ; ils sont chassés de l'Eden pour qu'ils ne mangent pas de l'arbre de vie ; et Dieu fait garder le paradis terrestre par des chérubins, qui en défendent l'entrée à Adam et Eve.

Dieu, en privant Adam et Eve de la félicité, à cause de leur désobéissance et en les condamnant à mourir, donnait à leur postérité, par solidarité, le bien et le mal matériel, selon que l'homme serait obéissant ou infidèle.

Obéir était le bien, désobéir était le mal.

Telle est la solution et le but de la vie, d'après le mosaïsme primitif.

Au temps d'Alexandre, 356-323 ans avant l'ère chrétienne, ce mosaïsme était divisé en deux sectes :

Les Pharisiens ;

Les Saducéens.

Pharisiens

Les Pharisiens ouvrent à l'imagination de l'homme un monde sans bornes et surhumain ; ce n'est plus seulement la terre et l'homme que Dieu a créés, mais encore l'empirée, le séjour des bienheureux, qu'il a peuplé d'anges fidèles ; et l'enfer, séjour des démons et des rebelles.

La révélation de Moïse était débordée : l'homme n'était plus seulement créé pour la terre, il avait une vie d'outre-tombe : il était créé pour la terre, dans cette vie, et pour le paradis ou pour l'enfer, après sa mort, selon sa conduite sur la terre.

La vie terrestre avait été créée en vue de la vie céleste : c'était un accident, un moment de a vie éternelle.

Les Pharisiens, s'appuyant sur les prophéties, étaient partisans de la révélation continue, que repoussaient les Saducéens ; ils avaient tous les pauvres avec eux ; ils datent de la guerre des Macchabées.

Les Saducéens.

Les Saducéens étaient partisans de la révélation absolue ; ils rejettent toute autre doctrine que celle contenue dans la Bible révélée à Moïse, comme venant de l'étranger et de la corruption des temps ; les doctrines pharisiennes avaient, en effet, été empruntées au Mazdéïsme pendant la captivité de Babylone et rapportées à Jérusalem au retour de la captivité.

Les Saducéens étaient l'aristocratie du pays, les heureux d'alors : tous les riches étaient Saducéens ; ils composaient le parti royal, militaire et pontifical ; c'étaient les conservateurs de l'époque, partisans de la révélation absolue, ils prétendaient immobiliser le monde et posséder toute la vérité dans les livres révélés à Moïse.

Les Saducéens voulaient ramener le Judaïsme dans la tradition absolue de Moïse, comme plus

tard les protestants ont voulu ramener le Christianisme dans la tradition absolue de l'Evangile.

Pour les Saducéens, Dieu a créé l'homme pour la terre avec toutes ses richesses. Privé de la félicité éternelle par la mort, due à la désobéissance de ses premiers parents, l'homme reçoit de Dieu, selon sa fidélité ou sa désobéissance, le bien ou le mal, soit personnellement, durant sa vie, soit dans sa postérité, par solidarité, après sa mort.

Les Saducéens repoussaient une vie d'outre-tombe, le monde des esprits, le paradis et l'enfer.

Ils s'appuyaient sur le texte immuable de Moïse et ne voulaient rien au delà.

Mazdéisme.

Les pays qui s'étendent entre le fleuve Indus, le golfe Persique et la mer Caspienne avaient, dès la plus haute antiquité, des écritures révélées comme en ont les Chrétiens : le Zend-Avesta était leur bible ; il est encore le livre sacré des Guèbres ou des Parsis.

Le Zend-Avesta est un dialogue entre Dieu et Zoroastre. Ce dernier reçoit et transmet la parole de Dieu, comme Moïse. On ignore l'époque où il vivait.

L'objet de ce culte, c'est de vaincre le mal ; c'est une lutte incessante contre lui ; le but de cette religion, c'est une réconciliation générale dans le bien, la destruction et la fermeture de l'enfer.

Dieu est le principe de tout bien ; rien de mal

ne peut dériver de lui ; il est unique, incorporel et éternel ; il est dans la nature, mais cette dernière est distincte de lui.

Le Zend-Avesta ne dit pas qui a créé le monde.

Ormuzd est le grand ordonnateur du monde ; c'est le principe du bien, du bon et de toute lumière ; ce monde ne peut donner une idée de sa bonté; l'empirée, centre de l'Univers, où règnent les lois d'Ormuzd, peut seul la faire comprendre.

Ahriman est l'esprit du mal, l'ange des ténèbres, l'ennemi d'Ormuzd.

A la tête de la population du monde de lumière, du ciel, sont les Amschapands, anges bienfaisants et ministres d'Ormuzd.

Ahriman, prince des ténèbres, a pour ministres les Dews, génies malfaisants.

A l'origine, tout est bien, tout est bon ; la terre est un séjour de délices, un Eden ; Ormuzd avait ordonné le bien, mais à peine avait-il parlé que le mal s'affirme, et l'ange des ténèbres répond : non. C'est la première parole d'Ahriman révolté, qui ouvre l'enfer, et c'est par la misère et les souffrances qu'il débute dans ses méfaits.

Aussitôt, la lutte s'engage entre le principe du bien et le principe du mal.

Ormuzd, avec ses anges, veut délivrer la terre d'Ahriman et de ses génies malfaisants ; il travaille incessamment à fermer l'enfer, ouvert par la révolte du dernier ; le monde humain est placé et partagé entre Ormuzd et Ahriman, entre l'enfer et le paradis ; la fin, c'est qu'Ormuzd doit tout absorber ; que le mal, dans

son chef Ahriman, doit être vaincu par le bien, et l'enfer vidé et fermé pour toujours.

Chaque bonne chose a son ange; chaque mauvaise a son dew; et chaque dew a un ange qui lui est opposé et qui doit le combattre.

Chaque être a son ange gardien dans le ciel, nommé ferouer, protecteur invisible, veillant sur lui.

Le devoir de tout serviteur d'Ormuzd est de combattre Ahriman; soutenir le bien, le répandre, résister au mal et le réprimer, sont des actes religieux; la lutte contre le mal est le caractère essentiellement moral du Mazdéisme.

L'homme est soldat d'Ormuzd ou soldat d'Ahriman, et dès ce monde il prend part au triomphe de l'un ou de l'autre.

Cultiver la terre, multiplier les animaux utiles, détruire les mauvais, c'est être soldat d'Ormuzd.

Il faut être homme d'action, et toute œuvre utile est sanctifiée comme la prière; le travail détruit les mauvais génies.

L'Eglise d'Ormuzd tend à la paix par la conversion de la puissance du mal; le mal n'est qu'un égarement passager, une collision transitoire avec le bien, que le temps, que l'expérience, à une époque indéterminée, doit faire cesser. Ahriman doit être soumis à la fin, et, à partir de ce jour, il n'y aura plus d'enfer.

La fin de toute âme est dans l'empirée;

L'Eglise d'Ormuzd n'accepte pas Ahriman comme l'Eglise catholique accepte Satan; Ormuzd, vainqueur d'Ahriman, le convertit et lui

ouvre les portes du paradis en vidant et en fermant l'enfer ; les catholiques font de Satan le ministre vengeur, le bourreau de la justice divine.

Ormuzd en veut au crime, non au coupable; il détruit le mal et sauve le coupable par la conversion.

Paradis terrestre des Chrétiens.

On l'a placé un peu partout : sur la terre, hors de la terre, sous la terre; au pôle arctique, en Chine, dans l'Inde, en Amérique, à Hesdin, dans l'Artois, à Tolède, en Espagne et dans l'Arabie, etc., etc.

Trois solutions dominent les autres :

1° Celle qui place le Paradis terrestre sur le bas de l'Euphrate, entre l'embouchure du Tigre dans ce fleuve et les deux bras de son embouchure dans le golfe Persique, ayant le Tigre et l'Euphrate au-dessus, le Phison et le Gehon au-dessous; deux têtes et deux embouchures; l'Ecriture dit : quatre têtes ou sources !

2° D'autres le placent dans l'Arménie, entre les sources du Tigre, de l'Euphrate, de l'Araxe (Gehon), et du Phase (Phison). Voilà quatre têtes et quatre fleuves. L'Ecriture dit : un seul fleuve divisé en quatre têtes.

3° Cette dernière hypothèse place le Paradis terrestre dans la Palestine, sur la rivière du Jourdain, entre sa *source* et le lac *Tibériade.* Selon ses partisans, c'est là qu'on trouve toutes les beautés et toutes les délices du Paradis terrestre réunies sur un seul fleuve qui l'arrose; et, selon eux, ce n'est pas le fleuve qui est divisé en quatre têtes, mais les beautés du Paradis lui-même.

Selon cette hypothèse, les beautés du Paradis terrestre seraient partagées en quatre autour des têtes ou sources des quatre fleuves cités.

• Le Tigre et l'Euphrate en Arménie, le Phison et le Gehon, que quelques-uns placent dans l'Arabie heureuse.

D'après cette hypothèse, Moïse et son peuple, marchant vers la Terre promise, allaient à la conquête du Paradis terrestre, perdu par la faute de nos premiers parents, Adam et Eve.

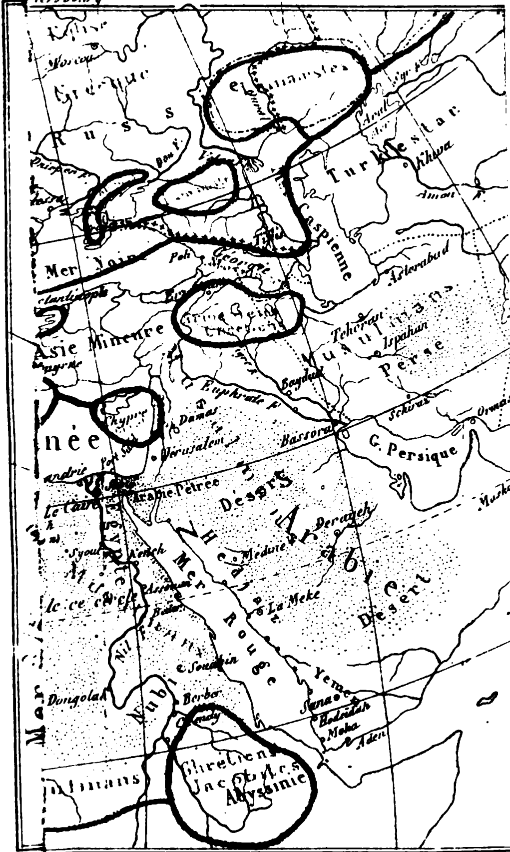
Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Cᵉ, rue Coq-Héron, 5.

RELIGIONS
(Anciennes)

Arctique
Dét. de Behring
Cercle
Amérique
M. de Behring
Aléoutiennes
Kouriles
Oregon
Californie
Iˢ du Japon
Sintoïsme
Lou Chou
Mer
Mer
Océanie
Iˢ Sandwich
Carolines
Marshal
Amérique Cent.
Equateur
Asie
Equateur
Marquises
I. Galapagos
N. Irlande
Salomon
Navigateurs
du
N. Hébrides
Continent
Iles Basses
Viti
Calédonie
Austral
des Amis
de la Société
Sud
Nˡˡᵉ Zélande
Tasmanie
C. Sud
Chili
Antipode de Paris

Détroit de Behring
Cercle
Amérique Septentrionale
IE
Fetichistes
I. Aléoutiennes
Orégon
Californie
Kouriles
du Japon
Mer
Iˢ Lou-Chou
Tropique du Cancer
Mariannes
P. Sandwich
Chrétiens
OCÉANIE
du
Philippines
Amérique Cent.
Carolines
Equateur de la Terre
Marquises
I. Galapagos
Sud.
Australie
Tropique du Capricorne
Nouv. Zélande
C. Sud





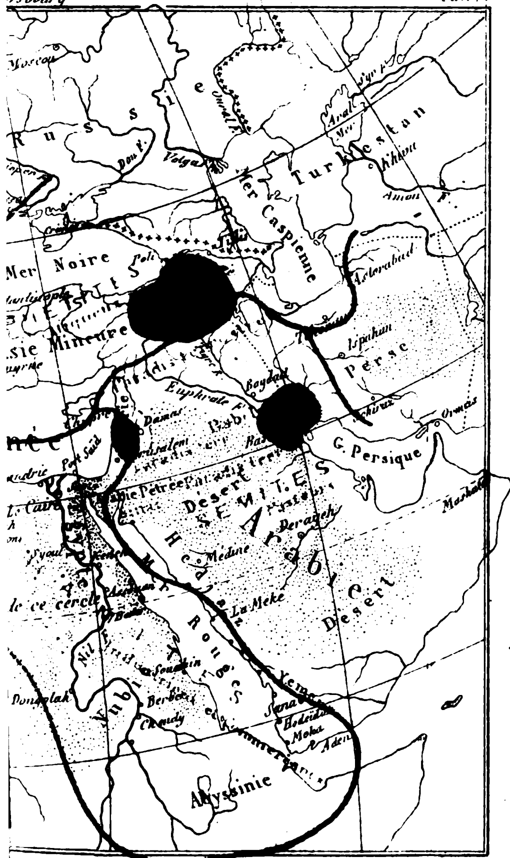
Moscou
Don R.
Mer Noire
Tiflis
Caspienne
Turkestan
Khiva
Amou R.
Asterabad
Teheran
Ispahan
Perse
Bagdad
Euphrate R.
Schiraz
Bassora
G. Persique
Asie Mineure
Chypre
Damas
Jerusalem
Arabie Petrée
Le Caire
Syout
Keneh
Assouan
Mer Rouge
Médine
Derayeh
La Meke
Désert
Nil
Souakin
Dongolah
Berber
Nubie
Sana
Hodeidah
Moka
Aden
Chrétiens Jacobites
Abyssinie



Moscou
Russe
Don f.
Volga f.
Mer Noire
Poti
Géorgie
Tiflis
Mer Caspienne
Aral Mer
Turkestan
Khiva
Amou f.
Asterabad
Téhéran
Ispahan
Perse
Chiites
Asie Mineure
Sunnites
Chrétiens Arméniens
Bagdad
Euphrate f.
Damas
Chypre
Port Saïd
Jérusalem
Bassora
Schiraz
Ormuz
G. Persique
Maskate
Suez
Arabie Pétrée
Le Caire
Égypte
Désert
Wahabites
Arabie
Derayeh
Médine
Hedjaz
La Meke
Désert
Mer Rouge
Keneh
Assouan
Nil f.
Souakin
Nubie
Berber
Chendy
Dongolah
Yemen
Sana
Hodeïdah
Moka
Aden
Chrétiens d'Abyssinie






Moscou
R u s s i e
Oural F.
Volga
Don F.
Mer Noire
Mer Caspienne
Aral
Turkestan
Khiva
Amou F.
Asterabad
Ispahan
Perse
Bagdad
Euphrate F.
Damas
Jerusalem
Port Saïd
Le Caire
G. Persique
Ormus
Maskate
Désert
SEMITES
Arabie Pétrée
Médine
Deraïeh
La Meke
Désert
Mer Rouge
Nil F.
Souakin
Berber
Dongolah
Nubie
Chendy
Yemen
Sana
Hodeidah
Moka
Aden
Abyssinie

HISTOIRE GÉNÉRALE

DU MONDE

ET DE SES

GRANDS PHÉNOMÈNES

OU

GÉOGRAPHIE NOUVELLE

PAR

L. BOUFFARD



GÉOGRAPHIE ORGANIQUE



QUATRIÈME PARTIE

Les Hommes par groupes politiques

ET GÉOGRAPHIE DES PLANTES UTILES, MÉDICALE ET MINÉRALOGIQUE



PARIS
IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET COMPAGNIE
5, RUE COQ-HÉRON, 5



1867

[redacted]

LES HOMMES

PAR GROUPES POLITIQUES

Groupes politiques.

Dieu est le père commun de tous les hommes ; tous sont au même titre ses enfants, soumis aux mêmes lois naturelles. Tous les êtres sont assujettis à la naissance et à la mort, à boire et à manger, au plaisir et à la douleur ; tous ont les mêmes besoins matériels, qui sont les conditions mêmes de la vie.

Tous ont la liberté de vivre et de se développer selon leur nature ; et si on examine ce qui se passe sur la terre, on reconnaît aussitôt que la vie nourrit la vie et sort de la vie : le cheval et la vache broutent la végétation, l'araignée mange la mouche, l'oiseau mange l'insecte, le vautour mange l'oiseau, le lion mange la gazelle, l'homme mange les animaux et les végétaux, et il se mange lui-même dans l'état de sauvagerie ; d'un autre côté, chaque être, chaque plante donne la vie à un être semblable à lui-même.

Si l'homme n'avait pas une intelligence supérieure à celle des animaux, il n'aurait pas plus besoin d'institutions morales, religieuses ou politiques, que les tigres : le plus fort mangerait le plus faible, comme font les loups, ou le ferait travailler pour lui, comme font les fourmis, et tout serait dit.

Mais l'homme a l'intelligence en partage, et le faible peut être, par l'intelligence, bien plus puissant que le fort : de là, nécessité d'une règle de conduite, d'une morale et d'une justice.

Qu'est-ce que la morale? qu'est-ce que la justice? quelle est leur base?

Devant la paternité divine l'être est égal à l'être; l'homme est l'égal de l'homme.

Si les hommes sont égaux entre eux, devant les lois du père céleste ils sont frères, et tous ont les mêmes droits.

De la paternité divine résulte ces grands principes.

1° Les hommes sont frères en Dieu, le Père commun universel.

2° Comme frères, ils sont égaux devant les grandes lois de la nature.

La liberté, l'égalité et la fraternité de chaque citoyen sont la base de toute justice; toute loi qui ne violera pas ces principes sera juste, toutes celles qui leur seront contraires seront immorales et illégitimes.

Mais si, devant les grandes lois de la nature, le hommes sont égaux, en fait, il en est bien autrement. De l'inégalité de droit et de l'inégalit de fait de la sociabilité de l'homme et de son

intelligence plus ou moins développée, découle la nécessité d'une transaction perpétuelle entre la force et l'intelligence, qui s'empare toujours et partout de la direction des sociétés, pour vivre aux dépens des masses indifférentes ou abruties systématiquement. Les transactions sont l'origine des lois civiles, politiques et religieuses ; c'est le commencement de l'ordre social.

Ces lois n'ont jamais réglé que la part des heureux dans l'exploitation de l'humanité qui fut divisée en grands et petits Etats, royaumes ou républiques, formant comme autant de fermes exploitées.

Au commencement, comme on le voit encore dans les pays sauvages et barbares, le fort rançonne le faible : c'est le bandit qui s'affirme par la violence; l'intelligent se fait donner par la ruse et le mensonge; avec lui le sorcier fait son entrée dans le monde ; par ce fait simple, voilà la force et l'intelligence en concurrence, et cette concurrence ne tardera pas à leur mettre les armes à la main.

Les intérêts contraires du bandit et du sorcier ont souvent suscité des guerres terribles, longues, sanglantes, pour la compétition du monopole de l'exploitation humaine ; chacun de son côté appelait à son aide ses amis; il est arrivé souvent que ni l'un ni l'autre ne pouvait détruire ni soumettre son adversaire; alors on mettait fin à ces cruelles guerres par des transactions : le sorcier et le bandit faisaient la paix et se partageaient le troupeau humain en réglementant ce qu'ils appelaient leurs droits vis-à-vis l'un de

l'autre, et en déterminant la part qu'ils auraient à l'avenir dans ce troupeau.

Si le bandit triomphe du sorcier, il se fait roi, et ses coupe-jarrets deviennent ses gardes du corps et des guerriers qui lui garantissent son pouvoir, moyennant une part, en l'assurant par la force; il fait une place aux sorciers et aux devins dans cette société naissante, sous le nom de prêtres, qui deviennent les instruments destinés à développer les superstitions et les préjugés favorables aux maîtres, en assouplissant le caractère des sujets, en leur apprenant à obéir et à prendre leur mal en patience.

Nous avons le Spartiate et l'ilote, le Romain, et l'esclave et le gladiateur; les oracles de la Grèce et les augures de Rome.

Si le sorcier sort vainqueur du bandit, il se fait prêtre et souverain-pontife; il organise l'ordre social par castes, à la tête desquelles il se place avec les partisans qui l'ont soutenu; il fait du bandit et de ses coupe-jarrets la caste des guerriers, qui vient immédiatement après la caste sacerdotale, comme licteurs du prêtre, pour assurer sa tranquille domination.

Et nous avons l'Egypte avec ses hiérophantes, l'Inde avec ses brahmes, et les Incas dans l'Amérique du sud.

Aujourd'hui, Madagascar nous offre l'exemple d'une de ces premières sociétés: dans certaines parties, on y trouve encore des sorciers en concurrence avec des devins qui occupent un degr plus élevé dans l'ordre social; dans d'autres, devin est à l'état de prêtre.

Prêtres, devins ou sorciers préparent la justice avec le tanguin, poison violent qu'on fait boire aux accusés dont on veut se débarrasser, et qu'on mitige en faveur de ceux qu'on veut sauver; le juge sait déjà tricher avec la justice, et substituer un trébuchet à sa balance : ils ont des Jeffries, des Laubardemont, des Goëzman, comme chez nous.

Là où le devin et le sorcier sont en concurrence, le premier fait soumettre le second à l'épreuve du tanguin. Si le sorcier est redoutable pour le devin, il succombe; si au contraire il est sans importance, il peut se tirer d'affaire selon les circonstances et la générosité de son adversaire.

En France, que de sorciers ont été brûlés par ordre de l'Eglise! ou soumis à l'épreuve du feu et de l'eau pendant le moyen âge!

Les maîtres de la terre ont fondé la richesse et le bonheur de leur maison, leur luxe et leur magnificence sur le privilége et sur l'abâtardissement des masses : ce monde a été leur apothéose et notre mystification.

Les ennemis de ces maîtres superbes ont été les philosophes et les libres penseurs; en développant l'intelligence de l'homme, que les autres abrutissaient, ils lui ont appris sa valeur, à se servir de sa raison, à examiner, réfléchir et penser : l'homme qui examine et pense, l'homme qui réfléchit est un être émancipé, il prend possession de lui-même, son intelligence se développe, son être s'agrandit; son travail, plus parfait ou plus habile, devient plus rémunérateur, il s'en-

richit, et le premier capital placé lui donne l'indépendance, et le courage pour la défendre.

Dans cet état, il connaît le bien et le mal, le juste et l'injuste, il a une conscience, il connaît ses droits, il est homme, et dès lors dangereux pour son maître.

En général, on peut dire que les maîtres de la terre n'ont rien fait pour la prospérité des peuples : les progrès réalisés, les idées répandues, et toutes les fondations et institutions dont s'enorgueillit notre vanité, sont dus à quelques hommes de génie, dont les sociétés n'ont été que les instruments aveugles ou conscients, mais il a toujours fallu arracher ces progrès par la force aux souverains ou aux prêtres, ou les imposer comme transaction à la suite d'insurrections toujours sanglantes; là où ils les ont octroyés ça été pour obtenir un secours et être défendus dans leurs priviléges attaqués ou compromis.

La civilisation la plus avancée et la plus brillante du monde est due à Jésus, un des plus humbles enfants de la grande famille des travailleurs, que les prêtres et les maîtres de son époque ont fait crucifier comme perturbateur de l'ordre social, pour avoir révélé la fraternité, l'égalité et la liberté de l'homme, bases de toutes nos sociétés modernes, au moins en théorie, sinon en pratique.

L'Europe doit son existence actuelle à Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie, et à l'inventeur inconnu de la poudre ; à Luther, le destructeur de l'unité religieuse, le réformateur protestant ; et à Christophe Colomb, qui nous a fait

connaître l'Amérique ; à Vasco de Gama, qui a découvert la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, etc. ; et notre France d'aujourd'hui n'est-elle pas la fille des encyclopédistes et des grands révolutionnaires du siècle passé?

Non-seulement les maîtres n'ont rien fait, mais ils ont tout entravé quand ils l'ont pu; les gouvernants comme les Eglises triomphantes ont fait massacrer, empoisonner, crucifier ou rôtir tous leurs contradicteurs ; aujourd'hui, s'ils ne les envoient plus qu'en prison ou en Sibérie, c'est que l'opinion publique s'oppose à un excès de sévérité, et qu'il deviendrait dangereux pour eux de ne pas tenir compte du sentiment général.

C'est grâce à toutes ces glorieuses et illustres victimes que les grandes traditions de la pensée et de la morale humaine sont arrivées jusqu'à nous ; ni le pape, ni César n'ont pu les détruire ni les faire oublier, malgré les entraves qu'ils ont apportées à la circulation des idées, des livres, à l'industrie de l'imprimerie et à l'éducation des hommes.

La Réforme et la Révolution française ont fait éclater le cercle moral tracé par César et par le pape ; leur monde intellectuel est débordé ; en brisant leurs entraves, la Révolution a donné la liberté au monde, et, malgré tous les embarras que ses éternels envieux lui suscitent, elle marche, et le progrès se développe tous les jours ; la lumière se fait de toutes parts, et un retour en arrière n'est plus possible.

Ce n'est pas tout d'un coup qu'on arrive de

l'ignorance à l'instruction, de l'abrutissement à la dignité, de la vie de bandit à la vie honnête, qu'on oublie ses préjugés, qu'on acquiert les lumières et les vertus d'un peuple libre.

Nous avons dit que de l'inégalité de fait et de l'égalité de droit était née la nécessité de la loi civile politique et religieuse ; ces lois, pour être légitimes, doivent imposer à la force et à la ruse le respect du droit de tous, en mettant au service du faible et du simple toute la force collective de la société, dirigée par un gouvernement.

Toutes les sociétés et tous les gouvernements ont donc pour devoir de maintenir la fraternité, l'égalité et la liberté de chaque citoyen, et d'assurer à chacun bonne et prompte justice ; ce devoir est leur seule raison d'être, et selon que les gouvernements feront ou non respecter ces grands principes, ils seront utiles ou pernicieux, légitimes ou illégitimes.

Nous avons l'intelligence et la liberté, le courage et l'espérance pour accomplir le cercle de notre vie terrestre ; usons de ces dons, et, n'oublions jamais que tout travail doit faire vivre celui qui le fait, attendu que chaque travailleur produit plus qu'il ne consomme, puisque l'humanité a pu capitaliser et mettre de côté des produits suffisants pour établir des maisons, des palais, des vaisseaux, des routes, etc., etc.

Aide-toi toi-même, avec persévérance, et en avant ! voilà le devoir, voilà la vie sociale qui n'est qu'un combat, où chacun doit conquérir sa place par le travail ; malheur aux faibles, malheur aux découragés. Malheur aux vaincus !

car dans le cœur de chaque homme il y a toujours un petit coin qui appartient au diable, et qui lui donne envie d'exploiter son prochain et de vivre à ses dépens.

Gouvernements.

On peut réduire tous les gouvernements réguliers à quatre combinaisons principales :

1° Le gouvernement autocratique ; c'est le plus simple, c'est le despotisme sans limites;

2° Le gouvernement monarchique pur ou aristocratique pur ;

3° La république, ou plus exactement le gouvernement démocratique ;

4° Le gouvernement mixte ou parlementaire.

Le *Gouvernement autocratique* est celui qui est dirigé par un seul maître, qui réunit dans ses mains toute l'autorité politique et toute l'autorité religieuse ; son pays est comme une vaste ferme, dont les hommes sont le troupeau. Il ne demande à son troupeau qu'une vertu : l'obéissance ; dans son pays, il n'y a qu'un crime : la résistance et l'opposition.

Au maître appartient l'homme et sa famille, et le sol qu'il habite, et il délègue ses droits à ses satrapes, qui le représentent et qui possèdent les mêmes pouvoirs.

Dans ce gouvernement, tous les habitants du pays, depuis le ministre du maître jusqu'au dernier paysan, sont esclaves du souverain.

Tous les gouvernements asiatiques, sont autocratiques : dans cette partie du monde, le despotisme est fondé sur celui du père de famille

ou plutôt du maître de la maison, car il n'y a pas de famille en Asie, il n'y a qu'un maître et les esclaves ; l'homme achète sa femme, et il peut en avoir un nombre indéfini, qu'on a vu s'élever jusqu'à cinq cents et mille dans les harems.

Le père, dans sa maison, est maître absolu et infaillible ; il a droit de vie et de mort sur ses femmes, sur ses enfants et sur ses serviteurs. Dans beaucoup de pays, l'infanticide est d'institution sociale, surtout pour les filles ; on les enlève à leur mère pour les détruire ou pour les exposer, comme chez nous on fait pour les jeunes chiens et pour les jeunes chats ; à la mort du maître, sa femme doit être brûlée sur son bûcher ; ailleurs, elles sont enterrées vivantes avec leur époux.

Gouvernement monarchique pur et *aristocratique pur*. Ces gouvernements se distinguent en ce sens que la monarchie est établie au profit d'une seule famille qui jouit de la souveraineté héréditaire, appuyée d'une noblesse également héréditaire et privilégiée ; c'est elle qui commande dans les armées et qui occupe toutes les places de la monarchie

Dans un *gouvernement aristocratique* pur, la souveraineté réside dans la caste composée de familles riches et puissantes, qui peuvent tour à tour aspirer à occuper la première place de l'Etat, qui n'est pas héréditaire comme dans la monarchie. La république de Venise nous a donné un exemple de ce gouvernement.

Sous ces gouvernements, les sujets, encore bien exploités, ont cependant quelques droits ;

ils peuvent posséder, ils sont propriétaires du fruit de leur travail jusqu'à un certain point, car le noble a besoin d'eux contre le roi, et le roi peut en avoir besoin contre le noble; dans l'aristocratie, chaque famille veut dominer; de là le besoin de s'attacher le plus d'habitants possible.

Aussi a-t-on vu les nobles et les rois, à l'envi l'un de l'autre, vendre aux manants la liberté, puis la leur reprendre pour la leur revendre encore; c'est pour s'attacher la noblesse que le roi de France Philippe de Valois donnait à ses chevaliers le droit de prendre chez tout individu non noble tout ce qu'ils trouveraient à leur convenance chez ces manants, et sans rien payer, droit qu'il pratiquait lui-même, ainsi que tous les personnages de sa cour.

C'est sous ce gouvernement qu'une famille noble du Dauphiné avait le droit, quand un de ses membres chassait, de faire arrêter le premier paysan venu, et de l'éventrer pour se réchauffer les pieds dans ses entrailles palpitantes.

Gouvernement démocratique. Dans ce gouvernement, la souveraineté réside dans l'universalité des citoyens qui jouissent de tous les droits civils, politiques et religieux; comme homme, et comme citoyens, ils sont égaux devant la loi, qui commande à tous.

Le peuple délègue des représentants pour un temps déterminé, afin de remplir toutes les dignités de l'Etat, d'où l'hérédité est bannie, pour ouvrir la carrière à tous les citoyens qui le composent, afin qu'elles soient toujours occupées par les plus dignes et les plus intelligents.

Le *gouvernement mixte ou parlementaire* pur est celui qui tient du gouvernement monarchique par le souverain dont la fonction est héréditaire dans une famille, et du démocratique par les députés élus par les citoyens.

Une constitution règle les fonctions de la royauté et du parlement ; chacun est libre dans ses attributions et indépendant ; le roi règne et les ministres gouvernent avec les députés de la nation. Et peuple, députés et souverain sont soumis aux lois. Dans ce gouvernement, le dernier mot de toute affaire, la solution de toutes les questions appartient toujours aux députés ; le souverain est obligé de conformer son gouvernement à la volonté de l'universalité des citoyens, manifestée par leurs délégués, que le chef de l'Etat peut toujours renvoyer devant les électeurs en cas de désaccord, pour avoir leur opinion, afin de s'y conformer.

On compte en Europe cinq gouvernements parlementaires : l'*Angleterre*, la *Hollande*, la Belgique, le Portugal et l'Italie. Huit constitutionnels : la France, l'Autriche, la Prusse, la Suède et Norwége, l'Espagne, la Bavière, le Wurtemberg et Bade.

Il y a trois autocraties, dont les chefs cumulent le pouvoir spirituel et temporel, savoir :

Le pape, pontife de l'église catholique, capitale *Rome ;*

Le tzar, pontife de l'église grecque schismatique, capitale *Saint-Pétersbourg ;*

Le sultan, pontife des musulmans, capitale *Constantinople*.

Et trois républiques :

La Suisse, Andorre, Saint-Marin.

Parmi tous ces Etats, il y en a deux confédérés : la Prusse et la Suisse, ou la Confédération helvétique.

On voit que l'Europe présente un spécimen de tous les gouvernements, depuis les plus libres jusqu'aux plus despotiques.

Tous les gouvernements de l'Asie sont monarchiques et absolus.

Tous ceux de l'Amérique sont démocratiques, à l'exception de ceux du Canada et du Brésil, qui sont parlementaires.

L'homme, pour vivre en société sous ces divers gouvernements, avait besoin de vivres abondants ; il les a trouvés dans la culture des plantes.

Plantes utiles

L'homme passe sa vie à rêver une position meilleure, il ne vit que pour le lendemain ; il est dans sa nature d'aspirer à ce qu'il n'a pas : toute sa vie n'est qu'un mirage.

Il avait besoin pour prospérer et pour progresser, pour atteindre ce mirage inconnu, d'une nourriture certaine, abondante, donnant des ressources qui assurassent l'avenir contre la faim et sur laquelle on pût faire une réserve ou une économie pour plus tard, qui permît quelques loisirs pour marcher de l'avant.

Cette réserve sociale pour le développement de la civilisation est aussi nécessaire à la société qu'une épargne est utile à la famille et au

citoyen qui veut étendre son existence et développer sa vie matérielle et intellectuelle.

Cette ressource de l'avenir, cette assurance contre la faim, ne peut s'obtenir que par l'épargne sur le produit du travail ; il faut donc que ce produit donne plus que la consommation du travailleur qui l'a obtenu par ses peines.

La culture des céréales a résolu le problème ; un cultivateur produit beaucoup plus qu'il ne peut consommer ; elle donne des récoltes faciles et les plus certaines pour l'alimentation de l'homme, et par toute la terre on peut la pratiquer.

La société, par cette culture, a trouvé la base stable dont elle avait besoin pour prospérer ; aussi, partout où l'homme civilisé a séjourné, cette culture a été établie.

Les céréales qui reconnaissent pour berceau l'Asie sont : l'orge, qui croît spontanément dans la Tartarie : le froment, le seigle et l'avoine nous viennent de la Perse, et le riz de toutes les contrées chaudes et humides de l'Asie.

L'Amérique nous a donné le maïs.

L'orge et l'avoine servent à faire le pain des populations septentrionales de la terre ; ce pain est la nourriture ordinaire des habitants du nord de l'Ecosse, de la Scandinavie, de la Finlande et de la Sibérie.

Dans la région du seigle, on cultive encore l'orge et l'avoine, mais le seigle est réservé pour le pain; l'orge est cultivée pour faire de la bière, boisson ordinaire des habitants de cette zone, et l'avoine sert à la nourriture des animaux.

C'est dans la zone de la culture du froment que commence la culture de la vigne et que prospèrent tous les arbres fruitiers des pays tempérés ; le vin, comme boisson, y remplace la bière.

Le maïs est une céréale très-répandue, mais malsaine.

Deux céréales dominent dans la zone torride : le riz et le maïs ; le riz davantage en Asie, sa patrie, et le maïs plus en Amérique, son pays originaire ; la culture de ces deux céréales se balance en Afrique.

Partout où la banane, la datte et l'arbre à pain prospèrent, les habitants trouvent une nourriture abondante et saine sans travail : la datte a favorisé les mœurs nomades des Arabes ; la banane a encouragé la paresse des Américains, comme l'arbre à pain a développé celle des Océaniens.

Orge.

C'est en Europe que la culture des céréales atteint sa limite la plus septentrionale ; la Laponie occidentale, près du cap Nord, par 70° de latitude nord, voit cultiver l'orge : c'est la seule contrée en dedans du cercle polaire, qui permette de cultiver cette céréale avec succès ; en Russie cette culture atteint jusqu'à 62 et 64° de latitude nord, près de la mer Blanche ; l'Islande, située entre 63° 12' et 66° nord, est privée de l'orge ; les habitants n'ont jamais pu réussir dans la culture d'aucune céréale.

De 70°, cette culture descend vers le sud jus-

qu'au 58e parallèle, dans la Sibérie; et la péninsule du Kamtschatka, qui est terminée par le 51° de latitude nord, est totalement privée de cette céréale, qui est la plus septentrionale.

Sur les côtes occidentales de l'Amérique septentrionale, cette limite polaire de la culture de l'orge se relève vers les établissements russes aujourd'hui cédés à l'Amérique, par les 59° de latitude; à Sitka, capitale de ces établissements, on voit rarement de la gelée, mais il y a trois cents jours de pluie dans l'année et les céréales y pourrissent très-souvent par l'humidité, qui y est excessive; puis cette limite s'abaisse sur la côte orientale à 52° et même à 50° de latitude.

C'est en Europe seulement que la culture des céréales dépasse le cercle polaire et s'approche le plus du pôle arctique; cette partie du monde doit ce privilége à un climat exceptionnel, plus favorable à cette culture, résultat du grand courant d'eau chaude, le Gulf-Stream, qui sert de calorifère à la Scandinavie septentrionale.

Au nord de la limite polaire de l'orge, le pain est remplacé par du poisson sec, par des pommes de terre et des lichens, qui sont la nourriture ordinaire des habitants.

La limite équatoriale de l'orge est inconnue; du côté du sud, on croit sa zone illimitée : en effet, on la voit cultivée dans la Barbarie, en Algérie, en Egypte et dans toutes les oasis, à côté de la datte.

Dans la zone glaciale, l'orge accomplit toutes les phases de sa végétation, depuis les semailles jusqu'à la maturité de son grain, en moins de

deux mois ; dans les pays tempérés, en France, il lui faut quatre à cinq mois pour parcourir les mêmes phases.

Avoine.

Au-dessous de la zone de l'orge vient celle de l'avoine : elle est cultivée encore au nord du 60° parallèle en Europe ; l'avoine et l'orge sont les deux céréales dont la culture s'avance le plus au nord, vers le pôle.

En Sibérie, l'avoine ne réussit plus à 60° de latitude ; et à l'orient vers Irkoutsk, situé plus au sud de cette latitude, elle a complétement disparu.

Seigle.

Cette céréale vient immédiatement au-dessous de l'orge et de l'avoine ; elle atteint à 67° de latitude en Norwége et à 65 et 66° en Suède.

Sarrasin.

Le blé sarrasin est fréquemment cultivé à côté du seigle ; c'est une céréale très-nourrissante ; c'est la céréale des landes et des plateaux à terres de bruyères.

On trouve le sarrasin en Sibérie, en Russie, Pologne, Autriche, Transylvanie, Hongrie, Italie, Danemark, Suède méridionale, en Prusse et en France.

Froment ou Blé.

La zone de culture du blé suit immédiatement celle du seigle ; elle s'étend en général entre 30

et 46° de latitude N.; au nord du 46° parallèle, la culture du froment et du seigle est mélangée jusque vers le 50° parallèle.

Quand les circonstances sont favorables, la culture du blé remonte bien plus vers le nord. C'est ainsi qu'en Ecosse on le voit prospérer dans certains cantons, vers 58° de latitude, et à Drontheim, dans la Norwége, jusqu'à 64° de latitude nord.

Dans la région équatoriale, chaude et humide, le froment ne réussit plus, il ne monte pas en épis; mais on le cultive comme fourrage; il produit de nombreuses tiges garnies d'une multitude de feuilles qui font une excellente nourriture pour les animaux et dont ils sont très-friands.

Sur les hauts plateaux du Mexique, sa culture ne commence, pour grains, que vers des altitudes de 1,200 à 1,300 mètres au-dessus de la mer.

Dans l'Ile-de-France, on le cultive pour ses grains presque au niveau de la mer. Cependant la température de cette île n'est pas au-dessous de 26° : c'est une température bien plus élevée que celle de Xalapa, au Mexique, où le blé ne peut donner des épis.

Dans l'Amérique méridionale, la vallée d'Aragua a vu le blé venir à maturité au milieu du café et de la canne à sucre.

La grande humidité et la chaleur s'opposent à la production du grain de cette céréale dans la zone équatoriale.

Dans l'hémisphère austral, le froment est ultivé dans la colonie du Cap, en Afrique ; dans

la Nouvelle-Galles du Sud, en Australie; dans l'Amérique du Sud, au Chili; dans les Républiques de la Plata et de l'Uruguay.

Blé et Maïs.

A la zone du froment succède une autre zone où cette céréale est cultivée simultanément avec le riz et le maïs; elle comprend les pays de l'Espagne, de la France méridionale, des bords de la mer Méditerranée, de la Perse, du nord de l'Inde, de l'Arabie, de l'Egypte, de la Nubie, de l'Abyssinie, etc.

Dans le midi de cette zone, le riz et le maïs dominent, et le froment ne prospère plus qu'à une altitude considérable au-dessus de la mer; l'avoine devient rare et l'orge la remplace pour la nourriture des animaux.

Maïs.

La zone du maïs s'étend le long des côtes du golfe du Mexique et de la mer des Antilles, dans les îles qui portent ce nom, sur les côtes du grand Océan de la région torride, et sur celles du Brésil et de la Guyane.

Riz.

Le riz est surtout cultivé dans l'Hindoustan, l'Indo-Chine, la Chine, le Japon et le grand archipel asiatique, où il sert de nourriture ordinaire aux habitants; sur les côtes de la Guinée, en Afrique, on cultive simultanément le riz et le maïs; à Mogador et sur les côtes de Mozambique,

on cultive plus spécialement le riz, comme en Chine.

Dans l'Inde, la Chine et le Japon, c'est la culture du riz qui domine.

En Espagne, en Italie, on cultive le riz, et celui de Piémont est de qualité supérieure.

Le Dourrah.

Cette céréale est une espèce de millet, qui a aussi sa zone à part : elle est généralement cultivée dans les plaines sablonneuses du Soudan, en Afrique, dans la Nubie et jusqu'en Algérie; en Asie, dans l'Arabie et dans l'Inde : cette céréale remplace l'orge et la vigne comme élément de boissons spiritueuses.

Le Teff, ou la Poa abyssinica.

C'est la céréale spéciale des hauts plateaux de l'Afrique. On peut dire que la culture des céréales s'étend dans l'hémisphère du Nord, du 20e parallèle au 70e dans l'ancien continent, et seulement en Europe.

La culture de toutes ces céréales, à l'exception de celle du maïs, a été introduite en Amérique par les Européens qui s'y sont établis.

A quelle époque l'homme a-t-il commencé à se nourrir de céréales? le Mexicain du maïs, l'Asiatique du riz, le Scandinave de l'orge, le Nubien du dourrah, l'Européen du blé? On ne peut répondre à cette question, car aussi loin qu'on remonte dans l'existence de l'homme, on le voit déjà entouré d'animaux domestiques et cultivant les céréales.

Limite extrême en altitude de la culture des céréales et latitude correspondante.

Pays.	Céréales.	Altitude en mètres.	Latitude nord.
Suisse...	Blé.....	1,130m	64° Drontheim
—	Avoine..	1,160	65°
—	Seigle...	1,530	67°
—	Orge....	1,500	70°

Il faut à l'orge, pour la conduire à maturité, une température moyenne estivale de 8° centigrades; et au froment, il en faut une de 14°.

Les températures moyennes hybernales ou annuelles ont peu d'importance sur la culture des céréales; ce sont les lignes isothères qui en déterminent les zones, et non les isothermes et les isochimènes.

Il faut au riz une température estivale de 23° centigrades et beaucoup d'eau; le maïs exige une moyenne estivale de 18° minimum; en Europe, cette culture suit la ligne isothère de 19°.

A côté de toutes ces céréales, il existe encore beaucoup d'autres plantes alimentaires, à la tête desquelles il faut mettre la banane pour les pays chauds, et la pomme de terre pour les contrées froides et tempérées.

L'Amérique produit : la banane, la pomme de terre, l'yams, le manioc et la patate.

L'Afrique donne la banane, l'yams, l'arachis et la datte.

L'Océanie et l'Inde ont l'arbre à pain, le chou palmiste, le sagou, etc.

La banane, pour réussir, demande un minimum de chaleur moyenne annuelle excédant 24° centigrades; on plante le bananier par drageons, et, dix mois après la plantation, il donne sa première récolte, qui consiste dans la cueillette du fruit nommé régime, en coupant la tige qui le soutient; des racines sortent de nombreux jets qui sont plus ou moins avancés, de manière que la maturité des régimes s'échelonne et que les récoltes suivantes se succèdent naturellement sans interruption pendant toute l'année.

Les seuls soins que demande une plantation de bananiers sont deux labours annuels et la coupe de la tige des fruits mûrs.

D'après Humboldt, un homme de travail et de bon appétit est suffisamment repu avec douze bananes de la grande espèce par jour; on ne compte que sur trois régimes par touffe de bananier, et que sur vingt-cinq à trente bananes par régime; chaque pied de bananier peut donc nourrir un homme pendant six jours; il lui faudrait soixante pieds pour sa nourriture annuelle.

Un demi-hectare cultivé en bananes pourrait nourrir annuellement plus de cinquante personnes. Les céréales, sur la même surface, n'en pourraient pas nourrir deux!

Pommes de terre.

Avant l'introduction de sa culture en Europe, ce qui remonte seulement à la fin du siècle passé, la nourriture principale des habitants était les céréales; leur culture étant soumise

aux intempéries des saisons, aux pluies et à la grêle, il y avait souvent des famines.

La pomme de terre végète sous terre, cachée au soleil et à l'abri des influences climatériques extérieures ; pouvant être plantée au printemps, elle n'a rien à craindre des gelées tardives ; ce tubercule a pris une place de premier ordre dans la nourriture de tous les peuples civilisés, mais surtout dans l'alimentation des habitants de la France ; chaque Français consomme en moyenne 550 litres de subsistance fournie par les grains, légumes et la pomme de terre ; dans cette quantité, la pomme de terre entre pour 235 litres, elle fournit près de la moitié de la totalité des aliments consommés par nous.

La pomme de terre était très-cultivée en Amérique lors de sa découverte ; on l'a rencontrée sauvage au Chili, dans les environs de Valparaiso, et sa culture atteignait à des altitudes de 4,000 mètres dans la zone torride ; en Suisse, on la cultive jusqu'à une altitude de 1,500 mètres.

Mais ce précieux tubercule, qui nous vient des hauts plateaux de l'Amérique du Sud, réussit mal dans les pays chauds ; déjà même, dans les régions des oliviers, où sa culture est jardinière, ses produits sont de mauvaise qualité.

Patate.

Dans les contrées méridionales de l'Europe et en Algérie, la culture de la pomme de terre peut être avantageusement remplacée par celle de la patate. Il faut à cette dernière plante pour réus-

sir une chaleur supérieure à 15° centigrades pendant quatre mois, que les pluies n'arrivent pas avant l'enlèvement de la récolte, et que la température diurne atteigne sur le sol, vers le moment le plus chaud de la journée, une moyenne de 40°.

La région des oliviers remplit ces conditions : du 10 mai au 20 septembre le département de Vaucluse possède cette chaleur; il pourrait donc cultiver la patate.

Ce tubercule a le goût de la châtaigne, mais il ne contient que la moitié de la valeur nutritive de la pomme de terre ; son goût sucré est un assaisonnement naturel qu'il porte avec lui.

La patate est cultivée à Dax et à Bordeaux.

Cultures dans le sens de l'altitude.

Dans la Cordillère des Andes de l'Amérique du Sud, sous la zone équatoriale et tropicale, le maïs cultivé prospère jusqu'à une altitude de 2,400 m., et sa culture domine les autres cultures de 1,000 à 2,000 m. ; au-dessous de 1,000 m. d'altitude, il est cultivé avec le pisang et d'autres plantes alimentaires du pays ; de 2,000 m. à 2,100 m. d'altitude, on cultive les céréales d'Europe, le blé ou froment en bas, l'orge et le seigle en haut de cette zone ; de 3,000 à 4,000 m. d'altitude on ne cultive plus avec succès que la pomme de terre.

Dans les régions élevées de l'Inde, de la Chine et de l'Indo-Chine, la culture du blé domine celle du riz ; de l'Indus à Pékin l'orge et le riz sont généralement cultivés ; mais tout dépend

du massif montagneux qui couvre ces contrées.

La culture des céréales européennes a été introduite en Amérique, comme nous l'avons déjà dit, et elle donne des résultats remarquables aux Etats-Unis et dans le Canada, qui en font l'objet d'un grand commerce.

Ces différentes cultures partagent les hommes en trois groupes :

1° Ceux qui se nourrissent de pain d'orge, d'avoine ou de seigle, et qui boivent de la bière ;

2° Ceux qui mangent du pain de froment et qui boivent du vin;

3° Ceux qui, vivent de riz et de maïs, et généralement s'abstiennent de viande.

Ces trois groupes ont des dissemblances considérables, qu'ils doivent à leur régime différent, qui réagit sur leurs mœurs, sur leur intelligence et sur leur santé.

En sorte que les trois groupes que nous venons d'énumérer ont des mœurs et des facultés intellectuelles qui les différencient entre eux.

Plantes utiles, textiles, aromatiques et narcotiques.

Il est encore d'autres plantes qui sont recherchées et cultivées par l'homme, pour leur utilité ou pour la douceur et le parfum de leurs fruits, ou le piquant de leur arome : parmi les premières, il faut remarquer les plantes textiles, qui servent à couvrir l'homme et à le préserver de l'intempérie des saisons; au premier rang de

ces plantes, il faut placer le coton, puis le chanvre, le lin, etc.; parmi les secondes, il faut citer la vigne, la canne à sucre, le caféier, le thé, le cacaoyer, le dattier, etc.; il faut ranger dans les dernières : la cannelle, la muscade, le poivre, la vanille, etc.

Après ces plantes précieuses viennent les plantes narcotiques, qui adoucissent la vie de l'homme par les rêves qu'elles provoquent et qui le consolent de ses misères; le tabac occupe le premier rang parmi ces plantes; l'immense majorité des hommes est son tributaire; on le cultive partout; viennent, après lui, l'opium, le chanvre et sa préparation, le haschich, puis le bétel et le coca, etc.

Coton.

Le coton est une espèce de laine végétale produite par la plante nommée cotonnier; cette plante est divisée en trois variétés :

Le cotonnier herbacé,
Le cotonnier arbuste,
Le cotonnier arbre.

Les étoffes de coton sont préférables aux étoffes de chanvre et de lin; les cotons sont moins bons conducteurs que la toile: ils ont donc un double avantage; dans les climats froids, ils conservent mieux au corps sa chaleur, et, dans les climats chauds, ils laissent la transpiration plus libre, et en absorbent plus que la toile de chanvre ou de lin : le coton est donc plus confortable, plus hygiénique que la toile.

Origine de l'industrie cotonnière.

Du temps d'Hérodote, 444 ans avant Jésus-Christ, tous les Hindous étaient déjà vêtus de coton ; les Egyptiens étaient habillés de lin ; leurs prêtres, dans l'exercice de leurs fonctions, étaient parés d'un châle en laine ; les Babyloniens employaient également le lin et la laine pour habillement ; le coton était donc employé à l'est de l'Indus, et à l'ouest c'étaient la laine et le lin qui vêtissaient les habitants.

Vers l'an 35 de Jésus-Christ, on trouve le coton en usage chez les habitants des côtes, à l'entrée du golfe Persique; et, à la fin du premier siècle, on l'employait dans la haute Egypte ; son commerce était déjà établi de l'Inde à la mer Rouge.

En 1252, les habitants de la Russie méridionale et septentrionale étaient vêtus d'étoffes de coton qu'ils tiraient du Turkestan ; l'Arménie tissait le coton cultivé dans la Perse.

Dès le onzième siècle, les Chinois sont habillés de soie, mais le coton prévaut vers l'an 1368 ; à cette époque, les Chinois étudient sa culture, développent l'industrie cotonnière et se vêtissent de coton ; les nankins de Chine sont très-estimés.

Les toiles de Guinée, dans l'origine, venaient des Indes-Orientales et de la côte de Coromandel, du Bengal, de Surate, etc., et avant la fin du seizième siècle, leur réputation était faite.

En Amérique, lors de sa découverte, les Mexicains étaient habillés de coton ; sa fabrication était très-perfectionnée ; ils n'avaient ni chanvre,

ni soie, ni laine et ne se servaient pas du lin, qui croissait sauvage dans leur pays ; dans l'Amérique du Sud, le coton était le vêtement des habitants, qui en faisaient aussi leurs filets à pêcher, et les Brésiliens en formaient des lits.

Le coton est une plante des pays chauds ; les Arabes ont introduit sa culture en Espagne, à Valence, dès le dixième siècle, et, peu de temps après, les fabriques de cette ville étaient célèbres ; ce n'est que vers le quatorzième siècle qu'il fut cultivé et fabriqué en Italie.

L'industrie cotonnière ne se développe réellement en Europe que beaucoup plus tard, mais elle y fait de rapides progrès et arrive à des résultats extraordinaires.

Sucre.

Le sucre est une substance qu'on rencontre dans beaucoup de matières ; on le divise en trois classes :

Le *cristallisable* régulièrement ;

L'*incristallisable*, mais solide ;

L'*incristallisable* et liquide.

La canne, la betterave, la séve d'un érable et celle d'un palmier, produisent seules du sucre cristallisable avec le sorgho.

	Tonnes de 1,000 kil.
La canne à sucre produit environ..................	2,100,000
La betterave...............	165,000
Le palmier à sucre..........	100,000
L'érable à sucre............	20,000
La terre nous donne donc...	2,385,000

La Canne à sucre.

La canne à sucre est une plante des pays chauds; sa culture se développe surtout dans la zone torride, dans le climat équatorial et tropical, partout où il y a de l'eau pour l'irriguer; en dehors de cette zone, la canne ne prospère que dans des régions privilégiées et rares.

La canne à sucre est originaire de l'Asie orientale; elle s'est répandue du Sud de la Chine, de l'archipel Indien, de Siam et de la Cochinchine, dans l'Inde, dans l'Arabie, sur les bords de la Méditerranée, en Asie et en Afrique, et enfin les Arabes l'importent, dans le neuvième siècle, en Chypre, à Rhodes, en Crète, en Sicile, et en Espagne, dans les Huertas de Valence, de Murcie et de Grenade.

Au quinzième siècle, les Espagnols et les Portugais portent cette plante aux îles Canaries et à Madère, d'où elle passe en Amérique; dès 1520, la colonie de San-Thomé, produisait déjà plus de 2 millions de kilogr. de sucre. De là sa culture s'étendit à Haïti, au Brésil et enfin dans toutes les colonies européennes.

La production de Madère et de San-Thomé ruina celle de la Sicile, de l'Arabie et de l'Egypte; plus tard, celle du Mexique et du Brésil a ruiné la production de Grenade.

La canne à sucre est un roseau qui ressemble à la tige du maïs; elle est cultivée :

Dans l'Amérique septentrionale : au Texas, dans la Louisiane, la Floride, le Mississipi, le

Sud-Caroline et l'Alabama, etc., dans l'Amérique centrale et aux Antilles ;

Dans l'Amérique méridionale : au Venezuela, dans la Nouvelle-Grenade, dans la Guyane et au Brésil, etc. ;

Dans l'Afrique, on cultive la canne : au sud du Maroc, dans l'Ouad-noun, dans l'Egypte, la Nubie, la Guinée, le Benguela, Mozambique, Sofala, Melinde, Madagascar, etc.

Dans l'Asie, on la cultive en Arabie, sur les côtes du golfe Persique, au sud de la mer Caspienne, sur le fleuve Djihoun, aux bouches de l'Indus, dans l'Inde anglaise, à Malacca, sur les côtes de l'Indo-Chine et de la Chine, sur les bords du fleuve Kiang, etc.

Dans l'Océanie, à Sumatra, Bornéo, Java, aux Moluques et aux Philippines.

La Betterave.

Le sucre de betterave est fabriqué dans la région comprise entre la Seine et le Volga, le Danube et le Niémen ; c'est une production de l'industrie européenne ; on doit le sucre de betterave à un chimiste prussien, nommé Margraff, qui l'a découvert en 1747 dans la betterave ; en 1787, un nommé Achard, de Berlin, monte une fabrique en Silésie pour fabriquer le sucre de betterave sur une grande échelle ; ses produits, revenant à 8 ou 10 fr. le kilogramme, restent à l'état de curiosité. Ce prix ne pouvait soutenir la concurrence et lutter avec le sucre de canne.

Le blocus continental, par l'interdiction de

l'entrée en Europe du sucre de canne, en fit monter le prix à 10 francs, et il ne pouvait entrer qu'en fraude ; cette circonstance donna l'avantage au sucre de betterave. Napoléon Ier encouragea cette industrie en 1809; il établit des primes et des fabriques, et à la fin du blocus on obtenait 2 à 3 0/0 du capital employé dans cette fabrication.

L'emploi de la pulpe des betteraves à la nourriture du bétail, la découverte de nouvelles mines de houille et de la vapeur, et l'emploi de ce combustible et de cette force à la fabrication, finissent par enrichir les fabricants ; si bien qu'aujourd'hui le sucre de betterave lutte avec avantage contre celui de canne, et que ce dernier, si on ne perfectionne pas sa fabrication, finira par avoir besoin de protection à son tour.

L'Europe possède tout près de 1,200 fabriques de sucre de betterave.

Le palmier à sucre.

Le sucre de palmier est produit dans la Nouvelle-Hollande ou Australie, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande, dans les archipels de Salomon, des Amis, dans les îles Hébrides, les Louisiades, la Nouvelle-Calédonie, à Siam, dans l'Inde, à Sumatra, à Java, etc.

Erable à sucre.

Le sucre de l'érable est le produit de la séve d'un érable qui prospère dans le Canada, sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent et de l'Ohio, dans la partie septentrionale des Etats-

nis, entre le Mississipi, l'Ohio, le lac Supérieur et l'Atlantique; la limite sud de la région où prospère cet érable est tracée par une ligne droite qui part des bouches de l'Ohio dans le Mississipi, au cap Hatteras, et sa limite septentrionale atteint le lac Supérieur et les sources du Mississipi.

Narcotiques.

Les narcotiques sont de grands allégeurs de peines et d'ennuis; ils chassent momentanément les soucis, ils endorment les souffrances morales ou physiques, aux dépens de la santé et de l'intelligence, il est vrai, et cependant il n'y a pas un peuple qui n'en fasse usage et qui n'ait les siens; les anciens les ont recherchés comme les modernes, et les sauvages comme les civilisés en sont avides.

De tous temps et partout on a cherché autour de soi, sur le sol, une plante qui pût nous faire oublier le passé, nous consoler du présent en nous faisant rêver de l'avenir.

Les Asiatiques emploient l'opium, le chanvre, le haschisch et le bétel.

Les Américains du Sud mâchent le coca et le chanvre.

Les Américains du Nord se servent du houx émétique.

Les Européens fument et prisent le tabac dont l'usage est devenu général sur la terre.

Tabac.

Le tabac est le plus connu et le plus en usage des narcotiques ; on peut dire qu'il a pris pos-

session de l'humanité et qu'il est en usage partout.

On peut estimer que :

865 millions d'hommes font usage du tabac;

200 millions.................	du chanvre, du haschisch;
125 millions....................	de l'opium;
100 millions....................	du bétel;
10 millions....................	du coca.

L'homme cultive sur la terre 450,350 hectares en tabac, dont le produit s'élève à 485,000,000 kil., ainsi répartis :

Asie, 200 mille hect. dont le produit s'élève à........	200,000,000 kil.
Europe, 130 mille hect.....	150,400,000 »
Amérique, 112 mille hect...	126,000,000 »
Afrique, 8 mille hect.......	8,450,000 »
Océanie, 350 hect.........	150,000 »
Total, 450,350 hect.	485,000,000 kil.

Le tabac est cultivé dans toutes les parties du monde; c'est une plante qui réussit dans la zone tempérée et dans la zone tropicale; elle est cultivée en Amérique depuis le Canada jusqu'au Paraguay; en Europe, cette plante est cultivée dans tous les Etats, à l'exception du Danemark, de la Suède et de la Norwége; en Afrique, le tabac est cultivé partout, et en Asie, sa culture se développe des bords de l'Euphrate au Japon, de l'Arabie à la mer d'Aral, dans l'Hindoustan,

dans l'Indo-Chine, en Chine, au Japon et dans le grand Archipel de l'Asie.

Le pays qui produit le plus de tabac est la Chine, elle en livre au commerce..... 100 millions de kil.

Les Etats-Unis viennent après la Chine pour l'importation de ce produit. 91 millions de kil.

En Europe, c'est l'Autriche qui est en tête de la production du tabac.. 45 millions de kil.

Vient ensuite la Russie, qui en produit pour............ 40 millions de kil.

Le Zollverein... (Allemagne)..	25 millions de kil.
La France......	12 millions 500 mille kil.
La Grèce......	5 millions.
La Hollande....	3 millions 200 mille kil.
L'Italie........	1 million 360 mille kil.
La Belgique....	1 million 250 mille kil.

Boissons de l'homme.

L'eau est la plus simple des boissons ; certains fruits contiennent des liqueurs agréables propres à calmer la soif d'une manière prompte et certaine, mais ils sont subordonnés aux saisons, on en est privé une partie de l'année ; les plantes aromatiques ont servi à corriger l'insipidité de l'eau ; enfin, on a découvert le phénomène de la fermentation, qui a donné une grande

quantité de boissons spiritueuses, variées de goût et de couleur.

On connaît trois classes de boissons :

1° Les boissons rafraîchissantes : l'eau simple ou combinée avec un jus de fruits sucrés ou acides, comme groseilles, citrons, oranges, etc. ;

2° Les boissons stimulantes : le café, le thé, etc., etc. ;

3° Les boissons spiritueuses ou alcooliques ; ce sont des liqueurs fermentées, comme le vin, la bière, l'eau-de-vie, le rhum, etc., etc.

BOISSONS FERMENTÉES.

Les céréales, la pomme de terre, la cerise noire, etc., donnent des eaux-de-vie ; la pomme produit le cidre, et la poire le poiré, ainsi que de l'alçool ; avec l'orge on fait toutes les bières; dans l'Inde et en Afrique, on tire de l'eau-de-vie du fruit du palmier ; à Babylone, du temps d'Hérodote, le vin de palmier était l'objet d'un grand commerce.

Dans l'Amérique, on fait de la bière avec de la cassave, espèce de galette faite avec la farine de manioc ; et de la chicha avec du maïs.

Les Chinois préparent une espèce de bière avec le millet et le riz ; c'est une liqueur très-forte, rendue encore plus enivrante par l'adjonction de graines de la pomme épineuse.

En Perse, on fait de l'alcool par la distillation du fruit de la pêche ;

Et dans la zone tropicale, la mélasse, qui est le produit de la première cristallisation du sucre,

donne, par sa distillation, la liqueur connue sous le nom de rhum et de tafia.

Avec le miel, toute l'antiquité préparait l'hydromel, encore en usage dans la Pologne, dans la Russie et dans l'Abyssinie.

La séve fermentée du bouleau sert de boisson dans la Sibérie ; le lait de jument fait aussi une liqueur alcoolique par la fermentation, on la nomme koumiss ; c'est la boisson de la race nomade des Tartares.

Mais la plus célèbre des boissons fermentées, c'est le vin, produit de la vigne.

On estime qu'il y a sur la terre environ : 4,600,000 hectares cultivés en vignes, lesquels produisent 86,000,000 d'hectolitres de vin.

On les répartit ainsi :

	Hectares.		Hectolitres.
Europe...	4,500,000	produit :	84,773,000
Afrique...	63,000	—	650,000
Asie.....	25,000	—	350,000
Amérique.	11,800	—	225,000
Australie..	200	—	2,000
Total....	4,600,000 hect.		86,000,000 hec.

C'est un rendement moyen d'environ vingt hectolitres à l'hectare.

CAFÉ.

Le café est le produit d'un arbuste toujours vert ; d'une croissance rapide, sa hauteur est de

six à sept mètres, et le diamètre de son tronc ne dépasse pas 8 à 10 centimètres ; le fruit du caféier a l'aspect d'une cerise dont la pulpe contient à l'intérieur deux grains de café ; sa feuille ressemble à celle du laurier commun, et sa fleur blanche à celle du laurier d'Espagne.

Le café est une plante des pays chauds ; sa culture, pour réussir, demande une température minimum de 15° et 16° centigrade au-dessus de zéro pendant l'hiver ; il craint le froid et la chaleur ; il réussit dans les contrées tropicales, il déborde même les tropiques ; si la région où on le cultive est trop chaude, il faut l'abriter par de grands arbres ; en Arabie, on emploie à cet usage le peuplier ; le café demande l'irrigation.

Dans l'Arabie, la récolte se fait en mai, en secouant l'arbre pour en faire tomber les grains mûrs ; ailleurs on fait la récolte à la main.

Antérieurement au seizième siècle, le café était inconnu ; son pays d'origine est la haute Ethiopie, dans l'Abyssinie, au pays de Cafa ; son usage nous vient des musulmans, qui avaient établi des maisons où l'on distribuait au public la liqueur du café ; déjà, en 1554, c'était un usage ordinaire à Constantinople ; en 1660, cet usage s'introduit à Londres, puis à Paris, et enfin il devint un usage général.

Les Hollandais prennent le caféier à Moka, et l'introduisent à Batavia et à Amsterdam : cette ville en envoie un pied à Louis XIV, que ce souverain fait soigner au jardin des Plantes, à Paris ; c'est ce pied qui est l'origine de tous nos caféiers des Antilles.

CACAOYER.

Le cacaoyer produit le cacao, fruit qui est la base du chocolat ; c'est un arbre de grandeur moyenne, qui croît dans la zone torride d'Amérique ; ses feuilles sont lisses, grandes, et l'arbre n'en est jamais dépouillé ; le cacaoyer est chargé de fruits en tous temps, mais surtout aux deux solstices, en juin et en décembre ; ses fleurs sont grandes, nombreuses au commencement de la floraison; elles sont roses, et passent au vert en vieillissant.

Le fruit est contenu dans une capsule appelée cabosse, de la forme d'un concombre, avec 8 à 10 côtes; vingt-cinq à quarante amandes sont enveloppées d'une pulpe gélatineuse, fondante, rosée, et très rafraîchissante.

Le cacaoyer est cultivé à la pointe de la Floride de l'Amérique septentrionale, sur la côte de la Louisiane en Géorgie, et dans les plaines du Mexique ; sa culture exige une température de 23° centigrade au moins, de 29 au plus, et une atmosphère humide, un air nébuleux et des pluies abondantes.

C'est un arbre de la zone torride de l'Amérique septentrionale et méridionale.

THÉ.

Le thé est la feuille desséchée d'un petit arbrisseau toujours vert, qui porte ce nom ; il ne s'élève pas au delà de 1^{m}.50 à deux mètres.

La culture du thé veut un climat spécial ; elle se fait en Chine sur des coteaux au midi, près

des rivières et en plein champ; au Japon, on le cultive en lisière le long des champs; à trois ans on commence à cueillir les feuilles du thé, et on continue jusqu'à sept ans, puis on le recèpe.

Il est surtout cultivé dans les provinces maritimes de Fokien, Kyanti et Kiangnau, entre 25° et 33° de latitude nord, et 112 à 117 de longitude à l'Est de Paris; c'est là qu'il prospère.

SOIE.

La soie est une matière animale; c'est un fil d'une grande finesse, brillant, filé par une chenille qu'on nomme ver à soie; la soie et les chenilles qui la produisent sont originaires de la Chine.

Près de Canton on connaît les vers à soie du frêne, du poivrier de la Chine, etc. La soie de ces vers est moins belle que celle de la chenille du mûrier, mais elle est plus solide, et se lave comme le linge.

Le ver à soie a été domestiqué par les Chinois dès la plus haute antiquité, puis cette culture (c'est ainsi qu'on nomme l'élevage de cette chenille) est passée dans l'Inde, dans la Perse, etc. Les Phéniciens en faisaient déjà le commerce; elle ne fut introduite à Constantinople, en Turquie, que sous Justinien, par des moines, en 552; de cette ville elle passe en Grèce, à Athènes, à Thèbes, à Corinthe; six siècles après, elle s'établit en Sicile, sous le roi Roger; et enfin, les Arabes introduisent sa culture en Espagne, d'où elle se répand en France.

Aujourd'hui la soie est cultivée en Chine, dans

l'Inde, la Perse, le Levant, en Espagne, en France, en Autriche, en Italie; elle est manufacturée dans les pays de production et en Belgique, Hollande, Suisse, Saxe, Bavière, Prusse, Russie et Angleterre.

Géographie médicale.

Les maladies qui frappent l'homme sont de tous les pays et de tous les climats; il en est de générales, qu'on rencontre dans toutes les contrées; il en est d'autres, au contraire, qui sont renfermées dans des limites plus ou moins étendues, qu'on ne rencontre pas ailleurs, et qui existent d'une manière permanente ou périodique : ce sont ces dernières maladies qui ont un caractère endémique, que nous allons faire connaître.

ALIÉNATION MENTALE.

La Norwége est le pays qui présente le plus d'aliénés : 1 sur 596 habitants.

La France, 1 sur 795 ;

La Belgique, 1 sur 961.

Le pays qui en a le moins est le Piémont ; il a 1 aliéné sur 5,812 habitants.

Viennent ensuite :

Le Bas-Canada, 1 sur 2,251 ;
L'Irlande, 1 sur 2,187 ;
L'Angleterre, 1 sur 1,120.
Le Haut-Canada a 1 aliéné sur 703.

Si nous examinons les aliénés de la race nègre qui habite les régions intertropicales, alors

qu'elle a quitté son pays d'origine, nous trouvons qu'elle donne une proportion progressive d'aliénés à mesure qu'elle s'éloigne des tropiques, et qui devient effrayante vers le nord.

Le nègre donne, dans :

La Louisiane, 1 aliéné sur 4,310 nègres ;
La Caroline du Sud, 1 sur 2,477 ;
La Virginie, 1 sur 1,299 ;
Le Massachusetts, 1 sur 43 ;
Le Maine, 1 sur 14.

On voit par ces chiffres que le noir a une tendance à l'aliénation mentale en s'éloignant de la zone tropicale.

CALCULS URINAIRES.

Sont communs et endémiques dans les terrains calcaires modernes, et notamment sur la craie.

Ils sont très-rares dans la Guyane, en Amérique, à Madrid en Espagne, et à Pise en Italie.

CANCER.

Cette maladie existe à peu près partout ; mais c'est en Europe qu'on la trouve le plus communément ; elle est beaucoup plus rare en Asie ; dans cette partie du monde, ce sont les Chinois qui y sont le plus exposés ; c'est à peine si les habitants de l'Afrique connaissent le cancer ; il est excessivement rare au Sénégal et en Egypte.

Dans l'Amérique il est très-rare.

CHOLÉRA-MORBUS.

Cette maladie est endémique au Bengale ;

c'est du bord du Gange qu'elle part pour venir nous frapper; elle a été observée pour la première fois, en 1781, à Ganjam, ville du Malabar, dans l'Inde; elle reparaît dans le Bengale, à Jessora, en 1817; c'est de là qu'elle s'est étendue sur la terre par rayonnement.

Ainsi, en 1821, le choléra va jusqu'aux bouches du fleuve Indus, et il arrivait par le golfe Persique à Bagdad, à Bassora et à Ispahan, dans la Perse; il atteint le sud-est de la mer Noire, en 1822, Astrakhan à l'entrée de l'Europe, en 1823, et disparaît.

En 1827, il se développe de nouveau dans le Bengale avec une grande intensité; il s'étend sur toute l'Inde, il envahit le Caboul, la Boukharie et le Turkestan, et il atteint les rives orientales de la Caspienne et de l'Aral; il passe en Perse, dans la Géorgie, et gagne Orenbourg et Astrakhan en 1830; de là il s'étend à Odessa, en Moldavie, en Hongrie, et il arrive à Vienne, la capitale de l'Autriche, en 1831.

Par le Volga, il remonte à Saratov, à Moscou, à Riga et Hambourg, en 1831; de cette ville il passe en Angleterre dans la même année.

Londres et Edimbourg ne sont envahies qu'en février 1832, Dublin l'est en mars; dans le même mois, Calais et Paris sont frappés et deviennent eux-mêmes des foyers de propagation.

Dès le mois de juin, le Canada est envahi par Québec et Montréal; puis les Etats-Unis reçoivent le choléra par New-York, Philadelphie, Baltimore, etc. La Nouvelle-Orléans, la Vera-

Cruz, Mexico et l'isthme de Panama sont frappés, ainsi que tout le nord de l'Amérique du Sud, jusqu'au 21° parallèle sud, que le choléra n'a pas franchi.

Le choléra, parti des bords du Gange en 1827, est arrivé en France en 1832; il a mis 5 ans pour arriver de l'Inde chez nous; on a remarqué que son expansion s'est faite en suivant les grandes routes commerciales.

Il a sévi dans toutes les saisons et dans tous climats, dans les plaines et sur les plateaux; on prétend qu'il sévit moins fort dans les terrains primitifs ou de cristallisation.

Dans le nord de notre hémisphère, il a épargné l'Islande, le Groenland et la Sibérie; il a sévi à Arkhangel, sur la mer Blanche.

L'Australie et le cap de Bonne-Espérance, dans l'hémisphère du sud, ont été épargnés par le choléra.

COLIQUE VÉGÉTALE, COLIQUE SÈCHE.

Maladie dangereuse des pays chauds; elle règne au Brésil, dans les Guyanes, dans les Antilles, dans l'Inde et dans l'Indo-Chine; mais elle exerce surtout ses ravages sur les côtes est et ouest de l'Afrique, à la hauteur du Sénégal et du golfe de Guinée.

Cette colique est d'autant plus fréquente et plus meurtrière que le climat est plus ardent; il lui faut au moins 22° centigrade pour se développer.

CRÉTINISME.

Le crétinisme est inconnu en Amérique, mais

il est endémique dans Al es, le Jura, le Hartz et les Carpathes ; on ren contr des crétins dans les montagnes de la Chine, du Thibet et de l'Himalaya.

Le crétinisme ne se développe que dans les vallées; dans les Alpes, à une certaine altitude, il n'y a plus de crétins (1,000 à 1,200 mètres).

DRAGONNEAU OU VER DE GUINÉE.

C'est un ver filaire qui se développe dans toutes les parties du corps : dans les pieds ou les mains, dans les jambes et dans les bras ; il est assez semblable à une corde à violon.

Il est très-rare en Europe, mais il est très-répandu dans la zone tropicale de l'Afrique et de l'Asie ; il est endémique dans le Soudan, en Guinée et dans l'Abyssinie ; on le voit encore, mais plus rarement, dans l'Inde, la Perse et l'Arabie-Pétrée.

DYSSENTERIE.

Cette maladie exerce ses ravages dans toutes les parties du monde, mais c'est principalement les régions chaudes de la terre qui lui fournissent ses victimes.

ÉLÉPHANTIASIS.

Cette maladie est endémique dans la Barbarie, l'Egypte et l'Abyssinie, en Afrique ; en Asie, sur les côtes de Malabar et à Ceylan, dans le grand archipel d'Asie.

Dans l'Amérique, à la Barbade, les nègres seuls en ont été frappés jusqu'au commencement du

dix-huitième siècle; mais depuis 1704 les blancs et les noirs en ont été victimes.

FIÈVRE JAUNE.

Cette maladie a son siége originaire sur les côtes du golfe du Mexique et de la mer des Antilles; elle peut sortir de ce cantonnement et s'étendre au loin : c'est ainsi qu'elle est venue ravager l'Europe en Portugal, en Espagne et en Italie ; du côté de l'occident elle a sévi sur les côtes de l'Amérique, à Acapulco, à Guayaquil et jusqu'au Chili.

On ne l'a jamais remarquée qu'entre les côtes occidentales d'Amérique et de l'Italie, à Livourne, et sur les côtes occidentales de l'Afrique.

Dans son pays d'origine, vers Santa-Cruz, où elle sévit tous les ans avec une grande intensité, elle n'a jamais passé, à l'état épidémique, l'altitude de 924 mètres.

Pour se développer à l'état épidémique, il lui faut au moins une température de 20° centigrades.

FIÈVRES PALUDÉENNES ET INTERMITTENTES.

Ces fièvres sont limitées dans l'hémisphère du nord par la ligne isotherme de +5°, cent., et dans l'hémisphère du sud elles n'atteignent jamais à l'isotherme de +15° centigrades.

Le nord de l'Ecosse et l'Islande ne connaissent pas les fièvres paludéennes; au cap de Bonne-Espérance elles sont également inconnues.

FIÈVRE TYPHOIDE.

Cette fièvre ne se rencontre que dans les zones froides et tempérées de l'hémisphère septentrional ; elle est inconnue dans les contrées chaudes.

Devient très-rare vers la ligne isotherme de +16°, et elle n'existe plus sous l'isotherme de 20° centigrades.

GOUTTE.

Cette maladie n'est pas connue au Pérou, ni au Brésil, ni en Nubie.

HÉMORROÏDES.

Cette maladie n'est pas connue en Nubie.

OPHTHALMIE.

Endémique dans les pays chauds et dans les pays froids, dans les régions tropicales et dans la zone glaciale.

PELLAGRE.

C'est une maladie qui règne entre le 42° et le 46° parallèle nord ; on l'attribue au maïs, dont les habitants se nourrissent ; elle existe en Espagne, dans les Asturies, à Oviedo ; en France, dans le département des Landes ; dans les Principautés danubiennes et en Italie.

La Sicile et la Sardaigne ne la connaissent pas.

PESTE.

Cette maladie n'a été observée que sur l'an-

cien continent ; pendant tout le moyen âge elle a souvent ravagé l'Europe entière, jusqu'à Moscou, et même jusqu'en Laponie.

Dans les derniers temps, elle paraissait cantonnée dans l'Orient, en Turquie, qui ne l'a pas vue depuis 1838, et en Egypte, qui en a été frappée pour la dernière fois en 1844.

Depuis on ne l'a pas revue ; elle tend à disparaître. En Egypte, dès que la température atteint à 28° centigrades, la peste disparaît.

La peste n'a jamais pu atteindre à l'altitude de la citadelle du Caire, alors qu'elle sévissait avec intensité dans cette ville.

PHTHISIE.

C'est une maladie inconnue en Islande et chez les Kirghiz ; l'île de Madère est le point du globe qui offre le plus de chance de guérison pour la phthisie.

Température moyenne annuelle, 18°3, maximum +29°4, minimum +9°4 cent. ; il n'y a de neiges permanentes qu'en janvier et février, et à des altitudes au-dessus de 2,500 mètres.

Pendant les mois d'hiver, le thermomètre marque dans la journée 15° à 15°5 ; juin, juillet et août sont les mois les plus chauds de l'année, ils ont une grande égalité de température, et la chaleur dépasse rarement 23° centigrades ; le maximum et le minimum d'une même journée atteignent rarement 7° ; pluie, 80 jours ; ciel sans nuages, 167 jours, et plus ou moins couvert, 110 jours.

Sur 200 malades tuberculeux qui viennent

tous les ans à Madère, il en meurt un dixième de ceux arrivés à la dernière période de phthisie.

PIAN.

Maladie endémique sur les côtes occidentales de l'Afrique ; dans l'Amérique, le pian sévit sur les nègres des Antilles, de la Guyane et du Brésil.

PLIQUE.

Cette maladie est à l'état endémique en Pologne ; elle ravage les pays de la Lithuanie, de la Russie rouge, de la Russie blanche, etc.

SCORBUT.

Il est endémique sur toutes les côtes de la mer du Nord. Il sévit surtout avec une grande intensité sur les côtes de la mer Baltique.

Les marins en sont atteints sur toutes les mers qui offrent les conditions d'humidité nécessaires à son développement.

SCROFULES.

Sévissent à peu près partout, mais elles sont excessivement rares dans les steppes des Kirghiz et en Islande.

TÆNIA.

Se trouve dans toutes les parties du monde, mais réparti très-inégalement ; en Europe, on le rencontre en Angleterre, Hollande, Allemagne, France, Portugal, Italie et Grèce ; en Asie, on le voit dans l'Inde, la Syrie et l'Arabie.

Le foyer endémique du tænia, c'est l'Afrique ; on l'y rencontre depuis la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et du Sénégal à l'Abyssinie.

Il est endémique dans l'Algérie, excessivement commun au Sénégal, à Malte et dans l'Abyssinie.

Géographie minérale.

On sait que les mines sont des matières minérales, formant des filons, des amas ou des couches à travers toute l'écorce de la terre.

Le platine et l'or ne sont jamais rencontrés qu'à l'état natif.

Le PLATINE est le corps le plus lourd ; c'est un métal gris plomb, inaltérable et infusible ; il ne peut être attaqué qu'avec l'eau régale ; il se soude avec lui-même, comme le fer, à la chaleur blanche.

On le rencontre avec l'or et les diamants dans des dépôts sédimentaires qui se relient aux roches cristallines, la diorite et la serpentine, dont ils ne sont que des débris.

L'OR, corps très-lourd, d'un beau jaune, métal fusible et très-ductile ; on le trouve souvent allié avec l'argent ; on le rencontre en paillettes, en pépites, en lames minces, etc. N'est attaqué que par l'eau régale.

On le trouve avec le platine et les diamants dans des alluvions, dans des filons de quartz, et dans des sables aurifères que charrient certaines rivières.

ARGENT.—Métal blanc qui a le privilége, avec

l'or et le cuivre, de servir de monnaie aux peuples civilisés; il est ductile et fusible; les acides végétaux ne peuvent l'attaquer.

On en connaît des masses d'une grande richesse aux bases des terrains sédimentaires, et des filons très-remarquables dans les roches cristallines qui leur sont voisines; on le rencontre souvent avec des sulfures de plomb.

Mercure. — A la température ordinaire, c'est un métal fluide; on le rencontre près des roches cristallisées, jusque vers la partie moyenne des roches sédimentaires.

L'étamage des glaces se fait avec un amalgame de mercure et d'étain.

Cuivre. — Métal d'une couleur rouge, fusible et ductile; il est très-attaquable par les acides; on le rencontre en filons, en masses considérables ou en rognons. On l'exploite en sulfures et en cuivre natif. Ce dernier est très-abondant dans les alluvions de l'Amérique septentrionale, près du lac Supérieur.

Les sulfures appartiennent aux roches granitiques et aux schistes cuivreux.

Corindon (*rubis*, *saphir*, *topaze* et *émeraudes orientales*). — On rencontre ces minéraux dans les roches cristallines ou dans leurs débris, comme le granit, le basalte, la dolomie, etc., que des torrents entraînent en les charriant dans leurs eaux.

Fer. — Tout le monde connaît le fer, c'est sans contredit le métal le plus utile à l'homme. Les mines de fer sont très-communes dans les

terrains de sédiment et de cristallisation; on les exploite par grands amas dans les terrains jurassiques. On rencontre le fer à tous les étages; et sous forme de limonite, jusque dans les alsuvions modernes où elle est connue sous le nom de minerai de marais.

Aimant ou fer oxydé magnétique. — C'est le seul fer produisant le bon acier fondu; il appartient exclusivement aux roches cristallisées. Celui de Suède jouit d'une réputation méritée.

Pyrolusite (*améthyste*). — C'est la matière qui sert à fabriquer l'eau de javelle; on la trouve dans les terrains sédimentaires et de cristallisation.

Etain (oxyde d'). — On le trouve dans la partie basse des terrains sédimentaires, surtout dans les terrains de cristallisation, et dans certains dépôts alluviens composés de leurs débris.

Soufre. — Tout le monde connaît ce minéral dont le gîte est à tous les étages de l'écorce terrestre, surtout dans le voisinage des volcans en activité.

Plomb. — Minéral gris, fusible; il appartient aux roches cristallisées et sédimentaires jusqu'au lias.

Zinc. — On le rencontre avec la galène à l'état d'oxyde et de sulfures. Se fond à la chaleur rouge; au rouge blanc on peut le distiller.

Gypses (plâtre). — Dans les roches cristallisées et sédimentaires, jusque dans les alluvions.

ALUN. — On le trouve dans les lignites, les déserts et les solfatares.

SEL. — C'est un minéral très-commun ; on le rencontre en solution au sein des mers, dans des lacs, dans des sources, et par grandes masses au sein de la terre. On connaît des dépôts salifères à tous les étages sédimentaires, depuis les terrains pennéens jusque dans les roches tertiaires.

La TOPAZE du Brésil est très-commune dans les alluvions brésiliennes provenant des terrains de cristallisation.

DIAMANT (*carbone*, *combustible charbonneux.*) — Substance vitreuse très-dure, rayant tous les corps, douée d'un très-bel éclat et fusant au feu. On connaît des diamants noirs et opaques.

Le diamant est très-commun au Brésil, dans les roches micacées et les grès supérieurs, et aussi dans les terrains d'alluvions provenant des débris de ces roches qui recèlent l'or et le platine. A Bornéo, on rencontre le diamant dans les débris de la serpentine avec le platine et l'or ; dans l'Inde, on le trouve dans des grès ; et dans des dolomies carbonifères, en Sibérie.

La quantité de diamants qui entre annuellement dans le commerce ne dépasse pas sept kilogrammes, environ deux litres, qu'on estime avoir coûtés un million de francs pour les frais d'exploitation ; les diamants défectueux, qui ne peuvent être soumis à la taille, se vendent 160 fr. le gramme.

Graphite (*plombagine*). — Matière douée d'un éclat métallique gris plomb, douce et tendre au toucher; on la trouve dans les roches cristallisées ou dans les roches sédimentaires voisines.

Le graphite est employé pour la fabrication des crayons dits de mine de plomb.

Anthracite (*houille éclatante*). — Substance noire, quelquefois compacte, quelquefois feuilletée ou granulaire, ou même terreuse, souvent brillante et sèche; brûlant avec difficulté et se brisant au feu par petits fragments, qui souvent empêchent la combustion par leur tassement qui intercepte le passage de l'air.

On trouve l'anthracite, soit par masses, soit par couches, dans les roches sédimentaires, surtout dans celles qui sont voisines des roches de cristallisation, dans le terrain dévonien.

Houille (*charbon de terre*). — C'est une matière noire, brillante, brûlant facilement, dégageant une fumée épaisse et une odeur bitumineuse.

La houille a donné son nom à une partie du terrain de sédiment où on la rencontre, dans le groupe des roches carbonifères ou du terrain houiller.

On rencontre la houille par couches plus ou moins puissantes dans des grès. On connaît des gîtes qui ont jusqu'à soixante couches superposées et séparées par des matières arénacées.

On trouve encore des houilles sèches (*lignites*) dans les terrains jurassiques, mais en dépôts bien moins considérables.

Dans le terrain houiller, on rencontre de nombreux débris de fougères en arbres et d'autres végétaux de hautes tailles, comme ceux qu'on rencontre de nos jours dans la zone équatoriale ; des conifères voisins des araucarias ont eu aussi une grande part dans cette formation.

On connaît des mines de houille au niveau de la mer (Flandre); d'autres sont au-dessous du fond de la mer (Whitehaven, Angleterre) : cette mine s'avance à plus d'un kilomètre sous la mer et est à cent mètres au-dessous de son fond; dans le sens de l'altitude, on en connaît qui sont exploitées à quatre mille six cent mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Il n'y a que les terrains de cristallisation, ou les roches sédimentaires trop modernes, qui soient totalement privés de houille.

Ainsi l'Italie, la Norwége, la Suisse et la Russie ne peuvent pas avoir l'espérance d'en rencontrer chez elles ; l'Allemagne, au contraire, l'exploite en assez grande quantité ; la Belgique, l'Angleterre, la France, sont très-favorisées sous le rapport de la houille.

La houille produit le gaz d'éclairage et le coke, par la distillation.

Les mines de houille sont sujettes à s'enflammer spontanément sous terre ; dans ce cas, la combustion est lente faute d'air suffisant ; mais elle augmente et peut devenir très-violente si des crevasses s'établissent dans le sol et permettent à l'air d'activer la combustion ; alors la chaleur calcine tout ce qui est voisin, elle

change les parties schisteuses en tripoli ou elle les vitrifie.

Lignite (*houille sèche*). — Moins brillants que la houille, les débris végétaux qui ont composé les lignites sont tout différents de ceux qui ont produit la houille ; ils sont dus à des conifères et à des dicotylédones : on rencontre souvent les troncs de ces arbres parfaitement conservés dans les dépôts de lignites.

Leurs gîtes commencent dans les terrains qui précèdent la craie, et ils deviennent abondants au-dessus de cette roche, où ils forment des dépôts importants. La France possède une grande quantité de mines de lignite.

Le *jayet*, dont on fait des bijoux de deuil, n'est que du lignite très-compacte ; le département de l'Aude fournissait ces bijoux au commerce lorsqu'ils étaient de mode.

Bitumes. — Matières brunes et noires, visqueuses ou sèches, etc., qui se fondent facilement.

C'est le goudron minéral, la poix minérale, et l'asphalte avec lequel on fait nos trottoirs. Les terrains siluriens commencent à donner des bitumes, et la quantité s'en augmente à mesure qu'on avance vers les couches sédimentaires plus modernes, jusque dans les dépôts postérieurs à la craie, où ils sont les plus abondants. Souvent le bitume sort de l'intérieur de la terre comme source ou avec des eaux à la surface desquelles on le recueille. La mer Morte est connue dès les temps les plus anciens par le bi-

tume qu'on en retire, et qui lui a mérité le nom de lac Asphaltite.

Résines. —Matières qui brûlent avec une odeur fétide ou aromatique. Le *succin* ou *ambre jaune* n'est qu'une résine qui se présente sous l'aspect jaunâtre, rougeâtre ou brunâtre, opaque ou transparent; il est employé comme ornement, pour faire des chapelets, des embouchures de pipes, etc.

On trouve l'ambre jaune sur les bords de la mer Baltique, où il est apporté par les rivières et la mer qui l'arrachent aux terres sableuses situées entre Dantzig et Memel. On le rencontre aussi dans les dépôts de lignite.

Naphte et Pétrole. — Le naphte est une matière très-volatile; il est toujours mélangé de matières étrangères qui le nuancent de couleurs différentes : dans ce cas il porte le nom de pétrole ; la France l'exploite ainsi près Pézénas. Le Parmesan et le Modénais en possèdent en assez grande quantité; la Chine, la Perse et les bords de la Caspienne, à Bakou, en possèdent des quantités très-considérables. La ville de Parme est éclairée par le pétrole ; en Perse, de Mossoul à Bagdad, le peuple ne connaît pas d'autre éclairage que le pétrole.

Dans ces dernières années on a découvert, dans l'Amérique du nord, des mines d'huiles de pétrole, d'une telle abondance, que son usage pour l'éclairage est devenu général.

La Terre de Cologne n'est qu'un bois altéré réduit en poudre : c'est une végétation enfouie

dans la terre, devenue terreuse par le desséchement ; cette terre brûle sans flamme et sans fumée. C'est un combustible important aux environs de Cologne, où l'on connaît des dépôts de ce combustible de douze mètres d'épaisseur sur une surface d'environ cinquante kilomètres. On les doit à des conifères et à des palmiers.

TOURBE.—Matière brune et combustible, formée sous les eaux par l'accumulation des plantes aquatiques ; elle est encore en voie de formation dans tous nos marais. On l'exploite activement partout où elle existe? en Hollande, on n'a pas d'autre combustible.

CALCAIRE.— Matière donnant de la chaux vive par la calcination ; si elle est mélangée avec peu d'argile, on la nomme marne calcaire, et marne argileuse si elle en contient beaucoup.

Dans les formations inférieures, les calcaires sont plus compactes et de couleur plus sombre.

Les *tufs calcaires* sont le produit de sources ; ils se forment encore aujourd'hui par le dépôt des sources chargées de calcaires ; les stalactites, qui descendent du plafond des cavernes, sont des tufs qui doivent aussi leur existence au suintement des eaux calcarifères.

MARBRES. — Les marbres sont des variétés de calcaires à grains fins donnant un beau poli ; il en existe partout, mais surtout depuis les dépôts jurassiques jusqu'aux terrains siluriens ; les marbres durs sont des granits ou des porphyres, les autres sont des roches métamorphiques.

Dolomie. — La dolomie a de l'analogie avec le calcaire ; à l'état cristallin on la trouve dans les gîtes métallifères. Le Mexique produit les plus belles variétés. Elle existe à tous les étages, et produit de la chaux par la calcination.

Natron. — Substance d'une saveur urineuse caustique. On trouve le natron à la surface du sol, dans les plaines basses ou près de certains lacs : en Hongrie, autour de Debreczin ; dans la vallée des lacs de Natron, en Egypte, en Arabie, dans l'Inde, etc. Cette matière couvre le sol, sur de grands espaces, d'efflorescences qui ressemblent à la neige.

Quartz, calcédoine, opale, cristal de roche, silex, etc.

Quartz, matière vitreuse, transparente et opaque, non altérable au feu ; elle prend différentes couleurs par le mélange de substances étrangères ; c'est ainsi que l'améthyste, qui est un quartz violet, est teinte par l'oxyde de manganèse que cette pierre contient.

Le quartz appartient aux roches de cristallisation avec filons qui traversent tous les terrains ; il est une partie essentielle du granit.

Calcédoine. — Le silex est une calcédoine, la cornaline est une calcédoine rouge, l'agate est une calcédoine translucide, les jaspes sont des calcédoines coloriées en rouge, vert, jaune, etc. La pierre meulière, si précieuse pour faire les meules à moulins, est une variété de calcédoine.

La calcédoine est bien moins abondante dans les roches de cristallisation que dans les couches calcaires.

Serpentines.—Matière presque infusible, couleur variant du vert au noir. Les serpentines sont très-abondantes sur la terre. On connaît des marbres serpentins avec lesquels on fait des tables, plaques, colonnes, etc.

Argiles. — Les terres labourables, fortes, franches, appartiennent aux argiles ; les argiles sont impénétrables à l'eau; elles arrêtent l'eau de pluie filtrée à travers le sol, et la forcent à ressortir à la surface comme source. C'est avec les argiles que l'on fabrique les briques, les poteries, les porcelaines, etc.

Emeraude.—Matière vitreuse rayée par la topaze, de couleurs variées, limpides ou opaques appartient aux terrains cristallins, granit et gneiss ; la belle émeraude du Pérou gîte dans le schiste argileux, souvent dans les alluvions composées des débris de ces roches.

Les Grenats sont rencontrés dans les roches cristallisées, comme l'émeraude, et dans le trachyte, le basalte et les terrains volcaniques modernes.

Feldspath.— Matière aussi abondante dans les roches de cristallisation que le calcaire dans les roches sédimentaires. Le feldspath raye le verre ; il est fusible en émail blanc.

Obsidienne. — Reliée au feldspath, elle est fusible, comme lui, en émail blanc.

Tourmaline.— La tourmaline est plus dure que le quartz, mais moins que la topaze; on en connaît dans toutes les couches: dans les roches de cristallisation ou dans leurs débris, comme au Brésil.

Micas (ce nom vient de *micare*, briller).—Substance se divisant en feuilles minces, élastiques et très-brillantes. Les micas appartiennent aux terrains cristallisés; ils entrent dans la composition du granit, du gneiss, du schiste argileux, etc. Les grandes feuilles de mica sont employées comme verres à vitres; elles sont exploitées en Sibérie. Les micas composent les poudres dorées, argentées, etc., qui sèchent l'écriture.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, 5, rue Coq-Héron.

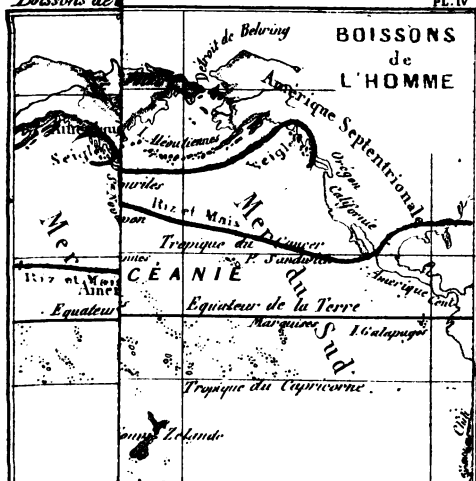
TABLE DES MATIÈRES

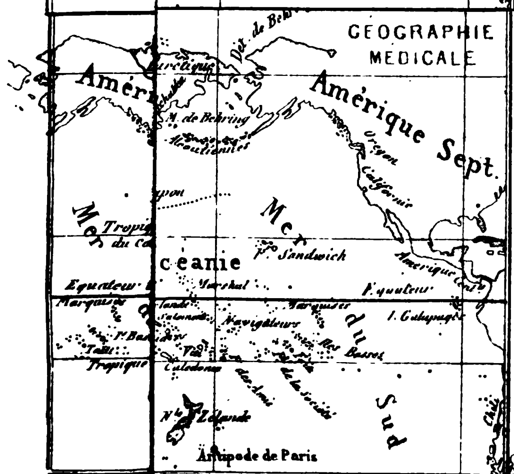


Groupes Politiques et
Détroit de Behring
Amérique Septentrionale
Aléoutiennes
Orégon
Californie
Mer du Sud
Tropique du Cancer
P. Sandwich
Amérique Centrale
Équateur de la Terre
Marquises
I. Galapagos
Tropique du Capricorne
Nouv. Zélande
PRINCIPAUX
ÉTATS INDÉPENDANTS
Mexico
Dét. de Behring
Amérique Sept.
M. de Behring
Limite Polaire de l'Orge
Limite Polaire du Froment
Tropique du Cancer
Océanie
Marshal
Équateur
Équateur terrestre
Marquises
I. Galapagos
Navigateurs
Salomon
Iles Basses
Calédonie
des Amis
de la Société
Nle Zélande
Antipode de Paris
Sud


ÉTATS IN
DE L
Mer Aral
Syr F.
Turkestan
Khiva
Amou F.
Volga
Mer Caspienne
Tiflis
Géorgie
Asterabad
Téheran
Ispahan
Perse
Tigre R.
Bagdad
Euphrate F.
Schiraz
Bassora
G. Persique
Açores
Atlantique
Canaries
Désert
Arabie
Derayeh
Médine
Hedjaz
La Meke
Désert
Rouge
Yemen
Sana
Hodeidah
Moka
Aden
Abyssinie
Cap Blanc
St Louis
à la France
Sénégal
Sénégambie
C. Vert
Mer


Détroit de Behring
I. Aléoutiennes
Kouriles
Mer du Sud.
Tropique du Cancer
I. Sandwich
Amériqu
CÉANIE
Equateur de la Terre
Marquises
I. Galapagos
Tropique du Capricorne
Nouvelle Zélande
ARBRES UTILES
Dét. de Behring
Amérique
Amérique Sept.
M. de Behring
Aléoutiennes
Orégon
Californie
Tropique du Cancer
Mer du Sud
Mer
Japon
Iles Sandwich
Amérique Cent.
Equateur terre
Marshal
Equateur
Marquises
I. Galapagos
Navigateurs
Iles Basses
Taïti
Tropique du
Calédonie
des Amis
de la Société
Nle Zélande
Chili
Antipode de Paris


BOISSONS
de
L'HOMME
Détroit de Behring
Amérique Septentrionale
I. Aléoutiennes
Seigle
Oregon
Californie
Riz et Maïs
Tropique du Cancer
P. Sandwich
CÉANIE
Amérique Cent.
Equateur de la Terre
Marquises
I. Galapagos
Mer du Sud
Tropique du Capricorne
Chili


GEOGRAPHIE
MEDICALE
Dét. de Beh
Amérique Sept.
M. de Behring
Aléoutiennes
Oregon
Californie
Mer du Sud
I. Sandwich
céanie
Amérique Cent.
Equateur
Marquises
I. Galapagos
Navigateurs
Iles Basses
Calédonie
Nle Zélande
Antipode de Paris
Chili


3 9015 06219 3795